

— *Hemsterhusiana*, 8 —

Ma toute chère Diotime

1787

François Hemsterhuís

Ma toute chère Diotíme

Lettres à la princesse de Gallitzin, 1787

éditées par Jacob van Sluis

*avec la collaboration de
Gerrit van der Meer
& Louis Hoffman*



Berltsum ~ Van Sluis

2012

Hemsterhusiana, volume 8

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek – *Gallitzin-Nachlaß*
Band 10

Den Haag, Koninklijke Bibliotheek – *132 F 1*

Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1159

ISBN 978-90-816852-3-8

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

Apple Chancery • Junicode • Verdana

24 VI 2012

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après son déménagement à Munster en août 1779 les lettres à la princesse augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

Pour la princesse Gallitzin Hemsterhuis était un conseiller par rapport à l'éducation de ses deux jeunes enfants, et pour elle même Hemsterhuis fonctionnait comme professeur et guide. La princesse était une muse pour Hemsterhuis: leurs conversations lui donnaient de l'inspiration en tant que philosophe et lui conduisaient à mettre ses pensées par écrit en forme de dialogues. Comme chez Platon ces dialogues se déroulent le plus souvent dans la Grèce antique. Dans leurs lettres réciproques ils s'adressent d'ailleurs comme « Socrate » (Hemsterhuis) et « Diotime » (la princesse).

Vraisemblablement il ne s'est pas rendu compte de l'importance du fait que la princesse lui introduisoit dans le monde des gens distingués en Allemagne. Avec cela elle favorisait considérablement la circulation de ses écrits. Encore de son vivant Hemsterhuis entra en contact directement ou indirectement avec des personnages comme Herder, Jacobi, Goethe, et Hamann. Les deux premiers volumes d'une traduction allemande parut en 1782, à l'insu de Hemsterhuis, une troisième en 1797. Ainsi grâce aux contacts intensifs de la princesse, son travail intellectuel a pu influencer énormément l'avant-romantisme allemand.

La plupart des lettres de Hemsterhuis à sa muse est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Des collections moins importantes se trouvent à la Bibliothèque Royale à La Haye et aux Archives d'Etat (Landesarchiv) à Munster. Pour des raisons pratiques cette édition a été divisée conforme à l'ordre

de ces documents dans les archives et leurs collections mentionnées. Ainsi on a gardé à peu près une ordre chronologique. La collection retransmise n'est pas complète malheureusement: dans les années 1781 et 1782 se trouvent des lacunes importantes.

Les lettres sont éditées ici en transcription. L'énorme volume d'environ 1300 lettres nous a fait renoncer pour le moment à une annotation et à des commentaires sur ces lettres; on se propose d'ailleurs d'y pourvoir en quelque forme à l'avenir. Etant donné les possibilités de recherches électroniques sur le site, la création d'un index dans les livres n'a pas été faite. Le très grand nombre de lettres nous a mené aussi à ne pas transcrire les lettres de la princesse à Hemsterhuis: le projet aurait été trop étendu. L'intention existe néanmoins d'éditer de la même façon des lettres de Hemsterhuis à d'autres personnes, comme par exemple sa correspondance avec Madame Perrenot, sa deuxième muse, qu'il adressait comme « Daphne ».

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente. L'orthographe n'est pas conséquent, par exemple: *republicque* à côté de *republique*, *voions* avec *voyons*, *envoier* / *envoier* / *envoyer*, etc.
- Le signe *œ* est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. Hemsterhuis les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais il n'y était pas conséquent (*meme*, *même*). On ne trouve chez Hemsterhuis rarement l'accent grave. Ses accents aigus, là où il faut des accents graves dans l'orthographe moderne, ont été changé en accent grave. L'accent grave ou circonflexe sur l'u par distinction à l'n a été nié.

Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usage des accents.

- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en super script, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.

- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolades {...}.
- Hemsterhuis se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage par Hemsterhuis dans ses lettres.
- On l'a suivi aussi dans les façons non conséquentes de représenter des citations. Hemsterhuis les rendait parfois soulignées, ou bien entre guillemets (ici indiquées comme « ... »), mais souvent elles ne sont pas du tout marquées.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de la princesse; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empatement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

150 lettres de Hemsterhuis ont été publiées récemment dans une sélection avec des commentaires détaillés: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. Dans *Wijsgerige Werken* (« Oeuvres philosophiques »), publiées par M.J. Petry (Budel 2001) on trouve également un nombre de lettres et fragments de lettres avec une traduction en néerlandais; les mêmes ouvrages et lettres ont été publiés dans une édition italienne, aussi avec traduction: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. Les renvois à ces publications, et en l'occurrence à d'autres, se trouvent en bas de page.

La version-web de cette transcription a été conçue de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée au verso de la page de titre.

La transcription a pu être réalisée grâce aux efforts de messieurs Gerrit van der Meer et Louis Hoffman. Leur connaissance de la langue et de la culture française et leur collaboration intensive à l'édition et traduction des « Oeuvres philosophiques » de Hemsterhuis sous la direction de Michael Petry leur permettaient d'entamer ce travail considérable. Reinhold Feldmann M.A., conservateur à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, a donné sa coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux et la préparation de leur publication sous forme digitale. La bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningen, mon employeur, a facilité ce projet, notamment sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Jacob van Sluis

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gezant te Den Haag, Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na haar verhuizing naar Münster in augustus 1779 werden zijn brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Voor prinses Gallitzin was Hemsterhuis een raadgever bij de opvoeding van haar jonge kinderen en voor haarzelf fungeerde hij als een docent en vraagbaak. Voor Hemsterhuis was de prinses een muze: hun gesprekken inspireerden hem als filosoof en leidden ertoe dat hij zijn gedachten in de vorm van dialogen kon opschrijven. Deze dialogen kregen, naar het voorbeeld van Plato, een invulling alsof ze zich in het antieke Griekenland afspeelden. In de onderlinge brieven kreeg dit navolging doordat de prinses Hemsterhuis met « Socrate » aansprak en hij haar met « Diotime ».

Belangrijk voor Hemsterhuis – al zal hij dat toen niet beseft hebben – is dat de prinses hem introduceerde in aanzienlijke Duitse kringen en zo kon zij bewerkstelligen dat zijn filosofische geschriften breed gingen circuleren. Nog bij zijn leven maakte Hemsterhuis rechtstreeks of indirect kennis met grootheden als Herder, Jacobi, Goethe en Hamann. De eerste twee delen van een Duitse vertaling verschenen in 1782, buiten zijn medeweten om; het derde deel volgde in 1797. Mede dankzij de contacten van de prinses heeft zijn denken een enorme invloed kunnen uitoefenen op de Duitse « Frühromantik ».

De brieven van Hemsterhuis aan zijn muze worden voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek te Münster, binnen de collectie Gallitzin-Nachlaß. Kleinere collecties bevinden zich in de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag en in het Landesarchiv Abteilung Westfalen te Münster. Om praktische redenen is er voor gekozen om deze uitgave op te delen overeenkomstig de ordening in de genoemde bewaarplaatsen en hun collecties.

Daarmee is een ruwweg chronologische volgorde aangehouden. De overgeleverde verzameling is helaas niet volledig: binnen de jaren 1781 en 1782 blijken er grote hiaten te zijn. Hier worden de brieven in transcriptie uitgegeven. Door de enorme omvang, ca. 1300 brieven, is in eerste instantie van annotatie en van commentaar bij de brieven afgezien; het voornemen is wel om in de toekomst op een of andere wijze hierin te voorzien. Gegeven de elektronische zoekmogelijkheden op de website kon een register in de boeken achterwege blijven. Het grote aantal maakt ook, dat geen transcripties zijn gemaakt de brieven van de prinses aan Hemsterhuis: het project was dan te omvangrijk geworden. Het voornemen is wel om ook andere door Hemsterhuis geschreven brieven zo uit te geven, bijvoorbeeld de correspondentie met mevrouw Perrenot, die als een tweede muze en onder de koosnaam « Daphne » werd aangeschreven.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was. Hemsterhuis hanteert de spelling niet consequent, bijvoorbeeld *republicque* naast *republique* en *voions* naast *vojons*.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik.
- Hemsterhuis' gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet hij vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was hij niet consequent (*meme* naast *même*). Het accent grave gebruikte hij spaarzaam. Wanneer hij een accent aigu gebruikte waar in de moderne spelling een accent grave wordt geplaatst, hebben wij gekozen voor een accent grave. Het accent boven de letter-u ter onderscheid van de letter-n is genegeerd.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken om de brieven digitaal te doorzoeken.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Hemsterhuis gebruikte een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd te vermelden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik van Hemsterhuis in de brieven.
- Hemsterhuis is niet consequent in de wijze van aangeven van citaten. Soms zijn deze door hem onderstreept, dan weer geplaatst tussen aanhalingstekens, hier aangegeven met « ... », maar vaak is er geen enkele markering van het citaat. Wij hebben hem hierin gevolgd.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door prinses Gallitzin, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

In een recente bloemlezing zijn 150 brieven gepubliceerd en voorzien van uitvoerige aantekeningen: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. In de *Wijsgerige werken*, uitgegeven door M.J. Petry (Budel 2001), zijn tevens een aantal brieven of fragmenten opgenomen en in het Nederlands vertaald; deze zijn eveneens te vinden in de Italiaanse vertaling: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. In voetnoten wordt naar deze uitgaven verwezen; in voorkomende gevallen ook naar andere publicaties.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

De transcriptie werd mogelijk dankzij de inzet van de heren Gerrit van der Meer en Louis Hoffman. Dankzij hun grote kennis van de Franse taal en cultuur en op grond van hun ervaring met de uitgave en vertaling van Hemsterhuis' *Wijsgerige werken* onder leiding van Michael Petry, waren zij toegerust om deze omvangrijke klus aan te pakken. Reinhold Feldmann M.A., conservator van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Jacob van Sluis

Lettre 8.1 – 2 janvier 1787

La Haye, ce mardi 2 de jan. 1787 • N° 1

Ma toute chere Diotime, mon amie, j'ai bien reçu la votre admirable du 25 de dec. Je conçois au parfait tout ce que vous me dites au sujet de votre rêve, et d'autant plus, que j'en eu de semblable dont je vous ai parlé il y a un ou deux ans, si je ne me trompe.

Vos expressions sont d'une clarté et d'une precision etonnantes, du moins pour moi. J'ignore les conclusions que vous en tirez dans vous même, mais j'en sens quelques unes, qu'on pourroit en tirer peut être, qui mèneraient fort loin.

Je le repète, une recherche tranquile et serieuse sur la nature des songes et des rêves en tout genre seroit le moyen le plus seur à mon avis, pour arriver à une psychologie solide et lumineuse, qui eclaireroit à son tour plusieurs branches de la physiologie.

Comme nous sommes peut-être du très petit nombre d'hommes qui ont quelqu'aptitude à cette espèce de recherches, nous sommes obligés en quelque façon de les faire; ainsi je vous supplie, ma Diotime, de me communiquer vos observations et vos travaux à ce sujet avec assiduité. Dans peu vous en aurez des miennes, mais je suis bien resolu de n'adopter aucune conclusion que | celle que la foule de nos experiences nous jettera au visage d'elle même, et alors j'augurerai bien du succes de nos travaux, qui sont de l'espèce la plus penible et demandent la force d'Hercule et la patience de Psyché.

Lorsque je dis de l'espece le plus penible, c'est dans l'exacte verité comme vous le sçavez parfaitement vous même. Tant qu'on n'est occupé qu'à faire des experiences exactes, une attention prodigieusement incitée ne produira que lassitude, mais lorsqu'à la lueur de trop peu d'experiences on veut entrer dans la caverne, on risque la machine. Je ne dis pas ceci pour vous decourager, mais pour vous conjurer, ma Diotime, d'aller un peu doucement en besogne.

J'ai justement à mes côtés quelques peu de restes et de lambeau d'une dissertation, que j'avois commencée sur les songes, il y a deux ou trois ans, et que certainement je vais reprendre, me flattant à cette heure de votre secours. Mais je me souvien qu'un jour je la jettai et je la dechirai apres m'avoir tracassé la tête tellement, que pendant plusieurs minutes toute correspondance etoit

coupée le long du cordon qui lie l'ame à sa placenta, et que j'en étois emu. Il y a trois jours que ces restes me tombèrent sous la main et j'y retrouvai avec quelque plaisir le lambeau qui decoula de ma plume une heure apres ce moment sinistre, comme si quelque gnome ou sylphe l'y | eut versé. Je veux vous le copier mot à mot, sans craindre que vous m'accuserez de vanité en m'alleguant moi meme comme auteur:

« Que l'homme est un être fier! Et en verité si on fait abstraction des maux dont il est susceptible comme individu, et qui derivent ou de ses propres folies ou des accidents de la nature, on peut lui pardonner sa fierté. Sa situation dans l'Univers est infiniment plus riante que celle de tous les êtres qui l'entourent. Il est le seul qui voit tout au dessous de lui. Il est le seul qui se sent libre, et il paroît que la nature pour le faire jouir d'autant mieux de cette liberté lui a caché même les liens qui souvent la brident pour que cet être favorisé ne se perde par sa petulance. Lorsqu'on considere ce principe eternel de perfectibilité, ce principe singulier adherant à sa nature, par lequel il se relève lorsqu'il tombe, par lequel il monte, il vole, il franchit ces espaces infinies pour lui, il a raison de s'admirer et de se plaire dans une si grande façon d'exister. Mais lorsqu'il se plonge dans soi même, qu'il fouille dans son propre sein pour y manier et dissequer son propre moi, il se perd de fatigue et n'en retire que cette obscure verité qu'il n'est pas encore à sa place; verité par laquelle la sagesse auroit peut-être commencée et finie. » |

D'où diable m'ait pu venir dans ces moments là ce tic de sagesse, je l'ignore parfaitement, mais le refrain de ce lambeau sera toujours à mes côtés lorsque je fouille ces sortes de carrières.

Je vous ai souvent dit que j'ai la faculté (avec mille autres peut-être) de reflechir pendant mes songes, sur mes songes comme songes. Cette nuit je me trouvai aupres d'un grenier, autour duquel et dans lequel il y avoit une grande fumée. J'avançai le nez dans la fumée pour flairer si elle avoit l'odeur de papier ou de bois qui brûle. Je ne sentis rien, et à l'instant je fis la reflexion que jamais dans mes songes j'avois eu aucune idée quelconque par l'organe de l'odorat. Me reveillant long temps apres, la reflexion me fut presente et ma memoire la verifia.

Dans une de mes precedentes je vous ai parlé follement de paupieres aux oreilles, mais je proposerai serieusement à Camper d'examiner s'il ne se trouve

pas quelque muscle, fibre ou autre chose qui detend le tympan ou les nerfs auditifs lorsque nous nous endormons. Je ne doute pas du fait, et étant vrai, je ne doute pas que des hommes parviennent avec le temps et de la routine, à assujettir cette fibre à leur velleïté.

La vôtre du 29 arrive. Je sens toutes les douleurs de votre colique, mais je ne sens pas les benignes influences qu'elle paroît avoir sur votre esprit. Je me soumet très volontiers à une diarrhée éternelle, si elle veut, comme chez vous, orner mon cervelet de fleurs et de lumière.

Adieu, ma toute chère Diotime, adieu, ma chère Mimi, mon cher Mitri, et ma chère Amélie.

Σωκράτης

Le Grand Homme est-il encore à Paderborn?



Lettre 8.2 – 5 janvier 1787

La Haye, ce vendredi 5 de jan. 1787 • N° 2

Ma toute chère Diotime, mon amie, cette lettre sera pitoyable. Se brouiller avec des filles est bien dangereux. Vous connoissez la lune et les petites anecdotes que j'avois pris la liberté de divulguer à son sujet. Depuis ce temps elle me fait des niches à toute occasion. Avant hier elle devoit s'éclipser comme on dit. Que fait-elle? Elle révèle cette inportante modification à mes belles Angloises, Mad. Harris, Apraxin etc. etc. en leur disant que c'étoit si beau à voir, et qu'elles devoient s'adresser à moi. A moi! qui fais de la bête à chaque fois que ce lunatique nom de la prétendue déesse frappe les tympanes de mes pauvres oreilles.

Pendant deux jours j'ai prêché qu'il n'y avoit rien à voir dans une éclipse de lune, que ce n'étoit une chose intéressante que pour des fôls d'astronomes et des faiseurs d'almanacs. Enfin, que c'étoient les seules circonstances où la belle Diane fit tout au monde pour se cacher.

Croiriez vous bien, ma Diotime, que ce dernier trait, qui me parut le plus fort, | comme involvant en quelque façon la chasteté et la decence, fut celui qui au lieu de plaider en ma faveur, enflamma la divine curiosité du sêxe tellement, qu'on m'ordonna d'être prêt?

La lune qui sçavoit dans sa qualité de sorciere que cette affaire devoit me tracasser pendant un jour et une nuit, pour resusciter mes machines abandonnées, profita de ces eternels instants pour jeter sur mon corps les prolifiques germes de sciatique et de rhumatisme, avec une profusion, que la seule fureur de sa haine pourra justifier.

Enfin, mes Belles vinrent, qu'il y avoit autant de lune qu'il y en a là sur ma main. Apres deux ou trois heures d'infructueuse attente, mes Curieuses quitterent la partie.

Moi! sans aucune comparaison le plus illuminé et le plus prophète de toute la troupe, j'eu beau haranguer des ames fatiguées dont les corps eurent des besoins! On partit, en m'apprenant que la curiosité et la patience ne sont plus des soeurs dans ce monde femelle. (Si ma Diotime ne faisoit pas la gloire du monde mâle, asseurement cette reflexion ne me seroit pas venue). A peine mes Admirables pouvoient être dans les bras de leurs nuits, où la lune aparut à mes yeux aussi distincte et brillante que je vous vois lorsque je vous vois. Elle redoubla de clarté jusqu'à la fin, et cette tête morte inutilement eternelle me parut un instant avoir de la conscience et de l'adresse en voulant me corrompre par des faveurs. Mais je ne suis pas dupe des apparences, et lorsque | mon intellect a prononcé, il a prononcé et cela suffit.

J'allois me coucher avec mes germes de sciatique et la sinistre idée, que dans les sensations des maux physiques il paroît y avoir souvent un principe eternel.

Si je ne me trompe pas, ce qui se peut pourtant assez aisement, quelle figure ferai-je aux champs elysées en me trainant à la suite de nos heros, une bequille à la main! Mais alors comme alors disent les gens comme il faut.

Ma toute chère Diotime, hier j'ai passé une heure avec le Prince. Il est gay, heureux et content. Il s'occupe beaucoup, augmente sa collection, et pense à mon avis d'une façon très vraye et très judicieuse sur nos brillantes societés, qu'il frequente cependant comme à l'ordinaire. Il va proposer à Mad. d'A. de fonder chez elle une academie de dix à douze personnes, tous gens de genie d'esprit et

d'un sçavoir eminent, où on pourra faire deux ou une fois par semaine la belle et solide conversation. Il m'a prié d'appuyer cette idée auprès de la dame, ce que je ferai très volontiers, à condition que la premiere resolution de l'academie me regarde, et m'interdise pour jamais d'approcher de l'academie les jours d'Assemblée, de plus près que de vingt toises à la ronde. Si la chose reussit, vous aurez d'abord la lyste des membres et le prospectus des loix et des reglements, afin que vous puissiez juger si une place de membre externe vous conviendrait et tenteroit votre noble ambition. |

Je vien de voir un livre superbe d'un Mr. de Hoëll, François. C'est intitulé Voyage Pittoresque de la Sicyle, avec quantité de planches. Il y a plusieurs volumes. Je m'en informerai de plus près. C'est sans comparaison le livre le plus vraiment beau dans ce genre, que j'ai jamais vu, et Mr. Gore, l'Anglois dont je vous ai parlé, qui a tant vecu et dessiné avec ses filles en Italie, Sicyle, Malthe et Lipari, et qui connoit l'auteur, m'a dit qu'il n'auroit jamais cru qu'une tête française etoit susceptible d'une telle exactitude et d'un goût aussi vrai. Il est d'accord avec moi qu'aucun livre d'antiquité n'en approche. Ce n'est pas petitement propre comme les belles choses du siècle, c'est le simple bon au suprême degré. Il coute beaucoup, mais c'est à grand marché, vu la quantité et la beauté des planches, qui ne sont pas noir, mais en bistre; enfin nous verrons. Je n'ai vu encore que le premier volume, où entr'autres j'ai trouvé un chapiteau approchant du corinthien, qui m'occupe la cervelle d'une etrange façon, et qui me prouve bien ce que j'ai cru toujours, qu'autant dans les arts que dans les sciences les sicyliens ne l'ont cedés à aucune autre partie de la Grèce. Je donnerois un doigt pour voir l'entablement qui a été sur ce chapiteau. N'est-il pas etonnant de voir du neuf sublime dans l'architecture, art dont les beautés sont si bridées?

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie! Que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

Lettre 8.3 – 7 & 9 janvier 1787

La Haye, ce 7/9 de jan. 1787 • N° 3

Ma toute chère Diotime, mon amie!

Après que j'avois reçu la vôtre du 2 je me suis rendu d'abord chez le Prince pour sçavoir de quoi il s'agissoit. Je l'ai lu et relu plusieurs fois votre lettre que j'ai encore. Je l'admire, et elle m'a donné de nouvelles lumieres touchant le developpement de notre theorie du treffe.

J'ai été fort affecté de la lettre de ma chère Mimi, à laquelle il ne manque rien que la routine d'ecrire pour être parfaitement belle. Cependant, elle ne m'a nullement surprise, car la Mimi disoit à Niethuis deja, en langage fort intelligible, qu'en passant par vos mains, elle seroit la Diotime seconde de toute necessité. C'est avec un plaisir inexprimable que je vois dans son ame deja éclore cette espèce de forces que les evenements du monde redoutent.

Pour la lettre de Mitri elle me surprend tout aussi peu. Je l'attends encore à ce moment interessant d'effervescence interne, où tout jeune homme (de ses facultés s'entend) doit passer à l'âge entre 13 et 18 ans. Ce moment delicat est très souvent visible. Alors le subject qui s'y trouve, cherche la solitude, il est | pensif, paroît bizarre, mecontent, il fait mal ce qu'il fait ou trop rapidement, il voit mal, souvent rien, et manifeste plusieurs phenomenes de l'hypochondrie; il soupire, il a des angoisses, et avec tout cela il jouit d'un bonheur obscur et indeterminé sans sçavoir ce que c'est. Or c'est une fierté de sentir un combat dans lui, où il est general et commande. Durant cette crise, supposé que je fusse certain qu'il y fut, je ne toucherois pas au jeune homme. Tout ce que je pourrois faire seroit de lui mettre comme par hazard devant le nez quelque très petit livre d'heroïsme, soit d'histoire, de roman, de poésie etc. C'est egal, car, pour me servir d'une expression de La Fontaine, c'est d'ailleurs une nuit d'embaras. Je n'ai jamais vu de jeune homme dans cette crise qu'il n'en sortit meilleur de quelque côté.

Je crois, ma chère Diotime, que ce que vous proposez au Prince est ce qu'il y a de mieux à faire pour acclerer s'il se peut, l'aparition de ce moment precieux dont je parle, et de la realité duquel je suis persuadé.

Pour ses negligences nocturnes, supposé qu'aucun defait physique s'en mêle, c'est un effet qui doit cesser avec sa cause, ce que je souhaite du fond de mon coeur pour vous et pour lui.

Je vous avoue que la situation psychologique de Mitri est un phénomène infiniment interessant pour moi. Pas unique, car j'en ai vu de pareils et de fort près. Il y a deux choses sur tout dans ce phénomène | qui doivent etonner. L'une, qu'un enfant soit doué des organes extérieurs et de trois de ces facultés ou organes intérieurs, jusqu'à un point qu'il n'y auroit rien à desirer, et que tous ces organes soient cultivés et exercés d'une façon sans exemple, tandis que sa principale faculté, cette force intrinseque de l'ame elle même, que nous appellons velleité, soit excessivement foible, ce qui paroitroit choquer l'analogie. L'autre, qu'il paroît y avoir du chronique dans le phénomène, comme on le voit à peu près dans le Duc de Gordon actuel, frère de ce Lord Gordon fanatique et fôl, qui a fait tant de bruit et de mal en Angleterre. Ce Duc est un homme très estimé et très estimable pendant 7 mois de l'année, et pour les cinq autres il soumet volontairement sa personne à l'administration d'autrui.

Ma chère Diotime, je ne pretends pas jusqu'ici pouvoir expliquer le phénomène. Ce que je veux c'est de le proposer serieusement à vos et à mes recherches, afin de porter quelque lumiere dans cette obscure nuit. J'ai le droit de parler de la chose, puisqu'heureusement j'ai passé un couple d'années, et plus, dans ma jeunesse avec une velleité violante pendant que je sentis des obstacles internes, à realiser mes volontés determinées, qui me parurent insurmontables, tellement que souvent devant mes maitres, et y etant tout seul, mes larmes coulissent abondenment de rage et de tristesse. Ces maitres disoient souvent à mon père que je faisois assez bien, mais que je ne faisois pas la vingtieme partie de ce que je serois en etat de faire. Et Dieu sçait combien de fois j'ai recommencé l'Euclide etc. parfaitement oubliés, jusqu'à ce qu'enfin je sentis distinctement, sans | ôser le dire à personne, qu'il me seroit sans comparaison plus aisé de faire et d'inventer un Euclide etc. que de l'apprendre d'un homme {et} d'un livre. Je conçois cela parfaitement à cette heure, et j'y apprend qu'il faut un art infini pour bien administrer l'intellect d'un enfant. Mais par rapport à cet article je compte de soumettre dans peu quelques points theoretiques à vos

grandes experiences. Permettez en attendant que je vous communique une reflexion avec priere de m'en dire votre avis.

Je crois, lorsqu'on confond la velleïté avec l'activité, qu'on commet une faute réelle. Pour la velleïté elle est si parfaitement definie, entre nous deux au moins, que la dessus nous ne disputerions pas de toute une eternité. Mais l'activité me paroît proprement une faculté des moyens, dont la velleïté se sert pour executer ou realiser sa determination, la mesure de l'energie acquise de ces moyens. L'activité d'un boulet est un composé de la force primitive mouvante et de la grandeur, de la matiere, du poids, et de la figure de ce boulet. Cela étant, l'activité de l'homme ne represente pas purement la force ou l'energie de sa velleïté, mais un composé de cette energie et de la nature de ces moyens employés, disons de l'outil employé. Ainsi il est possible de vouloir fortement sans paroître actif, ce qui derive de quelque vice caché de l'outil, mais on ne sçauroit être superieurement actif sans une velleïté robuste.

Je veux fortement produire un effet, qui demande mon bras pour outil, or mon bras est faible ou vicieux, l'effet ne repondra pas à la force de ma velleïté. Je veux fortement un effet qui demande l'intellect pour outil, or mon intellect a quelque défaut, l'effet repondra mal à ma force de vouloir.

Si je veux donc avoir la juste mesure de la valeur de ma velleïté, je dois decouvrir les vices de mon bras ou de mon intellect, et les racommoder, ce qui me donnera une activité proportionnelle à la vraie valeur de ma velleïté que je cherche.

Ma chère Diotime, lorsque j'applique cette reflection à notre Mitri, dont moi je ne sçai aucun défaut dans les trois autres facultés, je dois necessairement conclurre à la foiblesse de sa velleïté, où il n'y a point de remede foncierement que celui dont je parlerai d'abord.

Cependant sachant très bien l'importance du degré de velocity de la circulation du sang dans la composition de l'homme, degré qui depend de celui de l'élasticité du système nerveux, premier outil que la velleïté employe pour produire des effets quelconques, j'essayerois avant tout, par le vin, l'opium etc. de parvenir à connoître le degré de velocity du sang qui fut le plus analogue à sa composition, et rendit le passage ou la transfusion de la volonté dans les outils la plus franche et la plus libre, et ensuite je chercherois et trouverois si je ne me

trompe, dans un regime quelconque la guérison désirée. Je suis parfaitement persuadé que si les hommes recherchassent et se procurassent le degré de velocity dans la circulation du sang qui conviendrait à chaque individu, ils vivroient tous plus heureux, tant physiquement que moralement. J'ose vous assurer que c'est une vérité. | Le temps me manque pour approfondir cette reflexion, mais vous l'approfondirez bien mieux vous même.

Je la dois à un garçon qui est connu de vous. C'est le jeune *Reede*¹ qui demeure comme enfant chez A. pendant les mois qu'il est à terre. Ce jeune homme est le seul exemple peut-être que j'ai vu dont les quatre quartiers du treffle brillent également par un zero presque parfait. Il a fait plusieurs campagnes sous les yeux de Kinsbergen, homme essentiel sans doute. Celui ci a sçu aussi peu ajouter un atome à ce zero de velleïté, que moi je suis en etat de faire qu'un poids de cent livres en pèse 99 ou 101. Mais le jeune homme est devenu très actif. On s'en sert chez A. à tout et il l'exécute à l'instant et bien et surement. Lorsqu'on ne lui ordonne rien, vous voyez les quatre zeros etendus sur un canapé ou au fond d'un fauteuil. J'avoue qu'une activité passive paroit un monstre absurde au premier abord, mais vous voyez pourtant la possibilité que l'outil sans velleïté peut être modifié de façon que toute autre velleïté étrangere y soit applicable et le rende actif. Je parie tout que si vous disiez au petit dont je vous parle, attaquez d'abord ces cents hommes armés qui sont la devant vous, qu'il n'hésitera pas un instant, aussi n'en a-t-il pas plus les moyens qu'une pierre que vous jetez pour atteindre un lion.

Que je regrette les excellents livres qu'Aristote nous dit qu'on avoit en Sicyle *περι δουλικης* sur la science des esclaves! Si ces livres fussent réellement bons, il faut qu'on y ait traité à fond l'art de façonner trois facultés de l'homme, tellement, qu'elles pussent être | administrés par une velleïté quelconque étrangère à laquelle on les attacherait.

Ma chère Diotime, comment cette lettre est fabriqué, Dieu le sçait, car j'ai été vingt fois interrompu. Heureusement apparemment, car lorsqu'une fois je parle psychologie avec vous, je suis le tonneau des Danaïdes, qui ne se vuide jamais, et votre simulacre y fait les fonctions des cinquante verseuses actives.

1 En chiffres: 14,6,16,23,21.

Voilà la vôtre du 4. Je ne m'étonne pas que Longin vous ennuye, mais il s'agit de juger cet homme, que Boileau et tant d'autres ont envisagés comme un juge sans appel! J'aimerais mieux vous forcer à lire Quintilien, c'est de l'essentiel, et souvent du très grand. Pour Lucien, que je ne connois que dans sa langue, c'est de tous les auteurs sans comparaison celui que j'ai le plus lu, et que je pourrais lire encore cent ans tous les jours avec la même volupté. Je ne sçai ce que je ne donnerois pour que vous lussiez Lucien familièrement dans sa langue. Homère et Platon nous donnent des beautés si robustes, que la plus miserable traduction vous suffit et forme une esquisse grossier, que votre homogeneité avec ces heros achève d'abord, et réduit en tableau; pour Lucien, ses incomparables beautés sont d'un plus bas etage sans doute, mais vous sentez que leur prodigieuse finesse doit tenir pour la plus part du temps à la delicatesse de l'expression, qui ne sçaroit être traduisible. Vous ririez en voyant un Fontenelle vouloir imiter Lucien. De tous les auteurs que je sache, Lucien est le seul qui a parfaitement senti Platon comme ecrivain. |

Si vous avez lu mes notes sur l'Alexis (que j'espère que l'excellent Jacobi voudra bien traduire et faire imprimer avec ce dialogue), vous aurez vu le nombre d'auteurs que j'ai allégué au sujet du tombeau de Jupiter à Gnossus, et si vous en vouliez encore quelques trentaines, je n'en serois pas embarrassé. D'ailleurs, ma Diotime, l'histoire de ce tombeau etoit deja proverbe avant Homere et Hesiode, et long temps avant. Si on se plaint d'anachronismes dans ces sortes de matieres, je vous supplie de renvoyer l'accusateur à moi, il trouvera à qui parler, et je le ferai expirer sous le nombre et la gravité des auteurs que je lui jeterai sur le corps.

Je crois qu'il vaut mieux pour l'imprimeur que l'original et la traduction de l'Alexis soient imprimées à part. C'est à dire, je crois lorsque vous croyez, car l'Alexis et le Simon vous appartiennent en propre. J'attendrai vos reflexions sur le Simon avec inpatience.

J'ai parlé de l'eclipse dans ma derniere il me semble. Dans peu de mois vous verrez si j'ai negligé vos progres en astronomie, mais il vous faut du bon.

Le Corps ne m'a pas remis les 6 guinées, il m'a dit qu'il decompteroit cela avec Mad. de Kettler, avec laquelle il avoit des affaires et voila tout ce que j'en sçai.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu vous protège avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Dans l'occasion ma devotion à l'excellent Jacobi.

Quoique je n'en dise rien, comptez sur ma sciatique et mon rhumatisme.

Lisez le Lexiphanes de Lucien et son Dialogue sur les Sectes de Philosophie, quoique je doute qu'un mortel ait essayé de traduire cela. C'est la, où on voit à côté du jugement le plus pur, tout ce que la comédie, la satire, et le dialogue ont de plus picquant.



Lettre 8.4 – 12 janvier 1787

La Haye, ce vendredi 12 de jan. 1787 • N° 4

Ma toute chère Diotime, mon amie. Comme je dois manger deux fois par jour, je dois vous écrire deux fois par semaine, également pour soutenir ma precare existence. Si ce n'étoient pas deux requisits necessaires, je ne mangerois pas aujourd'hui, et vous n'auriez pas de mes lettres. L'un manque absolu d'appetit, l'autre manque absolu de tête et de toute faculté. J'ai attrapé un rhume de tête qui detruit mes biens et mes maux, et ne me fait sentir que mon parfait neant, comme une petite etincelle dans la plus vaste nuit n'en sçauroit faire voir que son obscurité profonde.

Nos affaires tirent à leur fin, c'est à dire à un developpement de maux qui n'auront plus de fin. La ville de Rotterdam est de nouveau fermée, et tout y est sous les armes. Ailleurs en mille endroits on voit d'autres phenomènes qui n'ont rien de commun qu'une confusion, où il n'y a ni but ni cause discernable. La faculté qu'avoit la Republique romaine de se creër un dictateur temporaire m'a paru toujours et me paroît encore infiniment dangereuse, et infiniment difficile | dans l'execution, et je sens que la propriété de donner à cette espèce de magistrature la prodigieuse autorité qui lui convient, ne sçauroit appartenir qu'à

Rome et à son siècle. Mais jamais je n'ai senti si vivement l'utilité d'une telle manoeuvre que dans les circonstances où on se trouve ici dans ces moments. Peut-être si dans l'enfance de cette Republique on eut pensé à y introduire quelque chose de pareil, on se seroit aparament familiarisé avec cette idée, et on auroit eu avec le temps de l'etoffe pour faire un dictateur dans les moments perilleux. Cette magistrature durant six semaines seroit le seul remède à nos maux. Si la Republique veut me choisir pour cet employ, je l'accepte, sous cette seule condition, que les six semaines ecoulées, elle me fasse couper la tête, soit que j'aye fait du bien ou du mal, et que cette ceremonie ayt lieu d'orenavant pour tout dictateur que les malheurs des temps pourroit rendre necessaire dans la suite. Apres la ceremonie je lui laisserai l'entiere liberté de brûler mon corps et de detruire ma reputation par des millions de belles gazettes, ou de m'eriger des statues, et je lui jure que cela me sera parfaitement egal.

Ma toute chère Diotime, songez qu'à mesure que le volume de cette lettre me doit faire rougir, vous trouvez de riches aliments pour votre indulgence qui doit vivre aussi. |

Que le seul Dieu vous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης



Lettre 8.5 – 16 janvier 1787

La Haye, ce mardi 16 de jan. 1787 • N° 5

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je vous suis infiniment obligé de la votre du 8. Je crois que j'en ai déjà rencontré plusieurs articles dans ma precedente. Les portraits que vous donez des deux jeunes gens sont admirables. Je les conçois parfaitement. Les experiences m'ont fait et me feront beaucoup penser. Il se pourroit bien que la negligence nocturne ne tint pas à la même cause que le phenomène des deux jours. Mais enfin parlons du dernier.

Il me paroît indubitable que le defaut reside dans ce qui transporte l'energie de la velleité determinée dans toutes les parties de la composition, et que j'appellerai

le conducteur. Il me le paroît de même, que ce conducteur tient necessairement d'un côté au physique, et de l'autre à ce, le quel, faute d'organes analogues, nous n'avons pas encore le droit d'appeler matiere. Les medecines à essayer doivent necessairement regarder ou le physique, ou l'inmateriel, ou tous les deux ensemble.

Pour le physique j'étudierois certainement la velocité de son sang, dans le but que je vous ai dit. Pour l'inmateriel je diminuerois beaucoup ces exercices, qui n'ont que l'exercice du corps pour but unique. Je lui donnerois un quartier au jardin, où la bêche à la main il feroit à la mesure (2 pieds pour une toise par exemple) et proprement une fortification, un front quelconque. Ensuite il se proposeroit de defendre un Isthme comme celui de Corinthe, et pour le mettre en train il pourroit commencer à realiser dans le jardin le plan de Cattaro, de Lansperg etc. Apres cela il doit regarder continuellement avec son oeuil le long des faces, des flancs, des glacis, des fossés, des têtes, des profils etc. et je lui repond qu'il verra des points foibles, des points susceptibles d'attaque ou de defendre, qu'il ne decouvrira dans 100 livres, ni dans mille plans, joints à toute l'abstraction dont il est capable.

Ce que je dis je le sçai par experience, et c'est la seule et unique ecole du militaire praticien. Le plus grand ingenieur du monde entier pour la defensive du moins, le General Coehoorn, qui sçavoit à peu pres autant de geometrie que Mimi et Mitri à Niethuis, doit sa prodigieuse eminence au dessus de tous ses rivaux et de Speckle lui meme, et la perfection presque totale dans le capital de ses ouvrage à cette seule manoeuvre, | jointe à son oeuil admirable.

Ensuite, mon Mitri devoit fortifier un pont, ou un Isthme, à sa propre fantaisie, faire des lignes et des retranchements, d'où on sort avec aisance, et où l'ennemi ne sçauroit trouver que la mort en y entrant.

Il devoit lire et relire la retraite des dix mille de Xenophon, que j'eü tant d'envie de publier avec un commentaire. Il y trouvera presque tous les cas où on puisse se trouver à la guerre. Les plus curieux il devoit se les prendre pour problemes, et à chaque fois se demander: comment ferai je ici? En attendant je lui prêcherois cette verité incontestable, que le plus grand ingenieur est le plus grand general, dans les sièges, dans les marches, dans les campements, et même dans la conduite des batailles et des combats, pour autant que cela concerne

proprement le metier (un grand homme ou un heros c'est une autre chose). Le plus grand ingenieur est indubitablement le plus grand tacticien. Formé à diriger les forces de lignes et de figures stables et en repos, il lui est très aisé de diriger celles de figures mouvantes. Quel amusement seroit-ce pour un ingenieur, qui se sent ingenieur, si attaqué dans une forteresse il eut la faculté de changer la figure de ses fortifications suivant les exigeances des cas! Ainsi l'in|genieur se trouve dans son element à la tête des armées, et y goute un plaisir dont aucun jeu ne sçauroit représenter l'énergie, sans compter celui de faire son devoir sur un theatre aussi éclairé. Je ne doute pas où mon Mitri trouveroit des jeunes gens pour l'aider dans sa besogne, et qui puiseroit peut être dans son ecole les premieres sources de leur bonheur et de leur gloire.

Voilà, ma toute chère Diotime, comment j'entamerois le conducteur de Mitri du côté metaphysique, m'assurant presque, qu'il seroit bien tôt flatté de l'idée qu'un jour les plus illustres guerriers pussent adopter le systeme de Mitri et sanctifier son ecole.

Si un militaire praticien lut cette lettre, s'il ne me battoit pas, il se mocqueroit de moi; car la plus part de ces messieurs connoissent peu les Xenophons, Lucullus, et Spinola, et doutent que dans leur metier la theorie a aussi ses lumieres.

J'ai fait lire votre lettre au Prince qui la comprend très bien. Je crois qu'il vous écrit. Ainsi ses compliments quelque doux qu'ils puissent être, seroient ici hors de saison.

Mercredi je soupe chez lui avec mes belles Angloises qui certainement sont plus faites pour les beaux arts que pour les sciences. | Ma chere Diotime! Vendredi j'ai dejeuné de 20 à 25 personnes mâles et femelles, parceque le soleil se laisse eclypser. J'ai beau jurer qu'il n'y a rien à voir dans un eclypse que pour moi, s'ils veulent me laisser en repos.

Point d'affaire, il faut de l'eclypse. Jugez de mes plaisirs. Lorsque je repasse dans mon esprit toute la troupe, il n'y en a pas un seul ni une seule qui ne prenne la lune pour une grande bougie, qui va eteindre une beaucoup plus grande encore. Ils ne comprennent pas comment cela se fait, et c'est precisement ce qu'ils souhaitent de voir. J'en exepte un, qui pour l'honneur de mon sexe est heureusement mâle. Je l'ai examiné hier. Il croit la lune un corps opaque, cent

fois plus grand que la terre, mais mille fois plus petit que le soleil. Or il ne conçoit pas qu'un petit corps en puisse couvrir un grand, voila sa difficulté. Vous ne voyez pas la une prodigieuse richesse de lumieres acquises, je l'avoue, mais pour pureté d'intellect j'en repond. Il raisonne sur ses opinions adoptées aussi parfaitement que nous le ferions sur les nôtres. Lui il est homme ferme, qui ne demordera pas, et moi je me ferois plus tôt hacher que de changer au sujet de la lune, auquel tient une aussi grosse partie de ma gloire! Ainsi nous sommes reduits à nous decrier reciproquement comme heretiques, et à nous persecuter dans cette qualité. |

A propos d'haeresie. Il y a des gens qui pretendent que l'auguste assemblée des notables fera rentrer les huguenots en France. Mais d'autres disent qu'elle est convoquée pour donner plus d'eclat de majesté et de decence à une banqueroute solemnelle et totale. Cela etant, je compte qu'on condamnera et brûlera les seuls rectificateurs du moral, les gibets, comme d'orenavant inutiles, mais j'espère qu'on en permettra l'usage encore au judicieux public qui s'est fié à la bonne foi de cette illustre France chretienne et sincere.

Je vien de recevoir à l'instant la vôtre du 12. Quoiqu'il y paroît que plusieurs articles de la presente pourroient être superflus, je la fais partir cependant. Adieu, ma Diotime sacrée, que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

Si vendredi je ne vous escrivois pas, bridez votre couroux, car je ne serai pas toujours malheureux.



Lettre 8.6 – 19 janvier 1787

La Haye, ce vendredi le 19 de jan. 1787 • N° 6

Ma toute chère Diotime, mon amie, je ne vous écris ce billet que puisqu'il est de la decence que vous sachez toutes mes sottises aussi bien que mes beaux traits de sagesse.

Depuis cette maudite eclypse de la lune, le très respectable beau monde de La Haye ne cesse de m'ecorcher les oreilles de la plus maudite eclypse du soleil d'aujourd'hui. Moi, né mouton comme vous le sçavez, quoique je puisse être fort mechant quand je le veux, comme vous le sçavez aussi j'espère, j'appointe toutes ces belles choses à un dejeuné, quoique les plus éclairés ou éclairées de la troupe ne connoissoient la lune que par des clairs de lune, ce qui est en verité la plus solide façon de la connoître.

Enfin, hier et avant hier occupé à la sueur de mon front à aranger mes machines pour cette fête interessante, je pense, un peu tard à la verité, à mon soleil et à ma lune charmante, mais repassant dans la vaste etendue de mon imagination, sous la conduite sûre d'un intellect exercé, les relations reciproques et la situation actuelle de ces illustres Gemaux, il part rapidement un rayon de lumiere qui fixe mon tact et me fait douter de la possibilité d'une eclypse sous le degré de latitude que l'admirable hollandois a l'honneur de decorer.

Au moment même je cours à mon grimoire. Je me jette sur un opiniatre calcul qui promet bien une verité au bout de sa queue, mais ne la montre pas. J'avois le sang en desordre, accelerant et retardant alternativement par des causes absolument occultes. Imaginez vous, ma chère Diotime, un être, qui d'un pas assuré et uniforme s'achemine vers une verité qu'il ignore, qui craint ce qu'il desire et qui desire ce qu'il craint, qui redoute de tenir dans ses bras le seul but et la fin de ses peines! Non, il n'y a point de moment dans la vie, qui pour la richesse approche de cet auguste moment, qui precede immediatement celui, où l'être s'identifie pour ainsi dire avec son but indeterminé qui maintenant se determine. (N.B. Cette curieuse verité très digne de nos recherches se manifeste heureusement dans les cas même les plus abjects de la vie). Mais retournons à la fin des fins au bout de la queue de l'opiniatreté de mon calcul, où je trouvois pour verité que tout eclypse fut impossible. Notez, ma Diotime, que si quelqu'un de notre troupe (helas! je ne m'en exepste pas) eût pris la peine d'ouvrir un almanac hollandois quelconque, il y eut lu la même verité, sans calcul. Vous sentez bien qui si on assemble ici les notables, nous avons le droit d'y aspirer. |

D'abord j'ai envoyé des buletins par La Haye, pour anoncer cette mortifiante nouvelle et entre autres à Monseigneur votre Prince. Mais tout cela ne me sauvera

pas, car je m'assure qu'ils viendront à cette heure pour voir un soleil qui n'écluse pas, phénomène à la vérité encore plus intéressant pour la troupe.

Vous jugez dans quelle assiette je me trouve. Moi, qui à mon âge et après tant d'expériences, dois apprendre encore cette robuste vérité, que celui qui se fie sur la sagacité de tout le monde ou sur la sagesse publique, est un sot. Moi, derechef, qui en vous écrivant ce pitoyable billet, n'ai d'autre avocat pour extorquer votre indulgence que le peu éloquent axiome, que quelque chose vaut un peu plus que rien.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que Dieu nous benisse avec tout ce que nous avons de chère dans le monde!

Σωκράτης



Lettre 8.7 – 23 janvier 1787

La Haye, ce mardi 23 de jan. 1787 • N° 7

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu vendredi la vôtre du 16 des le matin, ce qui m'a fait supporter la reste de la journée avec une patience apparante et tous les dehors de la plus grosse philosophie, jusqu'au point, que je méritai l'admiration et les éloges de tout ce qui m'environnoit. J'ai avalé tout cela avec la modestie que vous me connoissez, et je ne doute pas où j'ai fait même semblant de rougir, car il ne faut être rien à demi, et sur tout en charlatanerie. Vous jugez bien que je ne parlai pas de lettre reçue, qui me reconfortoit en dedans, et fut la vraie mère de ce beau spectre de sagesse qui decora mon front et masqua une physionomie, qui, pour dire la vérité entre nous, est cependant toute humaine.

J'apprend avec le plaisir le plus vif, que les indigestions de votre indulgence ne font aucun tort à la vigueur de sa santé, puisque je me trouve obligé même aujourd'hui encore de la surcharger d'aliments. Tout ce qui me reste à faire c'est de promettre solennellement quelque chose pour boire à sa garde-malade charmante. |

Je suis charmé que vous ayez lue la lettre qui contient les plus exactes vérités. Mais la conclusion que vous daignez en tirer me paroît trop hardie pour une logique aussi ferme et aussi éclairée que l'est la vôtre.

Conclure l'amitié d'une communication reciproque de vérités, c'est avoir manquée l'un des plus curieux phénomènes que nous offre la vigueur de la société. Observez, ma Diotime, pas de trop pres, au marché aux poissons, deux dames robustes qui ont encore du nerf et du suc, discuter ensemble un sujet de controverse intéressant. Vous y verrez l'organe moral dans tout son éclat, de son côté qui est le plus exposé à la vue. Mais avant que d'en conclure à la tendre amitié, supposez je vous prie, le nombre des solides et physiques soufflets, legitimes enfants de cet organe, lorsqu'il s'accouple avec une fière velleïté dont le distributeur a toute l'énergie requise.

Or dans cette altercation sonore les vérités ne manquent pas. Chaque trait, chaque mot, chaque coup, chaque tresse de cheveux exprime une vérité forte et palpable, et la communication est parfaite; mais y chercher la bienfaisante amitié, c'est chercher à mon avis le grand oeuvre ou la quadrature du cercle.

Pour la lettre, A y a plus de part que C. |

Voilà que je reçois votre charmante lettre du 19. Vous m'y exhortez à ne pas aspirer à la dictature. Hebien soit, je vous ferai encore ce sacrifice, mais pensez au Longin, et songez qu'on apprend beaucoup plus dans un mauvais livre que dans un bon. Le vrai n'a pas d'aliment plus succulent et nourrissant que le faux. Il ne lui doit pas la vie, mais son enbonpoint, son teint, et ses forces.

Pour le collonel corse, il a paru devant le Roi cependant, et vous affectez de compter cela pour rien. Combien de François ne se feroient pas foëtter à un tel prix?

Lorsqu'il m'arrive de lire la gazette, ce qui pourtant est nécessaire puisqu'on est numerotté sur le catalogue de la société, c'est un vomitif affreux. Mais dans ces moments que je generalise, et que je parviens à concentrer toutes les abominations que j'y ai lu jamais, il suit un moment plaisant et tranquile, où je sens la superiorité étonnante et toute singuliere de l'individu au dessus du factice collectif de tous les hommes ensemble. Cette sensation est infiniment interessante et merite à tous égards d'être approfondie et développée. Que

l'homme se demande alors, lequel des deux, de la société ou de l'individu, paroît l'ouvrage d'un Dieu?

C'est alors que le rouage grossier et le carillon écôrchant du chef d'oeuvre de nos habiles mains, paroît dans tout son lustre.

Ce que vous alleguez de David est le trait le plus curieux de sa vie, et | sans doute celui qui montre plus l'esprit de cet homme que le moral de son Dieu. Si un tel fait pût être vrai, vraisemblable, ou possible, tout homme sensé se donneroit la mort, pourvu qu'il sçût certainement que la mort seroit un anéantissement absolu. Quel Etre Suprême qui donneroit un tel choix à un tel homme! Quel meilleur Univers possible administré sous de pareils auspices!

Ce trait qui pousse le blasphème jusqu'à la plus folle extravagance, est la plus parfaite justification du despotisme le plus affreux. Jugez si un Leibnitz doit rire dans son sacré séjour, de voir avaler par des hommes qui pensent ou rêvent du moins, sa trop satyrique plaisanterie de l'optimisme. Le seul optimum ne sçauroit resider que dans la velleité ou dans la volonté du Grand Auteur du Tout, qui n'en sçauroit faire connoître à l'individu que la parcelle qui convient à sa nature bornée. Si quelque sage d'ici bas nous demande, pourquoi Dieu a-t-il voulu ainsi? Nous n'avons dans notre catégorie, ma Diotime, aucune petite maison analogue à la profondeur de ce sage.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse et conserve avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Bientôt je compte écrire au Grand Homme pour accompagner une requête que Rhoon vint lui faire et dont je ne sçai pas encore le sujet. Vous verrez Rhoon le plus tôt qu'il lui sera possible.

Lettre 8.8 – 26 janvier 1787

La Haye, ce vendredi 26 de janvier 1787 • N° 8

Ma toute chère Diotime, mon amie, je ne vous écris aujourd'hui que pour vous dire que je ne saurois vous écrire aujourd'hui. Depuis quelques jours j'ai été indispensablement obligé à une lecture fort attentive de pièces très intéressantes, très excellentes, mais d'un genre qui fait pâlir la philosophie. Je me sens à present cruellement puni de la legereté avec laquelle j'ai parlé souvent du pauvre etat de ma tête, qui maintenant se trouve à rien dans toute la force du terme. Pendant trois jours des essaims d'idées de politique et de société y ont passées, et comme des nuées de sauterelles ou de hordes de Huns et de Tartares, elles n'y ont laissées que la faim, la destruction et la mort. Vous verrez aisement que tout ce que vous lisez n'est que l'effet de la routine d'une vielle plume, à laquelle je laisse faire ce qu'elle veut. Autre fois mon esclave! Je suis son esclave à mon tour, et ne trouvant plus rien à fourager dans une imagination aride et detruite, je suis reduit à vivotter de ce qu'elle a sçu se conserver dans son ventre. | Avec tout cela une toux opiniatre et singuliere m'a obligé d'implorer le secours de l'opium. Or l'opium appliqué à une tête un peu folle, la decore de l'uniforme d'une sagesse tranquile; mais impregner la stupidité d'opium, c'est quarrer la stupidité, à ce que dit ma vielle plume du moins.

Voila mon cas, ma Diotime, et si ce cas n'a aucun droit à votre indulgence, il me faudra les cas qui suivront celui de l'épitaphe.

A propos de l'opium. J'ai cru observer que lorsqu'on prend cette medecine le matin, et qu'on passe la journée en bonne compagnie en jasant beaucoup, aucun malaise n'en est la suite, mais lorsque fatigué de meditations, d'occupations ou de lecture, on en prend le soir en se couchant, le repos ou le sommeil qui suit est bienfaisant et delicieux, mais très souvent le lendemain est un jour de neant, absolument. Je vous prie de me dire si vous en avez observé les mêmes effets.

Je me trouve exactement dans ce dernier cas à present, et je n'ai pas badiné tout à fait en attribuant à ma vielle plume les belles choses que vous venez de lire. Je crois à bien peu près, que si je l'eusse prêté à quelqu'autre, et que sans penser il l'eut mise un peu en mouvement, vous auriez eu le même jargon ou peu s'en faut. Qui sçait encore l'histoire d'une pensée depuis l'intellect qui la forme,

jusqu'au signe visible qui l'exprime? | Personne je pense. Mais quoiqu'il en soit, si vous jetez de vieilles plumes, je vous supplie de m'en faire cadeau. Peut-être les merveilles qu'alors je vais vous dire, serviront de riche apologie à ce qui vous paroît une sottise maintenant.

Adieu, ma toute chère Diotime, je souhaite que l'ordinaire prochain une tête un peu plus saine efface les sinistres impressions que celle-ci aura pu vous donner. Que le Dieu Tout Puissant vous bénisse avec tout ce qui nous est cher dans ces mondes.

Σωκράτης

Jusqu'à ce moment je n'ai point de lettre.

Il a paru en Allemagne en langue allemande un gros in quarto, servant d'apologie du Duc, je ne sçai par quel professeur, homme de génie sans doute, puisqu'il y donne le parallèle de ce Prince et de Phocion. Je crois qu'il n'y a qu'un seul exemplaire ici, que j'ai vu mais pas lu.

Dites-moi je vous supplie, qui est l'auteur de la traduction du Phèdre, dont vous m'avez parlé?

Le courrier vient d'arriver sans lettres, ainsi je ferme la mienne, crainte de nouveaux accès d'extravagance, et ma pauvre plume est à sec.



Lettre 8.9 – 28 & 30 janvier 1787

La Haye, ce dimanche 28 / mardi 30 de jan. 1787 • N°9

Ma toute chère Diotime, mon amie, je me suis trouvé assez indisposé pendant quelques jours. De ma vie je n'ai senti toute ma composition aussi plombifiée. Je dormais mal mais beaucoup trop, rêvant toujours, assez agréablement d'ailleurs. Hier matin j'avois les yeux fixés sur un livre où je voulois lire quelque chose, pendant 3 heures consecutives. Je dormais toujours rêvant entre deux, et après les 3 heures écoulées je n'avois pas lu un paragraphe ni retenu un seul mot.

Embarassé de ma figure je me levai de ma chaise avec peine, et sur les sensations internes je taxai le poids de mon corps à peu près à 1200 livres. Ne sachant que faire je portai le soir ces 1200 livres à pied jusqu'à l'autre bout de la ville, où j'avois à politiquer. Vous sentez bien que les choses n'y furent pas traitées à la légère. De retour chez moi apres nouvel examen, je me trouvai à 2200 livres. Je n'ai vu qu'un seul boeuf de cette valeur. Moi boeuf couché dormait bien pour la premiere fois depuis bien du temps. Ce matin | me levant, je pesois, dejeuner pris, 150 livres, ce qui est le poids ordinaire de tout honnet-homme, auquel la philosophie a rogné un peu l'enbonpoint. Ensuite je pris une lecture pour saigner l'organe moral, ce qui me soulage toujours. N.B. Cette expression demande une lettre à part pour être expliquée. Saignée faite, je pèsois trois grains et demi, ce qui est le poids d'un papillon qui s'envolle.

Mon excellent Mr. Gore vint passer sa matinée chez moi, et me raconta une anecdote que voici. Je crois vous avoir dit que sa fille cadette est une musicienne prodigieuse, suivant l'opinion de tout juge. Lui musicien par essence et enthousiaste, me dit que cette fille à 8 ans n'avoit pas l'ombre d'oreille ni pour la mesure ni pour les tons, et que les tons les plus horriblement faux etoient imperceptibles pour elle. Mais que lui et d'autres musiciens s'étant roidis contre cette petite difficulté, exercerent tellement cette fille, qu'elle devint ce qu'elle est, jouant avec tout l'ame et toute la delicatesse imaginable. Je ne doute pas un instant de la veracité de Mr. Gore, ni qu'il soit juge competent dans un fait pareil, mais je ne le comprend pas. Si vous me dites que vous le comprenez bien, je tiendrai ce fait comme un rayon de lumiere en psychologie.

Je sçai bien une fille qui sans avoir de l'oreille apprit à chanter et à jouer deux airs fort communs à la verité, assez bien pour qu'il n'y manqua rien. Mais hors de ces airs, tout etoit horriblement faux et | hors de mesure. C'est tout un autre cas. Car son maitre de musique qui etoit le mien, m'a raconté comment il avoit fait cette drollerie avec des peines incroyables, et tout s'y reduisit à la mecanique.

Mr. Gore parti, je dinai assez copieusement, et la dessus un ennuyeux vint me gratifier de deux heures de conversation. C'etoient des heures comme des siècles. Etant occupé très serieusement demain pour toute la journée, et ne me restant alors que peu d'heures du mardi, je montai pour vous ecrire, lorsque m'examinant de nouveau je me trouvai reduit derechef depuis le papillon à 800

ou 900 livres de poids. Pour racommoder cette affaire je pris une demie année de vos lettres, qui me ramenèrent bientôt à ma valeur naturelle de 150 livres.

L'année que j'avois pris étoit celle de 1784, où je trouvai la vôtre du 15 juillet de 14 pages, qui contient le recit d'un songe extraordinaire, où vous étiez obligée de prendre un parti, et dans lequel apres les sensations les plus douloureuses, vous eûtes celle de l'être effectif. Cette lettre admirable me rappella d'abord mon No.1 de cette année ou 101 de la précédente, qui roule sur la presence éternelle de la durée et sur la vraie et trop rare sensation d'être réellement. Ces deux lettres firent une composition dans ma tête qui me donna la peau de poule par sa richesse. Je l'ai mise à part dans mon cercelet pour mourir. Ce n'étoit pas seulement l'étonnante homogénéité de nos intellects qui me frappa, mais une vue obscure de verités qui pourroient probablement en naître apres un mûr examen. |

C'est à present mardi 30 et je me porte beaucoup mieux que les jours précédents, ce que je voudrois bien avoir le temps de vous prouver.

Voilà la vôtre du 26 qui achèvera de me guerir. Nous n'avons pas eu ici le phénomène dont vous parlez, mais il me rapelle vivement celui que j'ai vu à Munster en 1782, lorsqu'une nuit mon domestique épouvanté m'éveilla, et que j'eus le chagrin de n'oser vous faire lever, puisque vous étiez fort malade, mais ce phénomène ne pouvoit tenir à aucune classe d'Aurore, Boreale ou de meteôre.

Vouloir que je ne donne pas à déjeuner à mes belles, lorsque le ciel l'exige, c'est être jalouse jusqu'à la cruauté, ma Diotime. Pourtant le ciel a été d'accord avec vous et peut-être avec moi, car je n'ai eu qu'une seule belle avec sa petite. Le reste des belles ronfle encore peut-être.

Si les chemins étoient praticables, je serois pour une quinzaine à Munster, mais ils ne le sont pas seulement par le degel et le mauvais temps, mais encore très essentiellement par la guerre civile, qui regne dans les provinces par où je devrois passer. Il faut être bien armé et bien prêt à combattre pour conserver son bien, son honneur ou sa vie, car pour des loix il n'y en a point. L'état actuel de nos affaires est infiniment curieux; cela tire à sa fin.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Avez-vous goutez mon projet par rapport à Mitri?
Nous jouissons ici d'une prophète qui a beaucoup à faire pour toute sorte de gens. Moi, muni des beaux vers de Caton en Egypte, j'ose presque la mepriser. Croiriez vous bien que voir renaitre Ammon et les clochettes de Dodone ne m'étonneroit nullement. L'homme est l'homme.



Lettre 8.10 – 2 février 1787

La Haye, ce vendredi 2 de fevr. 1787 • N° 10

Ma toute chère Diotime, mon amie. Quoique je vien de diner avec le Corps et Reischach, qui vous saluent, chez mes belles Angloises, je suis d'une humeur de chien. Jamais pendant sa glorieuse vie la precieuse Marthe me fit autant de mal qu'elle m'en fait depuis son ossification. Le *Prince de Waldek*,² qui est le possesseur de ces os, veut qu'il y ayent des pierres dessus, mais ce que pis est, ils veulent que ces pierres disent quelque chose. Or je vous supplie que dire d'un os? Il faudroit un chien pour en faire l'eloge.

Malgré tout cela les visites et des billets pleuvent chez moi à cette grande occasion, et il faudra enfin que je me tire tant bien que mal de cette vilaine affaire. Au nom des Dieux, ma Diotime, apprenez à vos enfants à faire beaucoup et à ne rien promettre. Ce qu'on a fait ne pèse pas, mais ce qu'on a promis est un fardeau qui ecrase. La promesse tout court, fille du vain orgueil et de la foible bonhomie, devrait être punie comme un crime de lèze majesté divine. Les Dieux n'en font pas | tant, car quel oracle n'accroche à sa promesse un si quelconque, dont l'interpretation ne reste in petto dans le sein de l'oracle! Promettre est doux et facile, mais tenir, hoc opus hic labor. Que n'est-ce tout à

2 En chiffres: 56, 23, 21, 68, 26, 15, 74, 55, 69.

rebours! C'est à rebours chez mes antipodes les sages. Que moraliser apres coup est une vilaine chose! C'est la goutte apres le vin. Un seul petit changement dans l'ordre des choses humaines nous eût tiré d'embarras. Si les maux mis à la suite de nos folies eussent courus devant pour les anoncer, le monde auroit été sage. Mais hélas! ce qui me console encore c'est qu'un monde sage, où l'équateur et l'ecliptique ne se confondent pas, est la chose impossible; or la chose impossible ne sçauroit tenter le geometre.

Ma toute chère Diotime, si mes jeremiades vous brisent le coeur, comme j'ai le droit de m'en flatter, tirez de votre sein quelque maxime ou precepte vigououreux qui me soutienne dans mes tribulations presentes, et rende pour l'avenir ma foiblesse meme au moins inerte.

Hier, apres avoir ecrit ce que vous venez de lire, je reçu une visite qui me força à des jeremiades bien plus serieuses. Le meilleur de | mes amis ici me communiqua pour la 20me fois peut-être des doutes sur le moral d'un autre ami, avec lequel nous sommes liés tous les deux intimement depuis plus de 20 ans. Doutes toujours justes en apparence, et qui pourtant se sont toujours eclaircies à son honneur. Vous jugez quel espèce de caractere doit resulter d'une modification pareille, et quelle facilité on trouve à traiter des affaires inportantes avec un tel personnage. Je tacherai un jour à vous le decrire, tellement cela est curieux en psychologie. D'un côté j'y trouverai de la facilité, parcequ'il est sans comparaison l'homme ici, qui s'est mis le plus parfaitement au fait de notre theorie du trèfle, et qui l'a le mieux appliqué à soi même, ainsi il me rend les lumieres que je desire de lui, precisement dans notre langage. D'ailleurs il est toujours vrai avec moi, mais de la façon la plus curieuse. Par exemple: Nous aurons des altercations qui menacent de la rupture la plus eclatante qui ne sera empêchée que par l'importance des choses qui nous occupent tous les deux. Un an apres il me dira la larme à l'oeuil le vrai et le profond motif qui le fit agir, et je trouve toujours ce motif juste, noble, bien pensé, mais trop profond et ne resultant que d'un tact moral qui sent toujours un peu de côté. C'est toujours un ton faux. Infiniment près du ton pur. J'avoue que pour la commodité j'aimerois mieux dans un homme un organe moral qui n'eut pas d'oreille du tout. Ce qui me chagrine le | plus avec cet homme, c'est que dans ma conscience je dois m'attribuer en partie ces singulieres bizarreries. Des les premiers temps de notre

liaison, je lui ai fait faire des efforts prodigieux pour vaincre une sensibilité morale, qui devoit lui nuire necessairement dans son poste. A mon grand etonnement il remporta une victoire entiere sur cette sensibilité, mais les efforts avoient été trop violents, ce que je lui ai dit souvent apres et trop tard, et dont il convenoit parfaitement.

Je me rappelle, ma Diotime, que dans les premiers temps de notre liaison, et je pourrois vous dire la date, nous fîmes une reflexion, qu'il est fort dangereux d'entamer trop brusquement le fond meme de notre caractere ou de notre composition totale. Vous etiez justement fâchée contre la très pauvre Fastrach.

Voila votre charmante lettre qui deride mon front, mais qui m'annonce que celle-ci doit partir à l'instant.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκράτης

Je vien de recevoir la vôtre à l'instant. De toutes celles que j'ai jamais reçues de ma cherissime Diotime c'est celle peut-être que des circonstances ont rendue la plus solitaire. Jointe à la nouvelle de Camper j'oublie presque qu'il y a du mal; si avoir un corps et tenir à une societé n'étoit pas ce que les anciens ont enjolivés un peu sous les noms trop flatteurs de Cerbere et de Styx. Ils embellissoient toujours les chômes.

Le Corps m'a dit qu'il avoit deja repondu à votre lettre. Dites moi par un mot comment, car il parut réellement affecté, toute proportion gardée pourtant. Je baise les mains avec devotion à vous, au Grand Homme et à vos trois enfants. Vous ne sçauvez jamais le bien que m'a fait votre lettre.

Lettre 8.11 – 6 février 1787

La Haye, ce mardi 6 de fevrier 1787 • N° 11

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pu vous remercier assez dignement de votre belle lettre du 29 de janvier, qui contient les reflexions les plus solides sur les effets de l'opium, et dont je compte de faire usage religieusement. Même encore je suis hors d'état de satisfaire mon envie sur ce point, ce que je ne saurois vous faire comprendre sans un tableau impossible de l'étrange heterogeneité des occupations qui me déchirent la tête.

Cependant, malgré des affaires un peu plus serieuses, je suis parvenu à la fin à me debarrasser de celle de Marthe, comme je me flatte, à la satisfaction des intéressés. En y travaillant j'ai reflechi sur une de mes qualités. J'aime tant à parler de mes qualités, c'est un si vaste champ! Pour celle dont il s'agit, je ne sçai si je la tien de la nature ou bien de la ferule et du foët, c'est egal. Elle consiste à donner exactement les mêmes soins aux plus miserables bagatelles qu'aux choses les plus inportantes. J'ai pris long temps cette qualité pour un defaut et comme le vrai caracteristique du bagatelliste. Or cela n'est pas, et je suis persuadé maintenant que cette | qualité est un avantage fort essentiel pour les jeunes gens.

1° l'enfant s'acoutume à être toujours à son affaire.

2° en arithmetique cent et un million sont egaleement un nombre, et il s'exerce à supputer aussi bien dans l'un que dans l'autre.

3° discerner la bagatelle de l'inportant est souvent d'une difficulté infinie pour le sage même dans le train de la vie, et s'il s'y meprend en depensant trop de son energie dans la premiere, il n'y a rien de perdu, mais s'il en depense trop peu dans le second, il est dupe et malheureux.

Et d'ailleurs 4° Tout ce qui est object pour l'intellect sans exeption, est serieux comme tel, et l'intellect ne connoit point de bagatelle. L'imagination en connoit.

Dans ce moment je me souvien que je dois cette qualité à mon père qui me donna les mêmes elôges ayant bien tricoté, qu'ayant bien demontré, d'où je conclu que cette qualité peut être donnée par l'education. Et si jamais j'eusse à diriger des enfants j'agiroyis en consequence.

J'avoue qu'on pourroit dire quelque chose contre cette qualité inportante, sçavoir, que l'enfant pourroit s'accoutumer à sentir le petit comme il sent le

grand. Ce ne seroit pas un mal dans le maniemet des affaires sans doute, mais dans l'appréciation des biens et des maux cela en seroit un très considerable. Mais j'ose demander à vous, ma Diotime, si la sensibilité morale | et l'intellect demandent la même espèce d'éducation, tandis que la premiere a très souvent besoin de bride, et l'autre toujours d'éperon? Or si les educations qu'ils exigent différent, il sera facile de les empêcher de se promener toujours ensemble.

Je ne crains pas, ma Diotime, que vous m'accuserez d'imiter trop Boileau dans son art poétique où il donne le precepte et l'exemple à la fois, en vous parlant d'une bagatelle sur le ton d'un logicien docteur. Mais je vous supplie de me dire si dans l'éducation ordinaire on ne fait pas tout pour étouffer cette qualité, qui me paroît si précieuse, en forçant l'enfant déjà à discerner la bagatelle de l'important. A mon avis c'est ôter à l'intellect le seul moyen par où il prend du nerf, devient hardi, et acquiert une fière confiance dans la fermeté de sa propre marche.

J'avois écrit hier jusqu'ici, et en me relisant je m'admire comme ayant été capable de mettre tant de paroles à la suite les unes des autres qu'elles paroissent des espèces de phrases; car depuis plusieurs jours je suis de nouveau d'un chetif, jusqu'au point que je ne sçai ce que je ne donnerois pour avoir le bonheur de dormir pendant plusieurs semaines de suite, exposé aux rêves et aux songes que mon physique interne ou quelque autre principe pussent me jeter au hazard. J'expte pourtant un rêve d'avant-hier, dont l'horreur m'est encore toute présente, et que je n'ai noté sur mes tablettes que pour sa singularité, qui pourra nous servir de flambeau parmi les autres rajons de lumière que nous avons déjà rassemblées pour notre Theorie des Songes. | Je me trouvois à Leide dans les petits appartements que j'y occupai autrefois. J'y voyai une personne belle et aimable assez petite, dans les souffrances d'un acces de maladie que je ne connois pas. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu une figure pareille. Elle parut avoir l'âge de 25 ans, et cependant je crojois la connoître depuis 50 et plus avec la plus grande intimité. Il me parut que j'avois presque toutes mes idées en commun avec elle, et que nous eussions presque toujours vécu ensemble. Elle étoit assise, elle me parla avec beaucoup de douceur et me donna la main. Son visage devint rouge, rempli de sueur, et l'écume se manifesta sur sa bouche. Pourtant elle n'avoit pas l'air d'une mourante, mais d'une personne horriblement souffrante.

Mais voici le curieux. C'est que pendant tout le temps que je la vojois, je reconnoissois sans aucun etonnement dans cette personne le composé de presque toutes les femmes que j'ai tendrement aimé dans ma vie, et sur tout de ma mère. Je n'étois nullement surpris de l'absurdité de ce chimerique total, mais je remarquai seulement dans moi une difficulté à discerner dans cette figure les différentes personnes integrantes qui la composoient. Enfin elle me nomma par mon nom et par mon nom de baptême en me serrant la main, ce que je sens encore, et alors j'étois tout prêt à jeter les plus hauts cris, lorsque je m'éveillai en sursaut, tout le corps dans une agitation extrême, et ayant une horreur de mon lit. Cette peur de mon lit se manifesta encore hier au soir, lorsque j'y entrai.

Vous sentez bien, ma Diotime, que je ne pretend pas faire servir nos observations à perfectionner l'onirocritique, science dont je fais avec vous tous le cas qu'elle merite, mais je pretend | très serieusement de parvenir par leur moyen autant que possible, à connoitre toutes les espèces de sensations dont l'ame est susceptible dans sa categorie presente, et aux différentes affections qui pourroient resulter de leur composé, ce qui nous menera certainement à voir plus clair dans la vraie psychologie, science qui paroît avoir quelque droit à nos soins.

Adieu, ma toute chere Diotime, que le seul Dieu vous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami, que je suppose de retour.

Σωκράτης

Le courier est arrivé sans lettre pour moi.



Lettre 8.12 – 9 février 1787

La Haye, ce vendredi 9 de fevr. 1787 • N° 12

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai reçu la vôtre du 2 de ce mois qu'avant-hier le 7, par la poste de Hambourg. Je ne lirai la vôtre au Corps que demain. Vous pouvez compter que je ne lui ai jamais donné aucun conseil au sujet de Mitri, ni ne lui en donnerai, quoique très persuadé que dans le fond il seroit impossible que je ne fusse parfaitement d'accord avec vous. Lorsque je vous

ai parlé de diminuer chez lui l'exercice du corps, je n'ai voulu qu'en changer en partie la direction. En voltigeant, le saut fait, il a fini sa besogne et ne s'occupe plus. Niveller, trainer les chaînes, l'astrolabe, la planchette, planter des picquets, remuer la bêche, etc. exerce le corps assez pour la santé, pendant que l'intellect s'occupe des idées abstraites qui doivent diriger l'ouvrage de la main. Arpenter, tracer des cartes, mesurer et calculer des bases par des triangles sont toutes des choses utiles et nécessaires pour des jeunes officiers, et le terrain autour d'Angelmodde, d'Altorf etc., est excellent pour ces sortes d'exercices, si je ne me trompe. |

Je vous suis très obligé, ma Diotime, de ce que pour l'amour de moi vous ayez entamé le Longin. Si cela vous fit de la peine, cela m'en feroit beaucoup, mais au reste Longin n'est pas un livre ennuyant. Comme nous avons le dessein de rechercher la source, la nature et les phénomènes du sublime, j'ai cru nécessaire de lire avant tout, avec l'attention requise, l'auteur qui est considéré, par les sçavants de tous les siècles depuis lui, comme le seul qui ait traité ce sujet avec dignité et vérité, et qui ait épuisé la matière.

Après que vous aurez achevée cette lecture, je vous supplie de me communiquer vos idées sur l'auteur et son livre, et sur le sujet qu'il y traite. Alors échauffé de vos feux et brillant de vos lumières, je n'aurai plus qu'un pas à la source du vrai sublime, où je préparerai la peau de poule pour nos derniers neveux.

Je puis mettre ici une réflexion sérieuse, vraie et réelle, c'est qu'il n'y ait aucune drogue plus ennemie du sublime que l'opium. Il produit deux effets distincts dans l'âme humaine. D'un côté il stupefie et rend bête, de l'autre il égaye et vivifie trop. Or le sublime demande une âme qui est et que se sent uniquement à soi. Voyez le Dieu pensif sur son aigle dans Caylus tome I ou II, si je ne me trompe.

Ma chère Diotime, j'ai honte de cette lettre. Ma santé est meilleure qu'avant-hier, lorsque j'ai dû me racommoder par l'opium. Mais quelle qu'elle soit aujourd'hui, elle n'est pas seule | la cause de la taille mesquine de ce billet. Il y a d'autres occupations qui s'en mêlent. Nos affaires vont au galop. Il fourmille ici de profètes qui prêchent le feu et le sang.

Adieu, ma Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

J'ouvre cette lettre pour vous offrir ma reconnaissance de la vôtre excellente du 5 qui vient de m'arriver. Penetré du regret de ne pouvoir y répondre aujourd'hui, il ne me reste que de magnifier et d'admirer votre idée sur le Cerbère et les os en question. Elle est parfaitement et réellement dans le goût de l'Antique.



*Lettre 8.13 – 13 février 1787*³

La Haye, ce mardi 13 de février 1787 • N° 13

Ma toute chère Diotime, mon amie, je suis extrêmement mortifié que le temps et la verve me manquent pour dissenter un peu sur la façon très singulière dont vous poussez la plaisanterie des os, jusqu'au Cerbère même. Je ne veux pas parler ici de votre idée, en tant qu'elle en aurait fait naître une foule aux epigrammatistes anciens, qui s'en seroient servis avec le plus grand succès; mais en tant que j'y vois avec la plus agréable surprise que vous avez attrapé une méthode, dont je me suis servi depuis de longues années, que je n'ai lu nulle part, que je tiens apparemment d'un seul mot de mon père qui me frappa et que je considère comme la vraie clef qui ouvre le chemin qui mène à l'original; souvent à un genre de sublime, et quelques fois même au vrai sublime.

Voici en peu de mots en quoi consiste cette méthode. Lorsqu'il nous vient une idée quelconque sur des sujets quelconques, soit qu'elle est noble, ignoble, plaisante, sérieuse, grotesque, soit qu'elle nous vienne par accident ou après quelqu'opération de l'intellect, pourvu qu'elle paraisse seulement un peu neuve et étrange, et supposé même qu'elle nous parût assez belle, vraie ou bonne telle qu'elle est; il faut prendre cette idée d'abord et la pousser aussi loin qu'elle peut aller et même jusqu'à l'absurde et l'extravagant. Si pendant cette opération de

3 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 129, nr. 435-437.

l'intellect on trouve tout absurde, faux ou mauvais, on jete l'idée et on n'y retourne plus. Mais ordinairement dans cette operation, avant même d'être parvenu à l'absurde, on trouvera fort souvent ou de quoi embellir, enrichir et modifier la primitive idée ou d'autres idées analogues plus fecondes et plus belles que la primitive ou bien des chemins collateraux qui aboutissent à des thresors inconnus qu'on n'avoit pas osé esperer.

Lorsqu'on y est un peu routiné, la chose va fort vite; mais d'ailleurs, ma Diotime, je soutien fermement que cette methode est la meilleure ou bien la seule voie pour parvenir à l'original, à l'invention, au neuf, à l'intéressant dans quelque genre de connaissances que cela puisse être, sans aucune exeption. Pour autant s'entend que la chose depend de l'art et des operations pures de l'intellect. Pour les sensations ou les idées qui pourroient nous venir par un souffle divin ou par quelques influences, occultes jusques ici, de l'organe moral, cela concerne un autre espece d'excellence ou de sublime dont nous parlerons dans d'autres occasions. |

Enfin c'est par cette methode que j'ai adopté pour jamais, que vous avez porté les os sacrés de Marthe jusques aux portes des enfers et dans la gueule grinçante du redoutable portier.

Je conseille l'usage de cette methode à tout auteur qui se sent, pourvu qu'il se procure un ami dans toute la force du terme, car quelques fois les meilleurs esprits, par un aveuglement singulier, dont vous trouverez aisement la cause, s'arrêteront à l'idée qui avoisinera le plus l'absurde. Est-ce que vous vous souvenez encore d'un passage horrible rayé dans le Simon, où la Venus Celeste prit une coupe de saphir et pressant son beau sein y versa un lait etc. etc.? Sans vous ce passage y seroit encore.

En relisant cette lettre je vois que je vieillis. Je devien egoïste. Je parle de moi et de mes allures avec complaisance. Lorsque je me demande à moi meme, si c'est un accroissement de vanité qui en est la cause, ma conscience me dit simplement non; mais mon pedant d'intellect me crie que l'intensité des moyens qui nous manifestent les choses de dehors, s'affaiblissant par l'age, il ne nous reste pour toute poupée qu'un chétif moi, qui n'est que l'ombre du vrai moi, anacorète, roi et sage et qui ne jase point.

Vous avez bien raison de ne pas goûter la critique de Longin sur le vers d'Euripide. Pour un homme de son tact il fait une lourdisse en mettant le vers d'Aeschyle à côté de celui d'Euripide, les prenant des choses du même genre, tandis que le premier est une véritable figure et l'autre un tableau excellent et vrai des effets naturels de l'écho. Je suis charmé que vous lisez Longin qui pourtant n'est pas à beaucoup près un homme ordinaire. Je l'ai repris avec la traduction excellente de Boileau. J'ai relu tout Boileau et j'avoue qu'il m'est plus chère encore à présent que lorsque je le savais par cœur dans ma jeunesse. C'est le seul poète français apparemment, qui aura l'honneur d'accompagner sa langue jusque dans la nuit des temps.

Lisez, je vous prie ses réflexions contre Perault, qui suivent son Longin. Vous y trouverez quelques passages qui doivent vous intéresser touchant les traductions des poètes grecs. Vous y trouverez la plus parfaite traduction et interprétation possible de la célèbre strophe première de la 1^{re} Olympique de Pindare, qui vous fera sentir au parfait le ton de l'esprit de cet illustre poète.

Je n'ai aucune relation avec l'enfant que vous avez trouvée dans votre paysane après la fièvre. S'il n'a point de père ou s'il a un père assez bête pour n'en pas vouloir être père, l'enfant appartient ou aux Dieux ou à l'Electeur, il me semble, et si j'étais le dernier je l'accrocherois, c'est toujours autant. Je n'ose pas relire cette lettre, quoique très convaincu que j'y trouverais de quoi me guerir radicalement de mon égoïsme, s'il pouvait m'en rester encore avec un grain de sens commun.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Voilà la votre du 9 dont tout me plaît excepté la colique.



Lettre 8.14 – 16 février 1787

La Haye, ce vendredi 16 de fevrier 1787 • N° 14

Ma toute chère Diotime, mon amie, le seul moment qui me reste aujourd'hui à vous écrire, je l'emploie à délibérer si je dois vous écrire ou non. Ce n'est pas le désir qui m'en manque, puisqu'à vous entretenir je trouve ma consolation la plus picquante. Ce n'est pas la quantité de matière qui me manque, car malheureusement les circonstances pêchent par en fournir de beaucoup trop. C'est sa qualité, aussi mauvaise que difficile et impossible à être décomposée devant vos yeux. Malheur aux têtes qui par devoir sont obligées de s'en impregner. Elle fait grimacer toutes autres idées et puis les tue, lorsqu'il ne reste que l'horrible aspect des convulsions d'une République agonisante. Et de quoi meurt-elle? De trop d'enbonpoint et de graisse. D'une corruption du sang. D'une âcreté invétérée. De friandise et de débauche. Maladies mortelles! Mais sur tout, manque d'un médecin habile qui dans son temps lui eût prescrit un régime raisonnable. Maintenant | des charlatans vont la saigner, et si l'ouverture n'est pas faite assez large, le seul sang sain et fluide va couler, l'épais y reste et se caille, et puis la mort. Ce ne sera pas celle du Phoenix, je vous le jure.

Heureusement on vint m'interrompre ici, sans quoi peut-être j'aurois tenté l'impossible pour vous donner quelque idée de nos affaires. C'est à dire j'aurois taché de mettre dans un quart d'heure sur le papier des choses pour lesquelles le plus fier conteur auroit exigé un an et plus. Vous sentez bien par conséquent, ma Diotime, que ma délibération de tantôt étoit sensée. Mais tirons le rideau devant cette illustre mourante.

Une autre malade m'afflige plus particulièrement. C'est Mad. Nagel, qui est attaquée d'une maladie que je n'avois jamais vue. Il y a deux ou trois ans qu'il se manifeste dans elle une détension, une expansion, une lâcheté dans les muscles, qui par la, devenant trop longs tandis que les os restent de la même grandeur, ont besoin de beaucoup plus d'irritation et d'énergie pour produire les actions ordinaires, qui coutoient peu auparavant. C'est à peu près comme si un vectis, un levier s'allongea tandis que le fularum restait à sa place. Vous sentez quelles douleurs en doivent être la suite, et qu'à la fin cette maladie doit produire les mêmes effets sur l'individu que la maladie contraire, beaucoup plus rare | encore,

sçavoir la mollification des os. Elle se promène encore, quoique toujours en danger de tomber. Camper et un autre habile homme ont prononcés qu'il sera bien possible de pallier un peu le mal, mais que jamais elle n'en sçauroit guerir. Si par hazard vous parliez de ce phenomène à quelque medecin, je vous prie de ne pas nommer la personne. Je conçois lorsque cette maladie est parvenue à son comble, que malgré la tristesse du spectacle il y auroit des experiences infiniment curieuses à faire sur les sensations d'une velleité qui se determine, et qui depense une energie réelle, sans pouvoir produire aucun effet et sans sentir aucune reaction proprement.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, mon amie, que Dieu vous preserve de tous maux avec vos chers enfants et votre Grand Ami!

Σωκράτης

Voilà la vôtre du 11. Je n'ai pas le temps de la relire, ce qu'elle demande triplement. D'ailleurs ma main souffre et est hors de combat. Pardonnez moi cette lettre.



Lettre 8.15 – 20 février 1787

La Haye, ce mardi 20 de fevrier 1787 • N° 15

Ma toute chère Diotime! J'ai relu la vôtre du 11 dans des dispositions un peu plus favorables que celles où je me trouvois lorsque je vous écrivois ma dernière. J'y ai vu avec edification le grand ordre didactique et le poids des arguments que vous faites servir de justification de votre ennuy, dont j'avois besoin pour justifier complètement le mien à mes yeux. Si je n'étois convaincu que c'est un bien que d'avoir lu Longin, auteur tant celebre, et que tant de modernes ont employé comme une mesure commune pour evaluer les ouvrages, je me sentirois coupable d'un crime fort difficile à expier, mais comme cette lecture vous a forcée à penser sur un sujet qui m'occupe, j'ai l'esperance et meme le droit de me voir éclairé de vos lumieres. Si je ne sentoie pas plus dans Homere, Sophocle, Platon ou Demosthène que le peu que Longin tache de m'y faire sentir, je pourrois

renoncer à leurs ouvrages avec facilité. Si Longin prétend me donner d'autre précepte dans son livre que celui-ci: soyez un grand genie, il se trompe fort. Or ce précepte est malheureusement assez inutile. |

Il me paroît que les philologues didactiques de cette espèce rassemblent beaucoup au savoird, qui, non content que j'admire dans sa lanterne magique Salomon dans sa gloire ou David et le Geant, me crie encore à mes oreilles que je vois Salomon et que je vois David comme si mes yeux eussent besoin de mes oreilles pour voir ce que je vois. Si je n'ai pas des yeux, il a beau me crier, je ne verrai rien.

Je pardonne encore à ces Longins ou maîtres des arts, qu'ils me crient: voila du beau ou du sublime dans Homère, Platon, Michel Ange, Raphael, Corelli etc. C'est dans l'homme. Soit qu'il sente trop fortement pour ne pas faire du bruit, soit qu'il ait la vanité de vouloir que je sache qu'il sçait sentir, soit qu'il m'aime assez pour participer ses plaisirs avec moi, qu'il suppose moins éclairé. Mais ce que je trouve in pertinent dans ces Messieurs, c'est lorsqu'ils prétendent m'apprendre à faire du beau et du sublime, et que pédants achevés, ils me forgent des soi disantes règles que je n'aurois qu'à suivre pour y parvenir. Règles absurdes qui transforment le Genie Roy en esclave enchainé, Ce qu'ils pourroient m'apprendre peut-être, seroit tout au plus les moyens d'imiter le vrai déterminé. Mais le sublime! Bons Dieux!

En forgant leurs règles ils ne font pas cette reflexion, que le beau | n'est pas un composé. Il peut être le resultat d'une composition de même que l'unité n'est pas un composé, quoiqu'elle puisse être le resultat de $1/3 + 3/7 + 1/4 - 1/84$.

Ils me diront peut être: mais le resultat d'une composition est un composé. Je nie le fait. Le resultat d'une composition est un total, mais un composé est la somme, l'agregat des parties mises à côté l'une de l'autre. Un amas de pierres est un composé, une somme, un agrégat. La façade que j'en forme est un total, et la belle façade est du beau.

Supposons que je doive enseigner l'arithmetique à Mlle Mimi. Mlle., sçavez vous ce que c'est que l'unité? Le sentez vous? Sçauriez vous en faire? Mimi: Non, Monsieur. Socrate: Je vais vous l'apprendre, mademoiselle; prenez un tiers, puis 3 septièmes, puis etc. et vous aurez fait un Un, une Unité. Mimi: Monsieur, je comprend, mais je ne sens rien. Arrive un autre savant de ma force et il dit:

Mademoiselle, sauf respect, cet honnet-homme est un peu charlatan, il ne vous trompe pas, il dit vrai pour autant que ses principes le permettent, mais pour moi, je dissequé l'unité un peu autrement. Croyez mois, prenez un quart, puis un quart, encore un quart et enfin $\frac{1}{4}$, et vous aurez Un. Hé bien, Mlle, qu'en dites vous? Ne sentez vous pas? Ne comprenez vous pas avec beaucoup plus de facilité? Mimi: Monsieur je comprend un peu autrement qu'avec Mr. votre confrère, mais si je dois | sentir quelque chose, je vous avoue que je ne sent rien du tout. Les deux philosophes tout bas entr'eux. Allons nous en. Elle n'a point de tact, vous dis je.

Croyez vous, ma Diotime, que ces deux grands hommes sçauroient jamais s'élever jusqu'à sentir cet Un sacré qui fait venir la chair de poule? Croyez vous que ces disseques du sublime puissent jamais sentir ce sublime tout court, dont nous avons parlé ailleurs?

Tout ce qui reste à rechercher pour l'homme sur un pareil sujet, c'est la vraie source du sublime, et s'il derive de la nature ou d'une certaine modification de l'ame humaine, ou bien de celles des objets, ou bien enfin de l'action de quelqu'agent étranger.

Le Corps se porte parfaitement bien et s'amuse à merveille. Nous ne parlons jamais de l'éducation, et comptez que sur cet article ma theorie se soumettra toujours en fille reconnoissante à l'autorité de sa mère votre pratique éclairée.

Hier j'ai assisté avec autant de volupté que d'indignation à un spectacle nouveau. C'est une espèce de feu d'artifice au moyen de l'air inflammable. Je connois l'homme qui le fait. Il est bête, pedant et ignorant au possible, et cet homme manie un art, qui founiroit à nos yeux par sa nature le plus superbe spectacle que le visible sçauroit admettre. Il me sembloit voir la lyre d'Apollo entre les pâtes d'un cochon. |

Il vient de m'arriver la vôtre admirable du 15. Vous sentez bien, que je n'y repondrai pas aujourd'hui. Je delibererai avec toutes mes facultés assemblées s'il vaudra mieux vous en renvoyer l'original ou la copie. Il y a du pour et du contre.

Nos affaires sont dans un etat que je ne vous depeindrai pas, car je n'en ai plus aucune idée moi même, et je crois tous les autres aussi éclairés que moi.

Samedi on a trouvé une potence peinte au dessus des armes de la Hollande sur le superbe drapeau neuf du regiment des Gardes Hollandoises. Le jeune enseigne

qui l'a porté ce jour, a sçu au moins que cette figure y etoit. Il est connu depuis peu par des traits non moins hardis et dont il n'a échappé que par la consideration de sa famille. Il est au prevots, et je souhaiterois bien avoir moins de relation avec lui. Il est certain que le coupable quel qu'il soit, merite le plus rigoureux chatiment. Nous avons été sur le point d'avoir ici à cette occasion le regiment du Rhingrave.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Le saurkraut excellent est arrivé. Qu'est ce que je puis vous envoyer, ma Diotime?

Ma toux me mine et je vais me reduire ce soir encore à l'opium. Il me faut du mouvement à la nouvelle saison, sans faute.



Lettre 8.16 – manquant



Lettre 8.17 – 27 février 1787

La Haye, ce mardi 27 de fevrier 1787 • N°17

Ma toute chère Diotime, mon amie, ma derniere n'etoit pas certainement une reponse à la vôtre admirable, qui m'affecta de tant de côtés à la fois, que j'eu besoin de votre methode violente en bridant l'imagination. Hier je m'etois proposé de faire quelques observations sur cette lettre, mais lorsque je me mis en train, je m'apperçu bientôt que le tout n'aboutiroit qu'à une paraphrase, ou l'idée de ce mot, en entrant dans ma tête à la singuliere propriété de s'associer d'abord d'elle même avec les idées d'insipide et d'inutile. Lorsque j'avois relu votre lettre je ne sçai pour la quantieme fois, un mouvement très naturel et assez

frequent me porta à en lire une trentaine d'autres avant que de me coucher, ainsi c'est à force de vous lire que je ne vous ai pas écrit.

J'avois besoin de cette medecine pour conjurer ma toux qui m'incommode et me fatigue à son ordinaire, et qui est le seul mal physique qui me reste à present. J'ai pris la resolution | de rester chez moi religieusement pendant 4 ou 5 jours, pour le combattre avec regularité; cependant s'il veut seulement satisfaire ma curiosité en me communiquant sa cause, je lui donnerai volontiers une quinzaine encore pour me tourmenter à sa fantaisie. Il y a 40 ans que je suis avec lui dans la plus grande familiarité, tantôt pendant des années, tantôt pendant des mois ou des semaines. Je l'ai vu accompagner mon père jusqu'à l'âge de 84 ans, et encore je ne le connois pas. Ce qui me paroît le plus singulier, c'est qu'il ne tient ni à la tête, ni au poulmon, ni à l'estomac, et souvent apres qu'il m'aura torturé la nuit de façon que la vie ne me paroît pas vivable (phrase grecque d'Aristophane), je passerai le jour à courir, à rire, à boire et à manger, me trouvant plus alerte et plus dispos que dans les temps où je ne jouis pas de sa compagnie. Soit que le violent exercice qu'il fait faire au poulmon, au foye et à d'autres parties racommode les sinistres effets d'une vie trop sedentaire, soit enfin, ce que j'aime à penser, de jour, pas de nuit, que c'est un sylphe benin et genereux, qui ne se masque en gnôme ou en salamandre que pour me cacher d'autant mieux ses bienfaits. |

Lorsque j'aurai tout de bon congé de mon sylphe, et que les provinces interjacentes entre Diotime et Socrate seront un peu purgées par quelque Hercule ou Thesée des scelerats qui les infestent, je me propose de vous voir, ce qui est la seule chose au monde apres laquelle je languis veritablement. A cette occasion je pourrois bien passer 3 ou 4 jours à Dusseldorff.

Je vous supplie de me dire si vous avez encore quelques idées pour Nijmegue, et comment, et quand? Item quel train a pris la guerre de Spinoza?

Pour vous engager d'autant plus à m'octroyer ces faveurs, je puis vous communiquer, ma Diotime, que le Corps se porte à merveille, et qu'il a reçu sa pierre elastique que je n'ai pas vu encore. J'ai rencontré avant hier le Corps avec son ami Mr. de Llano, homme justement aimé et estimé de tout le monde, chez Mad. d'A. qui peut se flatter un peu si je ne me trompe, d'avoir faite la conquete du Corps. J'en suis bien aise, car c'est à la verité une excellente femme qui a

beaucoup des vertus de son sexe, et très peu de ses défauts. Ce mot m'est échappé, je parle avec franchise. Dans ce sexe après tout vous n'êtes pas comprise, l'auguste Adelaïs n'en a que les apparences. Vous voyez, ma Diotime, que je sçai encore mon Homère par cœur.

Voilà mon domestique de retour de la poste, qui me rapporte qu'il n'y a rien pour moi. En manquer deux ordinaires de suite | me pèse plus que je ne sçaurois vous dire. Il n'est pas sans exemple que j'en reçoive encore ce soir, ou par le courrier de Hambourg, mais le cas est si rare qu'il ne suffit pas pour ma consolation.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le vrai Dieu vous protège avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Je ne vous ai pas marqué combien ce que vous m'avez dit de Mr. Haaze est au dessus de mes conceptions. Qu'il se fassent des miracles autour de vous, cela se conçoit aisément, mais alors il faut le dire. La phrase J'ai fait un miracle ne vous couteroit pas plus que d'en faire.

Mes plus ferventes benedictions, je vous prie à Messrs. Boekholz et Druffel. Le premier est-il toujours opiniatre dans ses dangereuses haeresies? Le soleil ne dit-il rien à son cœur! En un mot, ne craint-il pas des enfers! Helas!



Lettre 8.18 – 2 mars 1787

La Haye, ce vendredi 2 de mars 1787 • N° 18

Ma toute chère Diotime, mon amie, le Prince me communiqua hier la vôtre du 23, qui m'a étrangement affecté. Je pleure avec vous l'absence d'un ami, que j'ai le droit de regarder comme le mien, puisque vous le qualifiez le vôtre d'une façon aussi signalée, quoique je ne l'ai connu pas même de nom.

Le moment après la lecture de votre lettre, je me suis mis à relire d'un bout à l'autre sans intermission le seul ouvrage que je connois de lui, afin de peser autant que c'étoit en mon pouvoir la valeur de notre perte. J'y ai trouvé de nouveau et plus distinctement encore qu'à la première lecture, une tête bien rare et très excellente, une ame pure et énergique, et l'une de ces compositions auquel le germe du bonheur suprême est fatalement attaché. Je ne doute pas un instant que vous et notre chère Jacobi ne supportiez cette absence avec moderation; aussi suis je fort éloigné de tâcher à tarir vos larmes. Celles que le moral fait repandre dans de pareilles occasions, sont délicieuses et decorent l'ami qui part. Pour celles qui decoulent de l'imagination blessée, elles ne regardent que l'individu qui pleure et sa perte, elles ne sont pas de votre école. Peu d'hommes distinguent ces deux espèces. La dernière est très commune, mais je l'avoue, très amère. Lorsque je la vois, je prend la fuite comme un medecin qui juge son malade incurable et le recommande à la Nature et au temps.

Pour la première! Ma chère amie, combien peu d'hommes qui connoissent ces pleurs! C'est à dire qui les analysent, les savourent, en jouissant, et y goûtent le suc réel de cet organe qui est tourné vers les choses divines. Permettez moi un mot vain. Je ne crois pas qu'aucun homme sur la surface de la terre ait vu et recherché dans cette affaire plus que moi. Je vous promet de vous donner la raison de ma crojance une autre fois, et de vous dire alors tout ce que je sçai, ce que je pense, et ce que je conjecture sur une chose si ordinaire en apparence, et aussi extraordinaire et interessante dans le fond.

Pour la dernière espèce de larmes, il y a des cas qui les rendent affreuses pour l'homme ordinaire et borné. C'est lorsque la nature paroît lésée ou se contredire, lorsque l'enfant précède le père ou le plus jeune le plus âgé. Alors cet homme se plaint en quelque façon dans un droit qu'il prétend avoir à faire la folle injustice de se plaindre de Dieu.

Satan connoit l'homme et ne deraisonne pas lorsqu'il suppose que Job va blasphémer. Il se trompe seulement en prenant Job pour un homme ordinaire.

Si votre course à Mulheim n'a portée aucune atteinte à votre santé, je vous felicite de l'avoir faite, car celui qui n'a pas vu de ses yeux mourir un ami dans son lit, ignore la partie la plus riche et la plus curieuse de nos affaires d'ici bas, comme le heros qui expire l'épée à la main ignore ce que c'est que mourir.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκρατης

Ma toux est beaucoup mieux. Je n'ai point de medecin, mais je suis sage pour quelques jours, et j'ai de l'opium, du miel, et du souffre, quatre drogues dans lesquels je revère toute la faculté. Je vien de recevoir une lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir pour quantité de raisons, dont vous sentirez une partie. Camper vient au mois de may au Conseil d'Etat et doit demeurer ici un an du moins.

Jusques ici je n'ai pas de vos nouvelles.

Si vous avez l'excellent Jacobi, ou que vous l'écrivez, je vous supplie de le faire ressouvenir de moi, et de lui dire combien je participe dans sa perte.

Adieu, mon amie, à present je dois fermer ma lettre.



Lettre 8.19 – 6 mars 1787

La Haye, ce mardi 6 de mars 1787 • N°19

Ma toute chère Diotime, mon amie, votre resolution par rapport à Nijmegue ne m'étonne pas, et il ne faudroit pas moins que la conviction la plus parfaite de pouvoir être utile, qui justifieroit à mes yeux les sacrifices que vous seriez obligée de faire.

Je suis extrêmement curieux de voir le dialogue sur l'idéalisme et le réalisme, 1° parce que je sçai ce qu'on a le droit d'attendre de son auteur, et 2° parceque je ne puis m'en faire une idée bien précise, ou plus tôt parceque suivant vous, on trouve les choses lorsqu'elles paroissent tout autres que conformes aux idées qu'on s'en étoit formées. Comme je suppose que vous aurez lue cette production, peut-être pourriez vous me faire sentir en peu de mots le but de cet ouvrage. Pour l'Alexis etc. cela depend uniquement de votre volonté.

Au moment meme que j'aurai pu former un plan pour mon depart d'ici, apres lequel je soupire, vous l'aurez, pour le modifier à votre bon plaisir. Il y a des raisons très riches | et que je vous detaillerai dans l'occasion, qui ne me permettront pas de faire cette année une longue absence. Plut aux Dieux que ces mêmes raisons eussent subsistées il y a 4 ans, on n'aurait pas vu ce qu'on a vu.

Pour vos miracles au sujet de ... je crois être autorisé par plusieurs passages de vos lettres, qu'ils ont été universels et s'étendent sur toutes les facultés de cet homme, et d'ailleurs il ne m'est pas permis de supposer un miracle imparfait de votre genre d'activité.

Vous me parlez d'une incluse que je ne trouve point. Comme ce phenomène n'est pas tout à fait unique, ma chère Diotime, je m'en console provisionnellement. D'ailleurs peut-être je n'ai pas un besoin pressant de cette incluse, puisque les echantillons que vous avez la bonté de m'en communiquer, m'indiquent un auteur au dela de mes conceptions, et qui ne me paroît pas de ce genre simple d'esprits où chaque pensée soit la clef de toute autre pensée.

A propos de cette expression qui m'est tombée de la plume l'autre jour, je crains qu'elle n'ait été très obscurément enoncée et je vous promet que j'y reviendrai au premier jour.

A cette occasion je vais vous dire un anecdote sur MON sujet, que je n'aurais pas le front de dire à ame vivante, puisque personne ne me croiroit. Il est de la plus exacte verité, ma Diotime, que ce n'est enfin que depuis le 26 de fevrier de cette année courante 1787, que j'ai lu | pour la premiere fois de ma vie le celebre ouvrage de Locke sur l'Entendement Humain. Je n'ai pas le temps de vous en dire les pourquois, j'y reviendrai un jour, mais si vous fussiez dans le cas par bonheur et que vous ne l'eussiez lu jusqu'ici, je vous supplerois de remettre cette lecture encore une vingtaine d'années. Des à present vous lirez ce livre beaucoup plus coulanment qu'une gazette ou un almanac. Ce n'est pas cela ce que je veux dire, mais vous aurez des sensations vrayes et inattendues sur cet aurore de notre siècle de lumiere. On ne sçauroit faire la meme experience avec des livres de Neuton, de Huyghens etc. etc. Je ne sçauroids vous dire combien j'apprécie maintenant le bonheur de n'avoir connu Locke que de nom jusqu'à mon âge d'apresent.

Adieu, ma chérissime et unique Diotime, c'est la modification de la durée et celle de ma main, qui sont les causes malencontreuses de l'air livide et decharné de ce triste billet. Il est heureux que les pardons les moins mérités vous coûtent aussi peu que vos miracles. Que le seul Dieu nous bénisse avec vos trois enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



*Lettre 8.20 – 9 mars 1787*⁴

La Haye, ce vendredi 9 de mars 1787 • N°20

Ma toute chère Diotime, je ne vous écrit ces peu de lignes que pour vous dire que le 8 de mars s'est passé sans qu'il y ait eu du sang répandu et même sans aucun désordre visible, ce qu'il faut attribuer à la forte garnison dont nous jouissons depuis 4 jours. Nous saurons bientôt si ç'a été partout de même en Hollande. Je le crois, 1° puisque le parti du Prince est extrêmement faible à tous les égards dans ce moment intéressant, et 2° puisque toutes les maladies politiques qui nous travaillent, paroissent se porter envie et se disputer la gloire de faire périr la République chacune par ses traits. Je soutiens qu'il ne s'est rien vu de pareil dans l'histoire. Quelques fois je défie un Archange d'avoir une idée de la complication de nos maux. D'autres, ma vanité, piquée de la richesse de ce cahos, prend la plume et en médite une caricature. D'autres enfin, chaque événement me paroît si naturel, que j'ai honte de ne l'avoir pas prévu, ce qui marque cependant quelque théorie. | C'est cette théorie que je crois me sentir de temps en temps, qui justifie à mes yeux mon ardeur de peindre. Aussi le ferai je si j'en ai le temps; quoique les hommes en bloc méritent moins un tableau que le sensible auditoire d'Orphée.

Voilà la vôtre du 5. Pour celle du Corps je la met de côté pour d'autres moments. Ceux-ci sont trop précieux, car midi vont sonner. D'ailleurs je suis ici heureusement à la source, si l'envie me prend de m'abreuver de la philosophie du

⁴ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 130, p. 438-439.

jour. Vos maux m'affligent plus que les miens, quoiqu'ils ne soient pas mediocres. Ma tête me pèse horriblement et mon ame a rarement la force de l'élever au dessus des événements qui m'entourent. Je les sens trop pour les bien voir.

Je sens bien vivement la perte de Jacobi. Il perd un soldat d'importance de son armée. Je vous supplie, dites moi un mot du fameux Kant. On m'en parle si différenment. On le dit profond et obscur. Peut-être lui fais-je une grande injustice en le supposant sur ces rapports de la classe de ces profonds, qui se soucient plus de creuser que de percer. Ceux qui creusèrent le Pausilippe, percèrent jusqu'à voir la lumière. Je suis curieux de savoir par où il attaque le resultat, qui ne me paroît n'avoir qu'un seul endroit un peu attaquable. |

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, nos maux sont très supportables par la seule riante idée que d'ici aux Elysées il n'y a qu'un pas.

Que le seul Dieu nous protège avec nos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκρατης

La marche des Hessois etoit-elle prevue?



Lettre 8.21 – 13 mars 1787

La Haye, ce mardi 13 de mars 1787 • N° 21

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je m'empresse d'autant plus à vous renvoyer l'incluse qu'elle est peut-être la lettre la plus philosophique que vos archives sçauroient fournir de cette main. Avec tout cela, je n'oserois ranger encore l'auteur dans la classe des bons esprits, suivant la définition que je vous en ai donné l'autre jour. L'homogeneité des idées ne m'y paroît pas assez complete, mais ce petit défaut y est richement effacé par ce rayon d'orthodoxie qui y brille. Accordons l'axiome que la mort est un profond sommeil. Celui cependant qui met des remords en ligne de compte au moment qu'il va dormir, se propose du moins un rêve quelconque. Ainsi l'auteur est ou inconsequent ou orthodoxe. La raison n'hésitera pas dans ce choix. Or la raison de l'auteur se manifeste dans le

paragraphe suivant de sa lettre, touchant les fièvres contagieuses. Par conséquent: l'auteur est orthodoxe. Q.E.D. |

Pour l'article des larmes dans la vôtre du 5, je le passerai aujourd'hui, puisque je me propose aussi tôt que j'en aurai le loisir de disserter avec vous sur tout ce qui concerne l'organe moral, objet essentiel, non seulement interessant comme moral, mais comme organe ou moyen de sensations, et infiniment curieux par une affinité très singuliere avec l'organe de l'ouïe. Je crois avoir lieu de me flatter, ma Diotime, qu'un examen serieux de cette affinité nous fera voir plus clair dans la nature de l'interieur de tous nos organes. Que ne puis je demeurer pour un seul jour avec mon moi dans la composition d'un autre homme! Alors je vous dirois des nouvelles! Si j'avois le choix d'une composition, ce seroit celle d'un scelerat. Non d'un Calligula qui n'est qu'un fôl, ni d'un Phalaris qui n'est que cruel; je comprend tout cela parfaitement, mais celle d'un hypocrite ou d'un Tartuffe achevé j'en connois ici qui me conviendroient à merveille. Et en sortant de la, je vous parlerois psychologie sans conjectures.

J'avoue que je ne serois pas encore content, et que je fatiguerois les Dieux encore afin qu'ils m'accordassent par dessus du marché quatre jours de semestre pour m'eclairer dans un boeuf, dans une huitre, dans un papillon, et dans une araignée et apres je me ferois recevoir | quadruple docteur dans toutes les facultés, en conservant cependant autant que possible ma modestie naturelle. Pytagore, avec sa permission, me paroît un peu bête de ce qu'ayant passé par des ecoles semblables, il ne nous dit rien de trop precis sur l'ame et ses allures.

Ma chere Diotime, le languissant etat de votre santé m'afflige plus que la mienne, qui n'est pas bonne. Les medecines dont je me sers pour charmer ma toux inpitoyable, gâtent le reste de ma composition. Pour votre expression que vos propres pensées vous ennuyent, il me paroît que vous l'avez créée pour mon usage, tellement cela fait le tableau de mon existence presente. Etre forcé à tirailler un intellect agonisant pour en extorquer seulement une pensée française, doit navrer une ame qui se souvient au moins encore de s'être sentie autrefois. Il faut esperer que la nature renaissante ramenera du Grec!

Pour nos affaires, je ne vous en dirai rien de specifique. Mais on verra naitre ici avec le temps des haeresies singulieres et un peu abominables. Celui qui de nos jours aura le malheur de s'enroller parmi les philosophes, observera dans le mal

un mouvement accéléré dans la direction du pire; et ne voyant naître aucun pire qui n'ait le ventre plein de riches germes de pires encore, il en | concluera avec plus ou moins de sagesse que le mal est un infini croissant comme le nombre, c'est à dire de la plus belle espèce, et qu'ainsi la perfection des choses ou plus tôt le bien, consiste dans le mal infini. Ce qui nous mène cependant, dira-t-il, fort naturellement à la consolante idée d'un optimisme réel, puisque par la l'état des choses est dans tout instant de la durée éternel, un optimum absolu, et que le pessimum est la chose impossible.

Ma chère Diotime! Tout ce que nous pourrions faire à mon avis, pour nous débarrasser de ce redoutable philosophe, c'est de lui faire remarquer que les observations qui servent de base à son vaste système n'ont été prise qu'en Hollande, et sur des objets qui n'étoient pas les ouvrages d'un Dieu, mais des chefs d'oeuvres de l'humaine sagacité. Si vous jugez que nous aurons besoin d'autres armes encore, je vous supplie de nous en forger au plus vite.

Adieu, mon unique Diotime, que le seul Dieu vous benisse avec tout ce que nous chérissons dans le monde.

Σωκράτης

Je vien de recevoir la vôtre du 8. Aussi-tôt que j'aurai un plan fin, vous l'aurez, et il sera toujours soumis à vos desirs et votre velleïté. Pour cette lettre, caricature fidelle de mes puissances intellectuelles du moment, je crois que vous pourriez la transformer en alumette sans pêcher.



Lettre 8.22 – 16 mars 1787

La Haye, ce vendredi 16 de mars 1787 • N° 22

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous écris celle ci comme je prend du pain, pour vivre. Je vous écris à la hâte, parceque je n'ai pas du temps absolument. D'ailleurs, quoique mes maux physiques paroissent vouloir me quitter, je vien d'apprendre une nouvelle qui me gâte une tête à laquelle il ne

faut qu'un rien pour la gâter. Comme je vous ai écrit il y a quelques jours, j'attend un ami ici pour un an. Je m'étois promis un bien infini de cette arrivée pour moi et pour nos affaires publiques, et maintenant j'entrevois qu'elle pourra être très préjudiciable à l'un et à l'autre. Le peu qui me reste de tête à présent, il faut que je l'emploie à imaginer des moyens pour prévenir ou modifier les effets à craindre. Comme ce de quoi il s'agit n'est pas une bagatelle, je n'y épargnerai ni peine ni travail, pourvu que nous réussissions. Je vous en parlerai une autrefois.

Dans les sciences exactes, cause connue, les effets sont connus ou à peu près, et par conséquent modifiables; mais dans les sciences hypothétiques c'est autre chose. |

Hier j'ai appris que la Duchesse de Gotha a été à la mort d'un chrachement de sang affreux, qu'elle et le Duc ont passé l'hiver à Nice, et qu'elle se porte beaucoup mieux à présent. Le Duc, en passant en Angleterre a enrôlé un excellent astronome. Il n'a pas encore le binocle que je lui ai promis, et il ne l'aura qu'après que vous aurez un telescope comme il le faut. L'un et l'autre ne tardera pas long temps.

Voilà mon domestique de retour de la poste, qui m'annonce que je n'aurai pas des lettres aujourd'hui. S'il arriva, ma chère Diotime, que l'ordinaire prochain, vous n'eussiez pas de mes nouvelles, vous en concluez je vous prie que j'aurai dû être nécessairement hors de ville pour un couple de jours.

Si j'en avois le loisir je vous soumettrois à votre sagesse un plan de législation tout nouveau, de ma façon, et formé sur l'expérience. Je permettrois dans ma République à un très petit nombre d'aristocrates de sçavoir lire et écrire, à une petite classe de citoyens de sçavoir lire. Je permettrois à tous de pouvoir parler, mais uniquement la langue que je leur donnerois et qui ne consistera que dans 200 mots tout au plus, qui pourront être transposés à la fantaisie de chacun, mais jamais composés sous aucun prétexte. Pour donner du lustre et de l'éclat à ma nation, j'alimenterois beaucoup de | sçavants et de sages, qui auront le droit de lire et d'écrire et de penser dans les langues les plus étranges, tant qu'il leur plaira, mais qui doivent ignorer la langue nationale et ne jamais parler. Ceux ci sont inhabiles pour toute charge et pour tout employ. Je n'irai pas plus loin, ma

Diotime, ex ungue leonem. Vous voyez que je suis l'émule de Platon jusque dans la politique.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Certainement je ne relirai pas ce billet.



*Lettre 8.23 – 20 mars 1787*⁵

La Haye, ce mardi 20 de mars 1787 • N° 23

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 16. Vos maux me font oublier les miens. J'avoue que cet oubli est fort facile, car je commence à croire que je n'existe plus. A moins que l'existence consiste à tousser, dormir, rêver un peu, et avoir une main qui me dit à tout instant qu'elle n'a plus l'honneur de me connoître.

Ce que vous me dites de l'ame dans le cerveau, corrobore l'idée que je parois avoir de mon neant, car je n'ai plus de cerveau et je sens au moins que je finirai par être bete comme j'ai commencé. C'est finir en Phoënix par son semblable!

Enfin ne parlons plus d'existence; il est vrai que je crois me sentir distinctement fôl. Comme celui qui meurt dans ce siècle poli, a l'attention de se faire annoncer par la ville, celui qui se sait fol, doit de pareils egards et de pareilles annonces à la société. Je delibère encore comment l'exécuter, mais 1° ce sera du neuf, et ensuite, si un tel exemple de candeur et de sçavoir vivre fût universellement adopté, il n'y auroient pas tant de dupes dans le monde, ma Diotime, et les sages seroient assis à l'aise dans toute espèce d'assemblées. |

Je ne sçai plus ce que je vien de vous dire dans l'autre page, ma chère Diotime, et certainement je ne la relirai pas. Me fondant aveuglement sur l'homogeneité presente de mes facultés intellectuelles (propriété essentielle, avec une petite

5 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 131, p. 440-442.

différence cependant, tant du fôl que du bon esprit): je compte bien que cela sera bien également beau partout.

Je suis bien aise que vous ayez lu Locke. Dans quelques semaines je me flatte de pouvoir vous en dire autant. Si vous avez la traduction françoise excellente de Coste, faites moi la galanterie de relire à mes frais et depenses la note 2 pag. 523, où il s'agit d'un secret que Newton et Locke nous avoient voulu escamoter sur la creation de la matiere. Dites moi apres si vous avez ri ou pleuré de l'imbécillité de la sublime race humaine, pour autant qu'elle se trouve accrochée ici bas. Je suis charmé du moins que Neuton ait ri à cette occasion, mais il est trop malin d'avoir fait avaler une telle misère à Locke, qui n'étoit pas tant fait pour en rire.

J'ai vu enfin la pierre pliante du Prince et compte bien de la revoir. Je vous ai dit les grandes idées que je m'en étois formées et mes esperances d'y trouver un rayon de lumiere qui nous menerait à la connoissance de la nature des fluides; en voyant cette admirable pierre, j'ai trouvé non seulement toutes ces belles idées légitimées, mais j'y ai puisé bien de nouvelles encore qui semblent me | promettre une connoissance un peu plus distincte de ce que c'est que le sang. La pierre plie comme du gros carton; elle donne du feu avec l'acier; elle coupe dans le verre comme le diamant; elle paroît fissile en quelque façon; elle est friable; ses particules sont transparentes comme du cristal, et lorsque je les manie un peu sous le microscope, j'y ai remarqué d'abord avec le plus grand étonnement, tout ce que j'ai observé tant de fois dans les globules du sang. Elle ne fermente avec aucune acide etc. Et je me persuade jusqu'ici, que son analyse demande beaucoup plus tôt un geometre qu'un chemiste. Si tout ce que je vien de vous dire là sur cette pierre vous paroît bien clair, cela m'étonnera autant que la pierre elle même.

Je vous avois presque promis, ma chère Diotime, dans ma precedente de ne pas vous écrire aujourd'hui. Pardonnez moi que mes besoins soient plus forts que ma promesse. Nos affaires prennent un tour fort singulier à present, quoique rien ne s'y manifeste que vous ne trouveriez pas predit dans mes precedentes. La folie et la prophetie marchent souvent de front. Les createurs des Vrijcorps sentent déjà ce qu'ils ont fait. Le desordre vôle de ville en ville; en Nord Hollande il y a eu du sang répandu. Tout y est en mouvement. Je n'ai pas de nouvelles de Leyde encore, où hier au soir tout étoit sur les pieds et sous les armes. A Gouda c'est la

meme chose. La democratie va regner, pour autant de semaines s'entend que sa nature le puisse permettre, et enfin *Prince*⁶ gagnera son proces. Faut-il | rire ou pleurer en voyant les hommes en bloc? C'est egalelement sensé. Cependant le sage ne doit faire ni l'un ni l'autre. Il admire la magnificence de l'individu et meprise le collectif.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Le 26 toute cette nation se trouvera prosternée devant les pieds de l'Eternel par l'ordre du Souverain comme cela se fait tous les ans. Si mon bon Lucien avoit à dissenter sur un pareil phenomène, qu'il dirait d'horribles verités.



Lettre 8.24 – 23 mars 1787

La Haye, ce vendredi 23 de mars 1787 • N°24

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir la vôtre du 19. Je supplie votre indulgence d'avoir patience encore pour un couple de semaines. Je ne suis pas mort encore, mais je souffre un peu de sciatique, beaucoup de rhumatisme sur tout à cette main qui est le seul outil qui sçait reduire notre sagesse en regulus, et superieurement beaucoup d'une toux qui prend un ton d'éternité, qui me fâche quoiqu'elle ne me fait pas un mal essentiel ni au poulmon ni à l'estomac, et que d'ailleurs elle me prepare le plaisir de voir Cerbère epouvanté à mon passage. Tout le reste de mon individu à compter depuis la tête jusqu'en bas est très bien, très bien. Mais ma tête! Bons Dieux quelle tête! Vous n'en avez point d'idée, ma chère Diotime. Mon ame y travaille comme un ecurueil dans sa maisonnette tournante et avec les mêmes succes. C'est pourtant de cette tête qu'on exige dans l'espace de deux jours et demi deux | lettres et un memoire, qui demandent plus ou moins de la fermeté.

6 En chiffres: 56.

Votre rêve me fait beaucoup de plaisir, puisqu'il doit servir dans nos considerations sur la veille et le sommeil etc. que je me propose d'entamer incessamment. J'ai eu de ces rêves, et je ne me rappelle pas d'avoir eu jamais pendant mes veilles de plus horribles sensations que dans des rêves de cette nature. La chose paroît evidente en ce que l'âme change de categorie et s'éveille par la violence de ces sensations, tandis qu'il est très rare que dans les douloureuses sensations morales pendant la veille, l'âme change de categorie et meure. Ce qui est très remarquable, c'est l'influence singuliere que ces tristes rêves peuvent avoir souvent dans la façon d'être de nos ames, pendant des journées entieres.

Je suis très charmé du souvenir de Mr. Reder, mais pour le moment je ne sçaurois rien lui dire de positif au sujet de son frère qui est en garnison dans la province de Gueldre. Je m'en informerai, mais peut-être seroit-il plus court de lui écrire de Munster à Arnhem ou à Zutphen, où les Gardes Dragons se trouvent. Suivant mes derniers indices, je douterois s'il quitteroit facilement son regiment où il est actif, aimé et estimé de tout le monde, à moins que le petit employ qu'on lui destine en vaille la peine. Il y a plusieurs mois que je n'ai rien appris ni de lui ni de son Colonel. |

Je fournirai à l'aimable Mr. Boekholtz des semences de fleurs, tant et plus, pourvu qu'il fixe le soleil dans sa tête une fois pour toutes; non sur des convictions dont je ne me soucie pas, mais sur nos autorités, qui volent des convictions en abjurant solemnellement dans vos mains ses malheureuses haeresies passées, qui l'auroient menées tout droit à la perdition. C'est ainsi, ma Diotime, qu'il faut traiter ceux qui recalcitrent contre la verité avec une opiniatreté trop affectée.

Justement j'ai depuis deux jours dans ma maison deux oignons d'une plante qui ne s'est manifestée que depuis quatre ans à l'Univers, et que j'avois dessein de vous envoyer au premier jour par le chariot, puis qu'ils ne doivent pas être long temps en chemin. Je vous supplierai d'en avoir grand soin, et de me dire apres qu'ils auront deployés leurs facultés, si la nature se connoit ou non en vrai beau. Mille compliments de ma part à mon cher Mr. Druffel.

J'attends la lettre à mon très cher *Camper*. Vous seriez étonnée en lisant la lettre que je vais lui écrire demain pour l'empêcher de venir ici, du moins dans la qualité proposée. C'est infiniment trop long, pour vous en donner une idée.

Je vous supplie dites moi un mot vrai sur Mayence.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, mon amie, je deteste le Cynocephale de Suidas et je vous recommande avec les vôtres à toutes les puissances celestes.

Σωκράτης

verte |

Vous ne connaissez pas peut-être ce Cynocephale de Suidas. C'est le singe qui inventa les heures suivant cet auteur, en (sauf tout respect) pissant douze fois par jour et douze fois par nuit aux intervalles egaux.



Lettre 8.25 – 27 mars 1787

La Haye, ce mardi 27 de mars 1787 • N°25

Ma toute chère Diotime, mon amie. Si j'avois l'honneur de me sentir aussi distinctement sage que je me sens exactement le contraire, je n'aurois pas tant de plaisir que j'en ai maintenant en vous sachant F. (la main me tremble). Cette heureuse association cubifie ma folie et ce n'est que la velocity du temps qui vous derobe la satisfaction d'en savourer les doux fruits même sur ce papier.

J'admire le post scriptum de votre lettre et je defie qui que ce soit au monde, de donner avec si peu de frais le vrai tableau de notre pauvre philosophie en n'y employant que les deux tons de satire et d'eloge.

Ma chère Diotime, je suis réellement et effectivement occupé et si vous écrire à tout jour de poste ne fût dans moi un instinct, un principe de perfectibilité, vous n'auriez pas de mes nouvelles aujourd'hui. Cependant, avant que de finir, il faut que je vous dise une chose assez curieuse qui vient d'arriver.

Comme demain nous avons le grand jour de priere et de jeûne, le magistrat nouvellement établi dans l'une des villes les plus considerables de la Republique,

a fait venir les ministres du St. | Evangile au nombre de dix, et leur a insinué, que dans leurs prières ils devoient avoir soin de parler clair à Dieu sans se servir d'équivoques. Le doyen de ces ministres a répondu qu'à la vérité il ne comprenoit pas ce que Leurs Grandes et Nobles Reverences vouloient dire par là. Ses venerables confrères se conformerent avec l'ignorance de leur doyen, un seul excepté qui dit avoir respectueusement compris. Alors le magistrat a daigné commentarier cette insinuation afin d'éclairer ces stupides et a dit, qu'en priant Dieu pour les magistrats, ils ne devoient pas se servir de termes à double entente, mais lui faire bien comprendre, qu'il s'agissoit de Leurs Grandes et Nobles Reverences actuelles, et nullement d'autres soi disant magistrats; ce qui ne me paroit pas sôt, afin de prevenir des benedictions mal placées. Le doyen et ses stupides declarerent de ne pas mieux comprendre et s'en allèrent, en suppliant leurs Reverences de leur donner cela par écrit, afin d'y pouvoir penser et repondre. Le seul éveillé ou fripon que j'ai dit, resta avec les seigneurs de la Regence.

D'autre côté les curés catholiques damnent, brûlent et rôtissent publiquement tout individu du parti d'Orange, et sont parfaitement d'accord avec les arminiens et le menonites.

Je ne vous marque ces deux misères que parceque j'en aurai besoin un jour lorsque je disserteraï sur l'état actuel de la religion sur la terre, et que je vous prouverai que c'est dans la seule catholicité où se trouve assez de nerf pour la faire durer peut-être 40 ou 50 ans encore. |

Ma chère Diotime, lorsque je pense à ces choses, je me gônfle, je suis plein, je crois me sentir un enorme livre dans l'estomac, où il n'y auroit ni vuide ni mensonge, et dans mon delire j'offre un hecatombe à Minerve-Lucine, si elle daigne me delivrer de mon fardeau.

En attendant ce livre, ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Lettre 8.26 – 30 mars 1787

La Haye, ce vendredi 30 de mars 1787 • N°26

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier nous avons eu le jour de jeûne et de prière, pour demander à Dieu en corps, qu'il benisse principalement notre patrie, et puis apres, s'il se peut, les autres comme il lui plaise. Vous jugez bien, ma Diotime, que j'ai passé cette journée, non sans prier, ni faire les libations ordinaires qui me paroissent justes et raisonnables, et même pour donner quelque chose à ce qu'on appelle le souverain; j'ai mangé peu. Mais que moi, j'aïlle demander au Dieu, que ma pendule que j'ai mal fagoté par mon ignorance, aïlle bien, cela me paroît une si inpertinente et ridicule prière, que je n'oserois la faire à nos divinités de l'Olympe, avec lesquelles nous sommes un peu plus familliers, comme cousines et cousins plus ou moins.

Ma Diotime, que les hommes sont fôls! Qu'ils apprennent ce que c'est que Dieu. Qu'ils cessent d'apprendre à leurs enfants au berceau à épeller le mot divinité | et les sequelles de ce mot, si horriblement humaines. Qu'ils leur apprennent à bien sentir, ils seront justes et pieux par leur nature. Dieu se reserve le reste de leurs leçons, et j'ose en repondre sur mon essence.

Mais brîsons la dessus. Je n'aime pas à venir sur cet article, ou cela devrait être très serieusement, ce qui demanderoit du temps à ma main pour ecrire, mais pas plus qu'un instant à ma tête pour penser: elle est toute prête et pour jamais, dans cette categorie du moins.

N'est-il pas absurde et affreux que le plus hideux aspect, non de l'humanité, non de l'homme, mais des hommes, c'est le côté de leurs rapports au Seul Dieu. Ce qui me console, et très parfaitement, ma Diotime, c'est que Dieu a fait les hommes, comme on s'exprime, à son image, c'est à dire, êtres libres dans leurs sphères, dont heureusement les bornes precises leurs seront à jamais inconnues. Mais cette auguste propriété les met à chaqu'instant de leur essence eternelle en etat de pouvoir passer du mal au bien, ou du bien au meilleur. Crojez moi, mon amie, les vices et les folies de l'homme tiennent aux accidents necessaires de la planète qu'il habite, mais le germe eternel de sa beauté progressive est sçêllé dans son sein. |

L'or tantôt pur et sans mélange se manifeste et reluit à nos yeux, tantôt caché dans des matrices de toute espèce, il faut des soins pour l'en tirer, mais l'or est or ductile et homogène, et quel être sauroit décomposer la simplicité de sa nature? L'aneantir seroit du Dieu, s'il fut possible qu'il put aneantir ce qu'il forme.

Le ton sérieux de cette lettre m'autorise à vous dire un mot sur la nouvelle religion qui nous inonde de livres dont nous devons la plus grande partie à l'Angleterre, où la graine des Neutons ne subsiste plus. Moi qui ne lis jamais, j'ai feuilleté cependant quelques uns de ces livres pour y puiser la vérité. La voici. Après les sottises du premier couple, Dieu s'est rapproché des hommes et a fait un accord avec Adam, lequel a subsisté jusqu'à Nôe. Dieu a renouvelé et un peu perfectionné cet accord en traitant avec Nôe, et les affaires en sont restées la jusqu'à Abraham. Alors Dieu a conclu un traité formel, de bouche cependant, avec ce patriarche et son peuple, lequel traité a duré jusqu'à Moïse. Dans ces temps Dieu a daigné se faire directement le législateur de son peuple en lui donnant des loix écrites de sa propre main sur le marbre. Ces loix ont été plus ou moins en vigueur jusqu'à l'arrivée de Jesus Christ, qui a interprété et commentarié ces loix, et a apporté quelque lumière, et cette cinquième catégorie a subsisté jusqu'à la venue d'Emanuel Swedenbourg, auquel | Dieu et Jesus Christ son fils unique ont fait voir la vérité elle même, et ont par là commencés la sixième et dernière catégorie, dans laquelle nous venons heureusement d'entrer, qui est l'ultimatum de nos rapports avec la divinité, le non plus outre de toute perfection, et qui doit durer jusqu'à la fin des siècles.

Cela n'est pas possible, mais je voudrais bien, ma Diotime, lire ce passage à ce sage Anacharsis, Scythe, l'ami de cœur de Solon, cet homme qui aima tant à s'instruire, pour lui demander si à la vérité tout ceci lui paroît assez raisonnable.

Tout ceci cependant est prouvé par des milliers de passages de Patriarches, de Profètes, de Moyses, d'Evangelistes, d'Apocalypses, d'Apôtres et de Pères, le tout coroboré d'une logique! Sur mon honneur c'est une logique qui fait dresser les cheveux sur la tête. Si jamais un philosophe parvient à croire bien, comme il faut, dans cette religion, qui s'appelle la nouvelle Jerusalem, je dis que c'est un homme formidable.

Je ne demanderois pas mieux que de croire les auteurs de cette religion des archifôls, mais des fôlies de ce calibre auroient eûes necessairement des soeurs

directement nuisibles à la société, et qui auroient fait mettre ces auteurs des long temps à leur place. Par conséquent je dois les croire archifripous, qui veulent rendre les hommes fols, fanatiques, et esclaves, ou qui cherchent pour arriver à leurs fins, de détruire tout ce qu'il nous | reste de religion sur la terre, sans laquelle pourtant aucune société ne sauroit subsister.

Voilà la vôtre du 27 dont j'avois grand besoin. Quoiqu'elle ne contienne que 109 mots avec les chiffres et une ligne droite, elle ressuscite mon ame à la vérité, mais nullement un intellect terrassé, fatigué et n'ayant plus aucun ressort. S'il fut possible d'en ôter bien les ordures politiques dans lesquels ce pauvre organe a été enfoncé, je sens qu'il se remonteroit encore.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que Dieu vous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami!

Σωκράτης

J'ai reçu une reponse de mon Camper qui m'a frappée. Je languis d'autant plus de le revoir, ce qui sera bientôt. Son activité et son intellect n'ont rien perdu, mais je crains que j'y trouverai une profonde hypochondrie à guerir, ou bien à écarter cette morosité qui court apres l'âge, comme le mandiant inportun nous poursuit dans la rue. Je crois cependant, qu'il y a plus d'un moyen de s'en defaire pour des gens qui ne sont pas tout noir en dedans.



Lettre 8.27 – 3 avril 1787

La Haye, ce mardi le 3 avril 1787 • N° 27

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pas de vos lettres. Ce qui me console, c'est que je me flatte que le beau temps en soit la cause et nullement aucune indisposition. Ce dont me console à peine, c'est que la somme des circonstances où je me trouve, tant phisiques que metaphisiques, ne me permettent pas de penser, et à plus forte raison de vous ecrire. Vous ecrire sans penser me fait rougir plus que de coutume, depuis dimanche passé, que je me

suis occupé presque toute la journée à lire une demie année de vos lettres. Un livre qui contiendrait la description détaillée de mes sensations voluptueuses ou singulieres pendant ces moments, paroît plus gros dans mes idées que celui du destin, où il n'y a d'interessant, ou plus-tôt de lisible, que la feuille presente.

Cette occupation fut interrompue par une visite forcée et très desagreable de votre marchand de vin, qui m'avoit planté la depuis le jour que j'avois passé avec son confrere G. Vous ecrire au sujet du marchand demanderoit plus de temps que les vingt minutes qui me restent, et d'ailleurs me jetteroit dans les ordures politiques qui depuis quelque temps me donnent des vertiges et des convulsions. |

Hier j'ai eu un moment de plaisir, dont j'ai bien besoin depuis quelque temps. Ce plaisir etoit cruel, car il ne consistoit que dans la contemplation des horribles tourments d'une personne que j'aime assez d'ailleurs. En partant pour l'Allemagne j'avois confié à cette personne un paquet de papiers concernant l'Alexis et le Simon qui m'importoient beaucoup. A mon retour le paquet ne se retrouva plus et apres d'infines recherches on me nia en face aussi poliment que possible de le lui avoir confié, et cela avec une assurance tellement soutenue, que souvent ma propre conviction en reçut quelqu'atteinte. Apres avoir été rongé cependant de soupçons, je parvins à la fin à pardonner la personne dans mon coeur, et de mettre le tout sur le compte de l'humanité et des circonstances etranges dans lesquelles elle s'etoit trouvée.

Depuis 8 ou 10 jours je trouvois la personne dans un etat physique et moral si deplorable, que je ne sçavois que craindre, et je fis en vain tout mon possible pour en decouvrir la cause. Enfin hier cette personne se jette à mon col en versant un torrent de larmes, où je ne compris rien, jusqu'à ce qu'elle me dit que depuis 8 jours elle avoit retrouvé mon paquet dans un bureau où elle avoit sans [cent] fois cherchée.

J'ai fait semblant de rire de cette affaire pour adoucir les amertumes de cette personne, mais dans le fond, en refléchissant sur la possibilité de la chose, et que moi-même je me suis trouvé dans des cas pareils, je me sens horriblement humilié, et cela mortifie. |

Dans trois jours je vous envoie par Amsterdam les deux oignons et les semences et les malheureux almanachs. Les oignons doivent être mis d'abord

chacun dans un pôt. Ils peuvent rester dans l'air pourvu qu'il ne gèle pas. Ils montreront toute leur magnificence vers la fin de l'été, et alors vous pouvez les garder dans cet état de gloire pendant une grande partie de l'hiver dans votre chambre. Les semences peuvent être semées tout d'abord, et vous en donnerez à Mr. Boekholtz ce qu'il vous plaira.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκρατης

Si vous trouvez le billet, envoyez le moi, quoiqu'il m'inporte un peu moins que le paquet sus dit. Etant chez vous il me semble que nous ayons mis dans un portefeuille à part mes lettres sur les vases, et il me paroit que vous avez mis ces billets la dedans.

Mr. de Noordwijk est mort et laisse 11 emplois lucratifs et une famille dans la plus grande misère.



Lettre 8.28 – 6 avril 1787

Ce vendredi 6 avril 1787 • N° 28

Ma toute chère Diotime, mon amie, jusqu'à ce moment je n'ai pas de vos nouvelles, ce qui m'attriste d'autant plus, que je ne trouve ni lis ni rose dans aucun coin de mon aride essence. J'ai passé des jours fort desagregables, mais ce qui me pèse le plus maintenant c'est qu'au lieu de vous écrire hier, j'ai dû passer jour et nuit à la lecture. Moi lire! Je crois que j'aimerois mieux passer par les verges. Et quelle lecture encore! C'étoit l'Apologie du Duc Louis, grand in octavo de 3 pouces d'épaisseur, écrit en allemand, et certainement pas mal écrit. Ce livre m'intéresse à tant de titres, et d'ailleurs sa rareté extrême ici oblige à l'achever tout d'un trait pour que d'autres en jouissent de même.

Ce n'est pas une lecture pour vous, ma Diotime, car elle roule sur des faits très compliqués, qu'il faut avoir vu de près pour les comprendre. J'avoue cependant que ce livre très curieux a deux poincts de vue qui tiennent à la philosophie; l'un

vous fait voir plus clair dans la composition des republicques d'Hollande, de | Syracuse, et d'Athènes, et l'autre vous prouvera une verité que les Lycurgues, les Solons et les Platons ont scues aussi parfaitement que nous sans le dire, sçavoir, que fagotter un etat politique parmi les hommes est la chose impossible, jusqu'à cette âge d'or s'entend, où l'homme ayant achevé toutes ses experiences, reglera le nombre de ses desirs ici bas sur celui de ses jouissances possibles.

Je compte pourtant que Mr. de Furstenberg aura deja lu ce livre avec beaucoup d'interet. Vous pouvez l'avoir chez vous très facilement sans doute, et à un prix un peu raisonnable; il est imprimé à Gottingen. Si vous aviez du temps à vous, je ne cesserois de vous tourmenter pour vous faire faire cette lecture, car vous et vos pareils sont en etat d'y puiser le plus excellent et le plus lumineux commentaire de Thucidide et de Xenophon qui existe.

Dieu soit loué, voila la votre du 2 d'avril, que je n'ai le temps de lire qu'à la volée. L'étudier, c'est pour demain. Je m'en promet beaucoup, puisqu'en la parcourant seulement, elle m'embryonne de l'idée que la sagesse est comme l'espace chez les grands philosophes rien qu'une negation, qu'ainsi la folie est un être, et que par consequent, je suis. Pourquoi Barclai n'a-t-il pas raisonné de la sorte? |

On vient de m'envoyer des lettres pour lire et pour y repondre qui me font fremir, ne me sentant que positif. Il y en a une de mon cher Camper, qui me fait beaucoup de plaisir en me faisant voir qu'il est lui encore. Il est admirable dans les affaires. Avec une demie douzaine de têtes comme cela on iroit grand train; mais la sagesse athenienne preside par tout. Elle veut plus d'homogeneité et ostracise le trop.

Adieu, ma toute chère Diotime, dans peu je me flatte de pouvoir remettre notre commerce sur l'ancien pied raisonnable, en réglant le volume des lettres sur la quantité d'ancre et de papier qu'on possède. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Le plaisir si picquant que la premiere hirondelle a produit dans l'ame de Mitri lui fait honneur, car cette sensation est la propriété essentielle de la sage viellesse.

Je languis apres l'ouvrage de Jacobi. Adieu, le clocher carillonne.

Lettre 8.29 – 10 avril 1787

La Haye, ce mardi 10 d'avril 1787 • N° 29

Ma toute chère Diotime. Hier je m'étois proposé de passer toute la journée à vous écrire, mais j'avois compté sans mon hôte: j'avois compté sur une tête qui me manqua tout à fait. Je ne puis pas dire que mes idées fussent en desordre, car je n'en eu point. J'hésitai à me faire saigner copieusement, ce que j'ai remis cependant jusqu'à l'arrivée de Camper. Si le sang étoit l'ame de l'animal comme l'écriture nous dit, j'en aurois été la dupe.

Aujourd'hui je me porte un peu mieux. Je distingue assez bien de nouveau un substantif d'un verbe, d'un adverbe etc., mais comparatifs, superlatifs et des choses comme cela sont de beaucoup au de la de ma portée. Je lis cependant et je sçai lier ensemble pour le moment jusqu'à trois et meme quatre mots, mais pour des phrases je suis votre serviteur. Il faut des Hercules.

Ce que je vien de vous dire est à peu près l'exacte verité, ma Diotime, et j'étois resolu de ne pas faire de lettres aujourd'hui. Mais votre derniere m'a tant tirailée mon organe moral, que | je ne sçauois lui fermer la bouche.

Depuis des siècles je n'ai eu de sensation plus ragoûtante qu'à votre nouvelle Mogontine. Sur ce seul phenomène j'oserois predire une comète. Il faut qu'il y en ait une en chemin qui de loin deja tâche à redresser cette boule. Comme je n'ai pas la force de douter d'un tel fait, je crains qu'apres notre depart d'ici bas, nous ne soyons trop peniblement tentés de revenir dans ce monde. Voila une incommodité de l'autre vie, que nous n'eussions jamais soupçonnés. Mais enfin, alors comme alors. Il ne faut pas se presser en philosophie. D'ailleurs en observant notre axe d'ici, il ne paroît pas bouger encore d'un seul brin. C'est toujours le viel angle de 23° 30'.

Ma toute chère Diotime, je m'étois proposé de sortir aujourd'hui dont j'ai le plus grand besoin. Mais voila le ciel qui se couvre d'une étrange façon et nous menace d'un deluge. Tant mieux, tant mieux, ne fût ce que pour la destruction de la mouche noire qui menace Flore et Pomone d'une horrible façon. Il faut espérer qu'il ne se trouve aucun Noé parmi cette race maudite.

A propos de fleurs, je me flatte que vous serez contente et Mr. Boekholtz aussi. Pour les deux oignons je vous supplie de les garder pour vous, et de les soigner

vous même. Je serai fier d'avoir transplanté dans vos contrées une race nouvelle, que | la nature ne paroît avoir créée que dans un moment de luxure pour nous donner un echantillon de ce qu'elle sçait faire en beau. Du moins c'est la mon petit avis; vous le jugerez vers la fin de l'été et pendant presque tout l'hyver. S'il arriva quelque chose de humain à ces oignons il faut me le dire tout d'abord, car je veux que vous en ayez cette année.

Pour le transport des heliotropes je consulterai Mad. d'Aylva, qui est harlemite et fleuriste depuis l'embruyon, et puis encore son fleuriste, qui est un grand homme et ressemble au dieu des jardins. Tout ce que je pourrai faire de mon côté je ne l'épargnerai pas et pales masculin ne manquera pas d'aspersions de lait fraix en votre faveur.

Ma toute chère Diotime, si je sçavois rimer comme un Voltaire, tout ceci auroit été en vers, tant cela me paroît beau et au de la du sens commun.

Je recommande aux celestes puissances ma Diotime et tout ce qui nous tient à coeur dans ce monde.

Σωκράτης



Lettre 8.30 – 13 avril 1787

La Haye, ce vendredi 13 d'avril 1787 • N° 30

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier matin je suis sorti et ma premiere visite fut chez le Corps que je trouvai fort bien portant à quelques prises de pillules près. La premiere chose que j'y appris et laquelle me frappa etrangement, c'étoit que Camper, dont j'attendois necessairement une lettre aujourd'hui sur des affaires assez inportantes, se trouve actuellement à Paris, sans qu'on sache la raison de ce voyage. Ce que nous presumons, c'est que la cause en soit ou la maladie de son fils, ou sa brouillerie avec Mr. de Buffon.

La seconde chose que j'appris etoit, que la blessure que le Rhingrave reçut dans le ventre, en se battant avec d'Avroulht d'Utrecht, n'est pas aussi peu serieuse

qu'on l'avoit cru au commencement, et que suivant les dernieres nouvelles de Paris il ne sortoit plus depuis bien des jours.

La tierce chose que j'appris et qui exerça mes pauvres oreilles infructueusement pendant 85 minutes, étoit la guerre ouverte et déclarée entre le Corps et Mad. Perponcher. Et même contre Myladi. |

Quoique j'ai entendu des choses! que j'ai vu des lettres ouvertes! des papiers déchirés! et toutes les horreurs de Mars et de Bellone que Homere a si divinement chanté, je crois cependant m'apercevoir à vue de país, que de notre côté il reste encore un assez riche fond de tendresse, d'assez gros charbons ardents sous la cendre, un feu trop mal éteint, pour que je n'y trouve pas ma justification, en me flattant qu'un jour cette grande querelle s'amolisse dans une douce paix et s'étouffe à la fin au sein du tendre amour.

Vous me demanderez sans doute avec le plus grand empressement, ma Diotime, quelle est donc la source, l'état et la nature de cette guerre cruelle? Je dois répondre sur mon honneur que je ne sçaurois rien vous en dire. Non qu'on ait été chiche à mon égard en me gratifiant des lumieres requises, mais la rapidité avec laquelle on m'a développée une cause aussi riche a decontenancé un intellect qui ne marche plus qu'à pas de tortue. En grôis, c'est un systeme si compliqué de clabaudage, que je defie l'auteur de romans le plus brave de le transformer en ancre sur le papier.

Avouez cependant que la clabauderi, fille de la faineantise et de l'ennuy, petite fille de la bêtise fonciere, est l'ame et la vie des societés, et si j'avois les facultés du beau Lysias je ne serois nullement embarrassé | à ce qu'il me semble, de la decorer d'apologies et d'eloges, justes tributs de nous autres mâles, car si la premiere des mères n'eût pas clabaudée, et qu'elle eût mangé sa pomme toute seule en cachette, les Salomons et les Socrates ne se trouveroient nulle part que chez vous. Mais quittons des sujets aussi graves. Ce n'est plus du gibier pour nous.

Dans l'instant je vais vous dépêcher les deux oignons et les semences par Amsterdam. Les heliotropes, plantes beaucoup plus delicates, vous les aurez dans 4 semaines et assez pour servir de premiers colons. Comme vers ce temps je vous enverrai papier, cire, etc., je vous supplie de me mander ce que vous voulez dans le balot.

J'ai maintenant les titres de tous les ouvrages de Mr. Dalberg jusqu'au nombre de dix, que je me fais venir. Les avez-vous lue tous? Je ne sçauois vous dire combien l'idée de cet homme m'accompagne, ainsi que celle de ce que vous me mandez de chez vous, dans votre antepenultieme, du moins si je l'ai bien compris.

Je vous ai dit je crois que je me mêle un peu de l'éducation de la petite d'Aylva et avec assez de succes, mais pour obtenir 15 minutes d'attention c'est la mer à boire. Comment faites vous pour cela? D'ailleurs ce qui me chagrine c'est que j'y decouvre deja de temps en temps des germes de prejugués que je n'y eusse jamais soupçonnés. On parvient encore à persuader aux gens de plonger leur enfant | des le berçeau dans ce Styx des sciences exactes, mais toujours ils imitent la sottise de Thetis en le tenant par quelque tâlon; s'ils l'y jetassent tout entier, ce seroit un Achille eternel.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le vrai Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωφρατης

Je vous supplie, dites moi un mot d'Amelie que je languis de revoir.

Pour le present je n'ai à me plaindre que de ma main.



Lettre 8.31 – 17 avril 1787

La Haye, ce mardi 17 d'avril 1787 • N° 31

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je ne sçauois vous dire combien la votre m'a fait du plaisir. Le prince m'a envoyé celle qu'il venoit de recevoir avec le billet ci joint. J'ai été chez lui. Il est content comme un roy de votre projet. L'idée d'avoir un fils à l'armée le chatouille. Je sens bien que vous comptez de l'accompagner dans sa premiere campagne. Mon âge, les infirmités qui en peuvent être les suites, et la gravité de ma philosophie, ne me permettent pas de combattre à vos côtés et d'exposer un pauvre reste de forces aux perils et aux

horreurs de la guerre cruelle. Je ne serois plus même un Nestor dans l'armée, où il faut des Achilles et des Mitris. Je vous supplie de lui faire mes compliments et de lui dire que je me flatte bien de le revoir décoré de ses premiers lauriers. J'ose y ajouter un conseil que je dois à mes propres petites reflexions de jadis; c'est de ne s'endormir jamais, sans s'être rapellé soit avant soit apres sa priere, la situation locale actuelle de l'armée, | du corps, ou de la fortesse où il se trouve. C'est une affaire de peu d'instant, et l'un des effets en sera, que jamais alarme de nuit le trouvera decontenané, quelles que puissent être ses rêves. Il peut s'y fier.

Une chose d'une autre nature que je dois encore recommander à mon cher Mitri, c'est qu'en cas que l'excellent general Schlieffen se presenta devant lui dans la chaleur du combat, il l'épargne avec soin, pour autant que le droit de la guerre le puisse permettre. Du reste, je souhaite que mon cher Mitri sente comme je le sens, combien la sagesse et l'activité de conduite dans une premiere campagne, prononce et influe sur le sort futur et la gloire d'un homme de guerre. Il est curieux que de tous nos heros marins qui ont disputés avec tant de gloire l'empire des mers au reste du monde, il n'y en a pas un seul qui ne s'est manifesté dans sa premiere campagne par sa subordination, son intrepidité, sa vigilance, et son genie. La posterité ajoutera Mitri à ces illustres exemples et je vous en felicite d'avance.

Ma Diotime, j'ai envoyé votre incluse à Boas qui m'a fait dire qu'il en aura soin.

Je me porte assez bien, un mal de tête exepté, mais il sera trois fois plus fort apres demain lorsque je compte d'aller | avec le Prince chez mes Angloises pour y entendre l'harmonica qui va arriver. Je devrai m'armer de courage tant j'ai peur de cette machine puissante, qui asservit l'ame et se met à sa place. Je ne m'y rendrois pas si je ne m'étois proposé de faire quelques experiences ulterieures sur la nature de la chair de poule, et sur toutes les parties physiques où aboutit l'organe moral.

A la fin j'ai entamé la lecture de l'Atlantique de Rudbek, ce livre infiniment rare dont je vous ai parlé. Dans 3 ou 4 semaines je compte de l'avoir achevé, et alors je vous en parlerai. C'est un immense genie et qui ne le cède en rien à Bacon; un parallele entre ces deux seroit curieux.

D'où vient, ma Diotime, que des genies de ce volume ne jouissent jamais de toute la gloire qu'ils meritent? Peu d'hommes embrassent des totals aussi grands.

Les autres ne les sçauroient voir que par morceaux, dont chacun s'approprie celui qui paroît lui convenir. Le grand total est pillé et il n'en reste qu'une grande ombre. Le ton de la renommée d'un Neuton est clair sonore et bien prononcé, tandis que la renommée de ces deux, de tout un autre etage, est un bruit sourd, grave, qui paroît venir de loin, et qui ebranle mais ne prononce rien.

La situation de nos affaires est étrange. Je me souvien qu'un | jour le Grand Homme me dit, que des circonstances données, le desordre pourroit produire par sa nature même, de l'ordre. J'avoue qu'alors cela me parut un paradoxe, mais à present j'y vois de la possibilité. Rhoon que vous connoissez depuis l'enfance, joue un grand rolle. Il se fixe la reputation d'un homme de probité, et intrepide et actif comme je n'en ai guère vu. Ses succes l'animent encore et d'ailleurs il est aussi peu fait pour lâcher prise qu'homme qui soit au monde.

Je serai charmé d'être un peu instruit à temps du theatre de la guerre afin de sçavoir où adresser les lettres. Si parmi vos conquêtes se trouve Geissmar, je pourrois bien m'y rendre pour un couple de semaines au mois de juillet. Sçavez vous si Jacobi medite un voyage cet été?

Je souhaite que le paquet que je vous ai depêché vendredi vous parvienne avant votre marche, afin que les deux oignons soyent en terre le plus tôt qu'il se pourra. Dans le cas d'un depart subit, vous pourriez ordonner qu'on porte le paquet tout de suite chez Mr. Boekholtz pour l'ouvrir, il n'y a dedans que les oignons, les semences, les Connoissances des Temps, et un petit buste d'Homère.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que la prospérité, la gloire, la victoire et les conquêtes accompagnent vous et les vôtres, pour que j'aye quelque part du butin, en cas que mon Mitri prenne le Museum de Cassel. Adieu.

Σωκράτης

Appendice, un billet:

1. deux oignons de la ..., qui doivent être mis d'abord en terre chacun dans un pôt. Ils peuvent être exposés à l'air jour et nuit, pourvu qu'il ne gèle pas. Si dans quinze jours ils ne commencent pas à pousser vigououreusement dans le coeur de la plante, il faut que j'en sois averti, puisqu'alors il sera temps encore d'en envoyer d'autres. Cette plante est assez robuste.

2. Pacquet de semences de fleurs différentes, qu'on peut semer tout de suite.
3. Connoissances des Temps pour 1787 et 1788.
4. Petit buste d'Homère avec Chiron et le petit Achille en Camayen, pour être toujours devant la Diotime sur sa table à écrire.
5. Vraie empreinte de la Meduse de Sosocles d'Ottoboni, que Stosch donne. La pierre qui est en Angleterre, est cassée depuis 45 ans.

Appendice, un billet:

[Fürst Gallitzin an Hemsterhuis, kurz vor 17. April 1787]:

Voici une lettre, Monsieur, dont le contenu m'a fait grand plaisir. L'idée de faire faire une maniere de campagne à Mitri, est excellente: je suis persuadé que vous l'approuverez. Je voudrais qu'elle fut un tant soit peu serieuse, qu'il entendit quelques coups de fusil, siffler les bales et ronfler le canon. C'est un peu egoïste ce que je desire là, mais on ne sauroit s'en empêcher tout à fait dans ce monde.

Vous savez que Camper est décidément à Paris. Mais en savez-vous la raison? J'imagine que c'est l'impression de ses ouvrages qu'il est fâché de voir entre les mains de Daubenton et dont il craint quelque malice.



Lettre 8.32 – 20 avril 1787

La Haye, ce vendredi 20 d'avril 1787 • N° 32

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 17 qui ne respire plus ni guerre, ni combats, ni même une campagne prochaine. Quoiqu'il en soit, je desire ardenment de sçavoir vos plans et vos projets.

Vous ne crojez donc pas que les sciences exactes, données dans l'enfance pour unique aliment, rendent invulnerable aux prejugués. Il se peut que je me sois mal exprimé. Je crois que l'enfant ne devoit rien respecter comme science que les seules sciences exactes, ou ce qui pourroit y être reductible. Je n'excepte rien même de tout ce qui pourroit tenir à la religion, et je n'adopterai jamais le singulier dicton de Tacite: Sanctius ac reventius videri de actis Deorum credere quam scire.

Mais remettons cette thèse à un autre temps, car elle demande du loisir que je n'ai pas maintenant, et d'ailleurs cela nous rameneroit au scire et credere.

Ma chère Diotime, je me porte assez bien. Je suis un peu occupé, mais ces occupations me pèsent beaucoup moins | depuis que j'ai attrappé une lecture qui me convient et me soulage. Je ne sçaurois vous dire tout le plaisir que me font ces Atlantica. C'est un prodigieux livre et je conçois fort bien qu'il ait été si peu lu, independenment de son extrême rareté.

Souvent je me sens flatté d'avoir pensé comme un tel auteur, plus souvent je rougis d'apprendre des choses de mon propre metier que j'aurois dû sçavoir. Souvent encore je m'enorgueille de ce que quelques unes de mes idées pourroient servir à fortifier son systeme. Enfin c'est le seul vrai antiquaire que je connoisse. Il n'est pas de ces sçavants qui se glorifient à vous indiquer la nuit et les tenébres; il est de ces genies devant lesquels les tenébres et la nuit disparaissent. Mais je ne veux plus vous entretenir de ce livre avant que d'en avoir achevé la lecture, alors je vous en donnerai quelqu'idée pourtant. Vous l'aurez apres. Ce sont 2 fièrs in folio, avec un atlas.

On vient m'interrompre, ma toute chère Diotime, c'est un bien pour vous, car je n'ai plus dans la tête que des Noës, Japhets, Chams et Sems, qui sonnent mal dans une lettre galante.

Adieu, mon unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Pardonnez ce miserable billet, c'est le seul de deux pages depuis longues années et j'ai honte de vous l'envoyer.



Lettre 8.33 – 24 avril 1787

La Haye, ce mardi 24 d'avril 1787 • N° 33

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous ai tant parlé des Atlantiques de Rudbeck et je vous en parlerai peut-être tant encore, que je suis obligé à ce qu'il me semble, à vous donner en peu de mots quelque'idée du contenu et du but de cet ouvrage, et du plaisir qu'il doit me faire en mon particulier.

L'auteur, qui étoit medecin proprement, degoûté comme tant d'autres des fables in pertinentes que les anciens tantôt par ignorance, tantôt de gaieté de coeur, nous ont débités pour histoire, s'est jeté sur ces fables à corps perdu, se proposant de les reduire ou de les convertir en verités. Munis de presque toutes les connoissances qu'un homme put avoir de son temps, (c'est du milieu et vers la fin du siècle precedent que je parle) et doué de ce que nous appellons un bon esprit, qui sçait voir en bloc, qui voit et sent l'homogeneité des choses par son homogeneité de penser, ce qui fait proprement le genie tout court, il entama la chose, et l'executa d'une façon qui fera dans tous les siècles l'etonnement de ceux qui pourront suivre sa marche. |

Il commence par Noé et son histoire, et fort orthodoxe il l'adopte entierement comme la St. Ecriture nous la transmet. Il est certain qu'il n'y ait homme unique éclairé sur la terre qui ne soit en general de son avis, et qui ne convienne que la terre ait soufferte quelque desastre eclatant. C'est la terre elle meme qui nous le raconte dans toute langue qu'elle sçait parler.

Après cela il developpe une observation qu'il a faite, que par ignorance je ne lui dispute pas, ni ne l'adopte, mais dont à sa place je ne me serois pas servi, croyant n'en avoir aucun besoin d'importance. La voici. La couche de la terre noire, qui constitue proprement la terre vegetale, et qui couvre tout jusqu'à l'epaisseur de 8 à neuf pouces dans les endroits où le sol original du temps du deluge est resté intact, croit d'un pouçe dans l'espace de cinq siècles. Sur ce pied la, si je trouve quelque monument couvert d'une couche de terre noire de 5 pouces, je pourrois en conclure que depuis 2500 ans on n'a pas touché à ce monument. De cette façon il a deterré nombre de choses en differents endroits de la Suède, et entr'autres les decombres du plus grand, du plus riche et du plus ancien temple de l'Univers, et du palais d'Atlas, de Neptune, de Jupiter etc., que les Anciens et

Platon meme nous ont decrit comme ayant été couvert d'argent et d'or. Ce palais et ce temple ont été detruits par le feu, et l'auteur a trouvé l'argent pur qui | avoit coulé entre les pierres et l'or pur qui s'étoit attaché par gouttes à des gros clous qu'on conserve à Upsal, la ville appellée sacrée il y a nombre de siècles.

C'est d'Upsal que sont sorties toutes les divinités du paganisme. C'est en Suède et en Norwège que se trouvent l'Acheron, les Champs Elysées, l'Helicon, les Monts d'Atlas, l'Imaus, les Riphées etc. etc, les vrayes colonnes de l'ancien Hercule etc., les Satyres, les Gryphes etc. C'est la où Orphée et les Argonautes ont été, ainsi qu'Ulisse, après avoir passé aux isles des Phaeagues qui sont les Canaries. C'est la où il faut chercher la vraye Lybie, les Scythes, les Hyperboreens, les Atlantides etc. etc., les Arimaspes, l'isle de Thule etc. C'est frappant, l'exactitude avec laquelle Platon decrit le local, les loix, et les moeurs de la Suède d'Upsal et de ses environs dans ses recits dans Timée, dans Critias, et ailleurs, recits qu'il tenoit par son père de Solon, qui les avoient appris en Egypte. On peut dire la meme chose des recits d'Orphée, d'Homère, d'Herodote et d'un nombre infinis d'auteurs. C'est frappant comme il eclaircit les periples de Pytheas, d'Himilcon, de Hannon, et les voyageurs et geographes anciens. C'est frappant comme il prouve que les noms de tous les Dieux et d'une infinité d'endroits et de choses sont originairement ancien gothique ou suédois, et n'ont été qu'hellénisés que par les Grècs. Ce sont les descendants de ces dieux et de ces géans hyperboreens, qui ont conquis apres l'Europe, | l'Afrique, et une grande partie de l'Asie, et y ont laissé des colonies à l'infini.

Ma chère Diotime, je crains de vous paroître peu serieux en vous disant que cet homme vous prouve tout cela. Cependant il vous prouve tout cela aussi parfaitement que vous prouveriez à un homme qui sçait Euclide, qu'une elypse n'est qu'un cercle à deux centres.

Sentez vous bien, ma Diotime, que j'aurois un double plaisir, allant un jour en Norwège pour y descendre aux Elysées, lorsque cet ombre auguste embrassera la mienne avec la plus vive reconnoissance? Voici le fait. La seule chose, je dis la seule, que les prejugués de la plus part des hommes pourroient aleguer contre le système de cet auteur seroit, qu'il paroît un peu etrange que les hommes en se dispersant sur la terre, eussent choisis les glaçons et les frimats du Nord pour y fixer leur demeure. Mais remarquez ceci.

Figurez vous une petite boule suspendue devant vous à un fil que vous aurez frottée de quelque gomme odoriférant. Mettez sur cette boule une centaine de fourmis pour l'habiter. Prenez une boule de fer beaucoup plus petite que l'autre, et apres l'avoir rougie au feu, promenez la à quelque distance au tour de la boule habitée dans le sens à peu pres de son equateur, et voyez si vos fourmis ne chercheront bientôt à s'amuser vers les pôles.

Croyez vous que la lune venant dans 4 ou 5 jours de temps depuis | le soleil jusque dans notre voisinage, fondue et calcinée, et se promenant autour de cette terre au dessus de la zone torride, rendit nos patriarches moins sages que vos fourmis?

Nos patriarches et tous les animaux prirent la fuite en grande confusion vers les pôles, et c'est la raison qu'on trouve des troupes d'elephants et de rhinoceros, qui faute d'aliments ont peris dans leur marche. Si un patriarche n'étoit pas plus aisé à nourrir qu'un elephant, on en trouveroit de meme.

Ma Diotime, la lune a bien causée le plus horrible desordre suivant le sage Hypsicles, mais pas un deluge universel de tant d'aulnes par dessus les plus hautes montagnes. D'où toute cette eau seroit elle venue et où seroit elle restée?

Si vous considerez maintenant que Rudbek et Hypsicles ne se connoissoient ni en blanc ni en noir, que leurs systèmes different totalement par leur nature, par leurs buts, par leurs formes et partout, dont l'un prouve au parfait, historiquement et philologiquement, qu'apres le deluge le Nord ait été beaucoup plus tôt peuplé que le reste de la terre, tandis que de l'autre système il suive necessairement et physiquement qu'apres la grande catastrophe de la lune les hommes et les animaux dussent quitter la zone devenue trop torride et son voisinage, pour se sauver tous vers les pôles, ne trouvez vous pas que le rencontre heureux de ces deux systemes | et leur parfait accord, decida completement de la verité de l'un et de l'autre, sans compter même les vastes fondements qui servent à chacun d'eux en particulier de base inbranlable.

Je serois très charmé, ma Diotime, de sçavoir vos idées la dessus, et celles du Grand Homme, c'est à dire après que vous aurez pris la peine d'y bien penser, si le sujet la vaille. Quoique je sens qu'il y ait une difficulté dans la chose, c'est que tant que vous n'aurez pas jugez vous meme sur le livre de Rudbek, vous êtes

obligée de me croire sur ma parole, lorsque je vous dis que cet illustre suédois prouve ce qu'il nous dit.

Le livre est imprimé très mal à Upsal en 1679 aux fraix du Roy de Suède. On en tira si peu d'exemplaires que fort peu de sçavants en Europe s'en pussent procurer. J'ai feuilleté des livres et les journaux du temps qui l'anonçent. Tous parlent de l'auteur avec le plus profond respect, et du livre avec l'étonnement d'un paysan qui regarde le sorcier à la foire, et qu'il ne comprend pas. Le sort de ceux qui débitent du neuf important est de trouver plus de lecteurs bêtement ebaubis que de juges admirateurs. Sçavez vous bien que ce n'est que de nos jours qu'on commence à connoître Bacon? Le livre des Principes de Neuton passa 23 ans pour du grimoire en Europe et l'homme geometre pour phrenetique et visionnair. Rudbeck donne trop à avaler à la fois à des estomacs accoutumés à des doses petites. Je me souviens du vieux jardinier du Hortus | Medicus à Leide. Lorsque le professeur lui ordonna d'oublier tous les noms de ses plantes, et d'apprendre Linnaeus par coeur, le pauvre viellard fremit, en croyant les sciences perdues et le monde tirant à sa fin.

Mais finissons sur ce livre admirable, car comme je ne l'ai lu jusqu'ici qu'à demi, il sera très possible que j'y revienne un jour. Dites moi en attendant si on le possède dans la Bibliothéque à Munster, ce qui se pourroit bien.

Samedi 20 compagnies de bourgeois à Amsterdam se sont mis sous les armes, et ayant fait assembler la magistrature, elles y disputerent leurs constitués, qui apres une deliberation de 8 heures chassèrent 9 seigneurs de la Regence. Ceux ci tachèrent de mettre les Bijltjes en jeu, mais ces Bijltjes repondirent avec beaucoup de tranquillité que si les bourgeois s'avisassent d'entamer le stadhouderat ou les prerogatives du Prince, ils auroient aussi leur petit mot, mais qu'ils n'étoient pas disposés à mettre la ville en sang pour la demission de quelques bourguemaitres et regents. On attend la même scène à tout instant à Rotterdam et à Leide.

J'ai reçu une lettre du bon Reder, qui a accepté la place que Mr. de Landsberg lui a offert, et il nous quitte au mois de may apres les exercices.

J'ai lu avec un plaisir extrême les Gedanken von Bestimmung des Moralischen Werte de Mr. Dalberg, et votre marchand de vin me fait venir tous les ouvrages de cet auteur dont je suis fort curieux. |

J'ai reçu la vôtre du 20, qui ne me parle pas assez favorablement de votre santé. J'aurois soin de vous procurer des pierres gravées à toute occasion qui se presentera.

Je vous prie de vous faire instruire de temps en temps de l'état des oignons. En cas de malheur il seroit temps encore d'y remédier, sans quoi il y aura un an de perdu.

Je suis fâché des dispositions pacifiques du brave Landgrave. Il est vrai que les biographes de Mitri y gagnent un an, mais ses Homères y perdent.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans les mondes.

Σωκρατης

On a volé à la grande Comtesse pour *f* 2000 en plats d'argent; elle promet sans examen ulterieur la somme de 20 ducats à celui qui les rapporte fondus ou non fondus. Si je les eu volé, ce qui n'est pas, et que j'eusse pris la peine de les fondre, je crois que je ne les rapporterois pas, et que l'arithmetique l'enporteroit dans cette occasion singuliere sur le moral.

Si vous vous plaignez du volume de cette lettre mignonne, vous êtes injuste, car je n'ai plus ni encre ni verve, et souffre des douleurs par tout le corps.



Lettre 8.34 – 26 avril 1787

La Haye, ce 26 d'avril 1787 • N° 34

Ma toute chère Diotime.

Je ne vous ecris ce petit billet que par les mêmes raisons qui font trôter la terre à l'entour du soleil; elle l'a fait si long temps et elle ne sçait faire que cela. Sans quoi j'aurois malheureusement assez d'obstacles à alleguer pour justifier mon silence. Nos affaires se trouvent dans la situation la plus critique et la plus etrange. La posterité ne la connoitra jamais, parcequ'il est impossible de la

decire, et cela par la raison, qu'il est impossible de s'en faire une idée même etant sur les lieux. Je ne sçauois plus vous dire combien il y a de partis, et je defie tout homme ici de me dire distinctement de quel parti il est et ce que son parti desire. Il y a trois jours que tout a été sous les armes à Rotterdam comme à Amsterdam, et on y a chassé de même une douzaine de regents. Ces Messieurs sont venus hier ici et se sont fait ouvrir l'hôtel de leur ville, mais peu apres on les a mis dehors, et je compte que hier au soir on aura pris la resolution en Hollande de legitimer les actes des | democrates dans ces deux villes et ceux qu'ils vont faire apparemment demain à Leide et ailleurs. Je crois pour le moment, que les anciens demagogues, qui sans hesitations se sont rendus très habiles par l'exercice, gagneront la partie.

Au commencement ces messieurs ont fait deux fautes: 1° trop animés par la France ils ont porté l'aristocratie jusqu'à figurer avec tous les airs d'un despotisme parfait, et 2°, malgré les succes de cette manoeuvre, une terreur très mal fondée ou malhabilement feinte de la puissance imaginaire du Stadhouder, leur fit créer les corps francs, qui devoient produire necessairement par la nature des choses cette democratie, si redoutable maintenant, mais laquelle si je ne me trompe fort sera bien tôt gouvernée pas ces memes demagogues avec un empire plus absolu que celui sous lequel ils administroient ci devant les forces de l'aristocratie defunte. Si vous voulez sçavoir combien de temps ce regne pourra durer, sur tout dans une Republicque aussi etendue et aussi heterogène que la nôtre, vous n'avez qu'à feuilleter l'histoire d'Athènes de Xenophon, où tout cela est succinctement decrit.

Ma chère Diotime, voila heureusement la vôtre du 20, qui met fin à ma triste politique, quoiqu'il faut vous dire encore que cette politique me fait regarder souvent le coffre où sont vos lettres avec une sensation | que je ne sçauois vous exprimer. Lorsque je pense à tout ce qui peut arriver à chaqu'instant, je ne sçai ce que je ne donnerois pour que ce tresor fût dans vos mains; ainsi, si vous le receviez un jour à l'inproviste, cela ne devra pas vous etonner. Pour vous le porter moi meme seroit impossible par bien des raisons pour le moment. D'ailleurs, je devrois faire un grand detour, puisque decidement je ne passerois pas par les provinces d'Utrecht et de Gueldre. Pour le reste, comptez que tant qu'il ne sera pas dans vos mains, il sera en lieu seur, et vous en aurez des nouvelles.

Je fus charmé de revoir les billets, tant fait plaisir le retour d'une chose perdue. Je crois que c'est encore à temps.

Je le fus de même en apprenant que vous en êtes à la lecture des harangues de l'illustre et charmante Academie. Cela marque du moins un furieux appetit et un robuste estomac. Si vous pussiez me procurer une place dans cette société vous me feriez un sensible plaisir. J'en aurois bien besoin pour legitimer mes barbarismes; et si cela arrive je debiterai par une harangue sur la langue françoise, qui est belle et riche par art et susceptible d'énergie par sa nature. Mais je crains que j'y serois assez peu galant pour dire à mes confreres, que la generation actuelle françoise fait honte à cette langue et qu'elle ne sçait pas s'en servir. Peut-être un jour devant vous je justifierai cette grossiereté et éclaircirai cet apparent paradoxe. |

N'attendez pas de Japhet aujourd'hui, le temps et les circonstances me le defendent. Je vois la balance s'apréter au sommet de l'Olympe pour peser le sort d'une Republique qui ne fut jamais inmortelle par sa nature.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu vous protège avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 8.35 – 1 mai 1787

La Haye, ce mardi 1 de may 1787 • N° 35

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la vôtre du 27 qui me fait esperer la longue apres quoi je soupire. J'avois compter de vous en donner de même aujourd'hui, mais il ne me reste qu'une heure, et par consequent je satisferai mal à ce que vous desirez au sujet de Rudbek.

Voici son but. Il se propose d'éclairer l'histoire du monde par les auteurs qui nous restent, et par des faits qui sont devant nos yeux.

Voici ses moyens. Il prend pour commencer le deluge pour terme, sans se soucier de ce qui a précédé. Orthodoxe au possible il pose en fait l'affaire de Noé,

de la grande tour, et la division des langues tel que l'Écriture nous la donne. Il lit tous les auteurs anciens qui nous restent en grand critique et philologue. Il voit que les Egyptiens et les Grecs parlent tous d'un peuple plus ancien dont ils descendent et tiennent leurs loix, leurs religion et ses mystères. Tantôt ce peuple a le nom de Scythes, tantôt d'Arimaspes, de Thuliens, d'Hyperboréens, d'Atlantides etc. Il voit que Platon donne des descriptions fort détaillées du local, des loix, et des moeurs | de ce peuple dans sa République, ses Loix, Phedre, Cratyle, Critias, Aneochus etc., avouant les tenir des Egyptiens, de Solon, de Gobrias, de Hêr etc. Il y compare tout ce qu'Orphée, Homere, Hesiode, Herodote, et une infinité d'autres auteurs ont dit sur ce même peuple. Il prend tout ce qui s'y trouve concernant l'astronomie, la physique et les productions naturelles; par exemple comme des jours et des nuits de six mois, des mers toujours couvertes de glaces, des mines d'étain, de cuivre etc., des animaux et des plantes d'une espèce déterminée etc, et il trouve que ce peuple inconnu quel qu'il soit, doit se trouver vers le Nord.

Ensuite il examine les voyageurs, les periples et les geographes, et en comparant les distances entre les differents endroits qu'ils ont parcourus, il determine necessairement le siege de ce peuple en Suède et en Norwège.

Comparant ensuite jusqu'aux plus petits details de Platon et des autres, à la Suède et à la Norwège, il trouve la plus parfaite concordance.

Il reflechit alors sur le premier oracle qu'Apollon rendit dans l'isle de Delos aux Grecs qui le questionnoient sur leur culte à rendre aux dieux, et qui leur enseigna de donner aux Dieux leurs veritables noms et de ne pas traduire ces noms comme avoient fait les Egyptiens et d'autres.

La dessus il examine si les mots qui designent des noms de dieux et d'endroits chez les Egyptiens, les Grecs, les Hetrusques etc., signifient des choses quelconques dans leurs langages, et trouvant | que non, il conclut que ces Dieux sont etrangers chez eux et que ces endroits sont des colonies.

Ensuite il cherche s'il y ait quelque langue où ces mots disent quelque chose, et il trouve que c'est dans l'ancien gothique ou suédois. Par exemple: Heraclès en grec, Hercules en latin, etc. paroît bien composé de Hera, Junon et de {Clées} gloire, mais comment le Dieu Hercule pourroit-il être designé par un mot composé de Junon qui le haïssoit et le persecutoit sans cesse, et gloire? En

langue suédoise Herkoll signifie chef suprême d'armée etc. etc. etc. Par des milliers de manoeuvres pareils, c'est à dire par autant qu'il daigne employer, il prouve de la façon la plus incontestable que le peuple qu'on cherche sont les anciens Scandinaves.

Après il examine les anciennes inscriptions et les anciens auteurs suédois, runiques, gothiques, qui sont innombrables, et y trouve richement de quoi éclairer les fables et les histoires des Grecs, des Egyptiens et des Hétrusques, et de tous les autres peuples du monde.

Il résulte de tout cela, ma Diotime, le seul vrai corps d'histoire (depuis le déluge s'entend) que je connoisse, sçavoir qu'après la catastrophe quelconque, les descendants de Japhets ont pris vers le Nord, qu'ils y ont vécu pendant des siècles en se formant en peuple, et en se donnant un gouvernement et des loix que Platon et d'autres nous ont transmis et qui subsistent encore pour le fond jusqu'à nos jours dans ce païs, que ce peuple robuste | s'étant multiplié prodigieusement, a conquis et peuplé l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et a donné au reste du monde ses lumières, ses loix et ses dieux, qui étoient les princes sages qui les gouvernerent.

Je rougis, ma Diotime, de vous peindre dans si peu de minutes le plan d'un tel ouvrage et la marche d'un tel esprit. J'y reviendrai peut être, mais je ne doute pas, en cas que vous puissiez vous donner une heure à penser la dessus, où vous attribuerez facilement à cet auteur étonnant la plus immense érudition, le jugement le plus pur et le plus ferme, et ce génie qui voit en bloc et qui sçait manier un tout, et ses parties.

Vous me croirez aisément lorsque je vous dis que j'ai vu nombres de sçavant célèbres traiter Rudbek de fol et de phrénétique. Il est vrai qu'un tel homme exige un grain d'homogénéité dans ses juges, et c'est la raison que j'ose l'offrir à votre tribunal, et en parler un peu moi même.

Vous sentez bien à présent que le vieux prêtre d'Adonis ne lui fait point de mal en faisant un peu monter son thermomètre, dont il avoit un peu besoin, quoiqu'il fasse tout ce qu'il peut et tout ce qui étoit possible pour se débarrasser de ses glaces et de ses frimats.

Au seul Dieu, ma chère Diotime, avec tout ce qui est à vous!

Σωκρατης

Bien à la hâte, si ceci est lisible, cela vous fera un honneur infini.



Lettre 8.36 – 4 mai 1787

La Haye, ce vendredi 4 de may 1787 • N° 36

Ma toute chère Diotime, mon amie, apres la defaite de Canna les Romains remercient leur consul Terence de n'avoir pas desesperé de la patrie et d'avoir sauvé au moins le petit peu qu'il avoit pu.

Ce n'est ni plus ni moins que je vous baise les mains, de ce que vous me donnez deux ou trois lignes, ne pouvant m'accorder les douze pages promises. Vous sentez j'espere que cette parabole a toute la perfection requise suivant Maître Boileau, comme manquant un tant soit peu de justesse si je ne me trompe. Ce malheureux passage de ce grand maitre me reste toujours dans l'esprit, tant il est vrai qu'une tâche paroît plus noire sur le disque du soleil que sur celui de la malencontreuse lune. Si j'avois ce que je n'ai pas, c'est à dire trois moments à mes ordres, je discuterois ici devant vous la parabole, sa source, et sa nature; mais je sçai d'avance que nous trouverions, qu'une parabole complete doit ressembler à un homme parfait. C'est à dire avoir une ame et un corps de | nature fort differente, mais qui ont un côté parfaitement homogène en commun.

Ma chère Diotime, la meme cause qui vous sauve de la parabole, vous sauve de Rudbeck.

J'avance fierement dans son second volume, où il y a nombre de choses très excellentes, mais ce n'est pas la premiere fois de ma vie que j'observe qu'un pareil auteur ne doit pas ecrire deux volumes sur le meme sujet dans des temps differents, dont l'un devra servir à amplifier ou eclaircir le premier. Un grand auteur dit tout dans un volume à ceux qui sont faits pour le comprendre. Un genie aussi puissant, apres l'explosion de ses forces doit se sentir, s'aprecier, et s'approuver, et voila tout. Mais lorsque la frêle humanité le rend avide de gloire,

il ne sent plus qu'il a fourni sa carrière, il court toujours, et s'imagine qu'en multipliant ses preuves il multiplie ses lauriers. Il paroît s'éteindre à des yeux exercés et perçants.

J'ai été hier chez le Prince qui se portoit bien en se plaignant cependant de spasmes. Il m'a accusé de spasmes aussi, et quoique je ne sache pas ce que c'est, je crains bien que j'en ai beaucoup, tant il me l'a rudement dit.

Mad. de Chasteler est ici, mais le Corps ne la verra pas. Si vous m'en demandiez la cause je serois fort | embarrassé.

Votre marchand de vin m'a dit que Mr. votre frère est rentré au service, ce qui m'a fait un grand plaisir. Il m'a fait lire aussi des reflexions sur Charles XII très dignes du Grand Federic.

Ma toute chere Diotime, l'instant qui suit celui où je vous parle la voix du grand clocher va annoncer la foire, les plaisirs et le bonheur. Cela frisera la siècle de Saturne, car il y aura des dejeunés et des goffres. Le beau temps a preludé depuis hier. Comme il n'y aura point de spectacle admis cette fois, chacun s'embellira pour en servir à son prochain, et nous verrons l'humanité de son côté le plus gentil.

Vous parler plus de nos beatitudes seroit cruel, car je vous suppose des travaux et des peines qui vous mettent dans la triste impossibilité d'en venir goûter.

Camper est de retour dans sa province. Dans quatre jours il doit venir ici, et moi je dois l'en empêcher avec toutes les forces de ma politique essence.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le Dieu vous benisse avec tout ce qui vous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Ma main est déjà aux abois, quoiqu'elle a bien de la besogne encore avant le coucher du soleil.



Lettre 8.37 – 8 mai 1787

La Haye, ce mardi 8 de may 1787 • N° 37

Ma toute chère Diotime! Quoique la vôtre du 3 soit d'une taille naine comme la precedente, ne croyez pas que c'est par repressaille que je vous fais ce miserable billet. Ma main est dans un triste etat, et le griffonage d'un mot lui coûte plus maintenant que jadis le tableau de la plus vaste ligne. Aussi est elle fatiguée et de quoi? Helas! elle ne manie plus ces sujets qui font pousser des fleurs et des roses à l'entour de la plume et facilitent son vol. Notre encre ici paroît ensorcelé, et la politique infernale n'y fait eclore que les germes de ses ronces et de ses epines.

La Republique va d'un train de chasse à sa perte et le moment aproche où tout individu devra penser uniquement à soi. Une patrie, qui n'est que trop phantôme par sa nature, en disparoissant, n'a plus rien à pretendre. Avec tout cela il fait beau voir encore quelques enfants qui se consomment pour une mère qui les quitte de gaieté de coeur.

Pardonnez moi ce billet, unique Diotime, mon amie, et que le seul Dieu vous benisse avec tout ce qui vous est chère.

Σωκράτης

Malgré ce billet, je fais cette reflexion consolante, que proprement une chose quelconque n'est jamais mieux qu'étant au pire, puisqu'alors il lui convient d'esperer, ayant acquise un droit exclusif et effectif sur du meilleur. Adieu.

Vous n'aviez jamais vue encore une lettre d'une page je crois.

*Lettre 8.38 – 11 mai 1787*

La Haye, ce vendredi 11 de may 1787 • N° 38

Ma toute chere Diotime, mon amie. Sic transit gloria mundi. Notre foire est finie, que je n'ai vu qu'en passant. Il n'y avoit rien, absolument rien que j'aurois désiré même pour rien dans des temps plus propices. J'expte seulement deux

espèces de phosphores ou des feux portatifs que j'ai pris, mais je ne vous en envoie pas, puisque d'un côté je ne crois pas que cela durera long temps, et de l'autre il faut que je sache par experience que ce n'est pas dangereux. Je me souvien d'en avoir fait autrefois sous Gaubius de l'alun, mais qui fut si vif que j'en eu peur moi même, tandis que ceux ci paroissent apprivoisés et se laissent manier plus ou moins. Vous sçavez que les brûlures de plusieurs espèces de phosphores sont tout autre chose que celles de tout autre feu. J'en ai vu des effets.

Pour ce qui est des deux oignons que je vous ai envoyé, ne vous en mettez pas en peine. C'est à present que cette plante jête ses vieilles feuilles, et ce n'est qu'en juillet | qu'elle en reçoit des nouvelles, et bientôt apres elle commence à pousser son corps et à manifester ses fleurs et sa superbe couronnes. Dans cet etat on peut la conserver en chambre presque pendant tout l'hyver. Lorsqu'elle paroitra dans toute sa gloire, je n'aurai pas besoin de la recommander à vos soins; ce sera un phénomène nouveau chez vous, comme il l'est encore presque pour toute l'Europe.

J'espere de vous envoyer bien tôt les heliotropes avec les instructions necessaires.

Voila la partie physique de ma lettre. Pour de la philosophie et de la politique, je n'ai asseurement ni temps ni tête dans ce moment, et si vous fussiez ici, ma Diotime, vous ne vous en etonneriez pas. Nous sommes dans la crise la plus dangereuse. De grand matin on a entendu les signaux qui doivent faire marcher le cordon des troupes hollandoises, ce qui suppose qu'Utrecht est pris ou attaqué par les gueldrois. Cette marche qui est toute contraire aux ordres que le Conseil d'Etat vient de donner à toute l'armée en general, aura les suites les plus funestes, mais dont on ne sçauroit bien prévoir la nature ou l'espèce.

Ici on se trouve dans une tranquillité forcée qui ressemble au repos du phosphore | le plus actif, dont les forces internes sont bridées par le bouchon de bouteille qui le renferme. Jamais La Haye n'a eu une si belle guarnison.

Lorsqu'on contemple un peu philosophiquement ce qui se passe dans ce país, et qu'on compte seulement les 26 siècles depuis Iphitus jusqu'à nous, on doit s'émervéiller de ce qu'il soit question encore d'une race humaine sur cette terre; marque evidente que cet etrange animal ne se trouve ici que par quelqu'accident

qui l'a poussé hors de sa sphère. L'action reciproque d'individu à individu a été brouillée, je ne sçai comment, d'où est né l'egoïsme parfait, qui n'est pas proprement de la nature de l'homme, ni de celle d'aucune des parties qui composent l'Univers. Ce que je sçai, c'est que si un semblable accident arriva à nos atomes physiques, le monde physique seroit bien tôt un galimathias ridicule.

Pour les individus metaphysiques, la chose n'est pas fort inportante, puisqu'ils ont un ailleurs pour se remettre, mais ces pauvres atomes sans attraction agissante et n'ayant point d'ailleurs, feroient mieux de rentrer dans le neant.

Jusqu'à cet instant je n'ai pas de vos lettres, ce qui tient aparemment au sort d'Utrecht.

Le courrier vient d'arriver sans m'apporter de vos nouvelles. |

Ma toute chère Diotime, je languis apres le moment que ma tête et la main puissent faire leurs fonctions ordinaires avec quelqu'honneur.

3 ou 4 semaines peut-être amèneront ce bonheur. En attendant il faut de l'indulgence. Adieu, ma toute chère amie, que le seul Dieu nous accorde lumiere, santé et fortune.

Σωκράτης



Lettre 8.39 – 15 mai 1787

La Haye, ce mardi le 15 de may 1787 • N° 39

Ma toute chère Diotime, mon amie. Samedi j'ai reçu le livre de l'excellent Jacobi, dont je n'ai pu encore parcourir que la moitié, pour de très solides raisons. Aussi tôt que je l'aurai lu avec le soin qu'un tel ouvrage exige, j'en rendrai grâce à l'auteur.

Hier j'ai reçu la vôtre du 10 où j'ai appris avec un plaisir extrême l'arrivée et les succes de l'effervescence en question, que j'avois attendu un peu plus tard. Je satisferai sans faute à ce que vous desirez de moi à cette occasion; mais à present cela est impossible. Si vous vissiez de près ma tête et ce qui l'occupe, vous ne

m'accuseriez pas, ma Diotime, en plaisantant, du petit volume de mes lettres. Cela ne peut pas être autrement, mais cela ne sauroit durer.

Je sçai qu'à l'aide de la philosophie on peut si on veut bien, se monter si haut que tout ce monde disparoit à nos yeux, mais lorsqu'on se sent obligé d'y tenir | encore, il faut le faire d'aussi bonne grâce qu'on peut. D'ailleurs je n'aurois jamais cru que la vue des convulsions d'une patrie agonisante produisissent les sensations que j'éprouve. Si des moments de vrai loisir m'attendent encore, j'en dirai bien un mot. Le plus hideux aspect et qui vous frapperoit, c'est de voir sur tous les visages un sang enflammé noir et epais, effet naturel de l'horrible echauffement des imaginations. Comme guerir ces imaginations me paroît impossible en moins d'un demi siècle, prevenir les effets de ce sang corrompu et brûlé me le paroît de même.

Vous aurez oui parler du combat de mercredi passé. Les Hollandois avoient formé un cordon sur leurs frontieres pour tenir en respect ceux qui en voudroient à la ville d'Utrecht. Les Gueldrois et les Etats d'Amersfoort projetterent de tirer tout doucement un cordon sur leur territoire entre les Hollandois et la ville, pour empêcher les secours et y former en même temps une ligne de defence. Mercredi un bataillon d'Efferen commença à executer ce projet, et apres une marche de 9 heures prit poste au Vaert, sans canon et n'ayant du bagage que ce qu'ils avoient aporté dans des barques. Les Vrijcorps d'Utrecht et peu de gens de Salm, en ayant eu le vent, | marchèrent à eux avec deux pièces de canons, et surprirent le bataillon, qui se mit cependant en bataille. Il y eut bien de gens tués et blessés des deux côtés, mais enfin le Vrijcorps attaquant le bataillon de toute part le mit entierement en deroute, laissant ses morts et ses blessés, ses bagages et ses armes au vainqueur, qui garda ce poste.

Vendredi un bataillon et un escadron du cordon hollandois, et plusieurs de la legion de Salm se jetterent dans Utrecht. Un regiment en guarnison à Woerden recevant l'ordre de marcher, les officiers refuserent d'obeir. Les Etats de Hollande ont cassé tous ces officiers et les ont remplacés. LL.HH.PP. et le Conseil d'Etat ont hautement approuvés ces officiers et ont promis de les indemniser completement. Hier au soir on comptoit deja sept regiments qui avoient refusé de marcher et un entre autres, où tous les officiers, bas officiers et

soldats avoient prononcés ce refus. Voilà une petite esquisse de l'ordre qui regne ici.

Dans peu d'heures j'attend mon Camper, qui vient pour la première fois au Conseil d'Etat remplacer mon Aylva qui retourne à LL.HH.PP. Cette affaire me fait beaucoup de peines et m'obligera à quelque occupation de plus. Mais quittons ces affaires que vous évaluerez à leur juste rien.

Hier j'eu chez moi Mad. *Apraxin*⁷ dont on m'avoit | beaucoup parlé. Après un meur examen, cela peut valoir du côté physique 200 £, et de l'autre côté 0 – ¼.

Je vous ai parlé d'une harmonica qui fut ici. Moi et bien d'autres qui connoissions l'étrange energie de cette machine, nous n'osames en approcher, crainte de defaillance, de convulsions, de fausses couches etc. Cependant il n'a été question d'aucun de ces maux, mais bien du plus ecorchant bruit dont oreille puisse transmettre l'idée. Vous attribuerez d'abord cet effet à la non valeur des talents du virtuose qui mania l'instrument. Vous avez tort. Le possesseur de l'instrument, homme de notre país à ce qu'on m'a dit, grand homme, inbu de notre systeme et sachant ainsi qu'on peut aussi chercher la perfection et le sublime dans le nombre des idées, s'étoit avisé de faire teindre à l'huile les cones de verres de différentes couleurs, et pour comble de richesse, d'en faire dorer les bords. J'ai cru, ma Diotime, devoir faire passer ceci à la posterité, d'autant plus que cela nous montre déjà, que l'esprit general du perihelie qui se prepare après l'aphelie où nous allons entrer, sera la bêtise extravagante.

Adieu, ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκράτης

Si je n'écrivois pas vendredi, comptez qu'il m'aura été impossible et que j'aurais dû être hors de ville.



7 En chiffres: 26,56,18,34,63,19,50.

Lettre 8.40 – 18 mai 1787

La Haye, ce vendredi 18 de may 1787 • N° 40

Ma toute chère Diotime, je vous supplie de me pardonner la petulance de ces premières lettres que je n'ai pas le temps de changer, qui n'est que l'effet d'une plume qui ne fait plus rien qui vaille, et qu'il ne faut pas attribuer à la gaieté de notre situation, laquelle est celle d'une bombe alumée, qui a passé le sommet de son parabole, qui tombe en tournoyant, accélère sa chute et va éclater en mille morceaux.

Mon Camper est arrivé et multiplie mes occupations comme vous pouvez juger. Il se met à vos pieds, se portant bien, si j'excepte qu'il est estropié de la jambe et du bras, ayant fait une chute à Perronne sous la conduite d'un cocher de l'âge et de l'étourderie du fier fils de Clymène.

Nous devons dîner hier chez le Corps, qui ayant oublié qu'il devait dîner ailleurs, se le rappella, et nous laissa la liberté de manger autre part à volonté. Le Corps s'ennuye ce qui ne m'étonne en aucune manière. Il fut très content des bonnes nouvelles que vous lui aviez donnée au sujet de Mitri, | mais il me fit fremir en m'apprenant que dans la quinzaine il comptoit de faire un tour à Munster apres avoir passé par St. Simon. Je tâcherai de détourner cette affaire s'il est possible et Camper tâchera de rallumer son ardeur pour les entrailles de la terre.

Ma chère Diotime, je ne vous aurois pas écrit aujourd'hui ayant la tête douloureusement occupé, si ce m'eut été le devoir de vous donner cette mauvaise nouvelle, que vous me paroissiez ignorer. Mais peut-être aimez vous mieux cette visite plus tôt que plus tard. Enfin je vous en avertis pour vous traiter comme je souhaiterois de l'être en pareille occasion. C'est un problème encore, lequel vaut mieux d'un mal prévu ou imprévu. Le premier prolonge la durée des souffrances, mais donne souvent les occasions de les modifier ou de moderer leur vigueur, c'est une connue, tandis que le second est une inconnue qui pourroit accabler dans de certains moments. Pour moi, je préfère le premier.

Hier j'ai reçu du Brabant un exemplaire des ordres emanés des Etats de cette province, par lesquels il est très positivement défendu d'obtemperer aux nouveaux reglements de Caesar. La fermeté et la precision du style m'en a

frappé, mais j'avoue que la conduite du gouvernement m'étonne encore d'avantage, en montrant ou une douceur mal-séante au despotisme de nos jours, | ou un retour à la justice qui n'est pas de nos siècles, ou une foiblesse excessive sous un ministre detesté, ou bien des bornes inconçevables dans les instructions de la Regence. Se faire obeïr depuis Cherson à Bruxelles me paroît difficile. Un prince qui ne vaut que de grands etats renonce à faire de grandes choses. Enfin, cette affaire des Païs-Bas me paroît une des plus serieuses pour la maison d'Autriche, et jointe à l'etat precaire de la France et à notre agonie, elle me le paroît de même pour l'Europe entiere, qui pourroit bien changer totalement de face, et d'une façon où les grands despotes ne gagneroient pas. Quel jeu pour les Anglois dans ce moment , s'ils avoient un Grand Homme pour les conduire!

Ma toute chere Diotime, mon amie, dans l'instant je vien de recevoir la vôtre du 15 que j'ai à peine le temps de baiser et de lire, etant appellé ailleurs. Il semble qu'une main invisible est attaché à notre destruction et ecarte avec soin tous les moyens qui paroistroient encore pouvoir servir à la reculer. On ne peut plus dire qu'elle approche de jour en jour, mais d'heure en heure. Adieu, mon unique Diotime, que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Comptez que je satisferai à vos desirs le mieux qu'il me sera possible. Embrassez tendrement vos chers enfants de ma part. Je languis apres le livre de Dalberg, mais opiner dans ces temps et dans ces lieux sur un livre qui traite de l'harmonie est assez absurde.

Je vous ecrirai dans toute occasion qu'il me sera possible.

Lettre 8.41 – 22 mai 1787

La Haye, ce mardi le 22 de may 1787 • N°41

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous écris ces peu de mots -----
Voilà la votre du 18 qui m'arrive, je ne sçai par quel detour. Vous avez raison qu'il ne faut pas faire trop d'effort pour monter. L'homme avec ses viscères presentes n'est pas fait pour des efforts superlatifs. Pourtant il y a des occasions qui les demandent. A la sueur de notre front il y a quelque lueur d'esperance. *Le peur*⁸ commence à se manifester de l'autre côté. Trois jours nous apprendront beaucoup. Combien *d'onces de sang*⁹ que cela exigera c'est difficile à determiner. Assez peu peut-être.

La societé artificielle des hommes est bien sotté, elle s'est armée de deux glaives, celui de la justice et celui de la rage, sans sçavoir manier aucun des deux. Le mal est, c'est qu'elle est beaucoup trop corrompue pour pouvoir jeter ces nuisibles outils.

Enfin, ma cherissime Diotime, si nous revenons de nos maux, | nous serons revenus de bien loin. Un peu plus exercés je l'avoue, mais horriblement fatigués.

Il n'y a qu'un seul peuple heureux et sage dans le monde, ce sont les Lucomères. Je ne sçai si vous les connoissez. A l'imitation des hirondelles et des grenouilles ils s'avisent de mourir à l'approche des aquilons et des orages, et ne revivent que vers le retour des Zephyrs.

Adieu, ma toute chère Diotima, ma tête imbecile, ma main aux abois, et ce cruel cynocephale qui me paroît avoir une vessie de Geânt m'eteignent.

L'onction avec laquelle vous vous ecrivez: C'est la lune! m'edifie beaucoup.

Je supplie nos chers enfants de me dire de quelles espèces de feu d'artifice ils souhaitent le plus.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

J'ai diné avec Camper chez le Corps.

8 En chiffres: 15,26. 56,58,62,57.

9 En chiffres: 23. 43,50,45,47,51. 74,61. 12,34,27,28.

Lettre 8.42 – 25 mai 1787

La Haye, ce vendredi 25 de may 1787 • N° 42

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jamais de la vie je n'aurois cru qu'il y avoient tant de degrez de pire entre le mal et la destruction, mais pour le present je crois pouvoir vous assurer que nous nous trouvons au penultieme degrez, et que la Republique ne tient plus qu'à un fil d'araignée qu'on tache encore d'affoiblir de moment à moment. Je n'ai plus le droit de me flatter d'assez de vie et de tranquillité pour peindre aux races futures les sources et la marche de nos maux; tableau d'ailleurs fort inutile, et qui ne seroit tout au plus que curieux, car des hommes seront toujours des hommes en l'homme est homme rarement.

Toutes les sciences et tous les arts se perfectionnent par le nombre des experiences, mais la politique est la seule, autant que je sache, qui se corrompt et se detruit par la. La raison est qu'elle veut l'absurde et faire d'un nombre une unité. Qu'elle perfectionne les unités qui composent son nombre, et tout ira bien. | Vous sentez bien que tout homme qui se sent, s'occupe dans la situation presente. Si ce n'est plus pour tâcher de prevenir la chute de la Belle, cela l'est au moins pour qu'elle tombe avec decence et dignité. Comme le moral n'est que de la poésie dans la theorie de la politique, et ne sçauroit être qu'absurde dans sa pratique, on ne doit juger nos affaires que par le pur intellect exercé; et celui ci nous dit, qu'aucun des deux partis ne pourroient reculer sans se perdre. Les racommoder seroit enfermer un lion et un tigre dans la même cage, où ils se mangeroient bientôt jusqu'aux os. Dans les grands troubles civils les têtes s'ameliorent et se raffinent à merveille, mais les coeurs s'y corrompent et s'y detruisent à proportion. Si ces deux visceres marchassent de pair vers le mieux ou le pire, on auroit bien tôt du precis: le bien ou le neant. Mais une haine eclairée et puissant travaille sans cesse et sans fin, comme les vautours sur les entrailles de Tityus, qui n'a à espérer d'autre adoucissement de ses peines que la presence de quelqu'Orphée. Or les Orphées ne sont plus de saison, et d'ailleurs quelle Eurydice engageroit un Orphée à descendre dans notre enfer?

Ma toute chère Diotime, pendant ces jours de detresse il faut | me pardonner le volume et le ton de mes lettres. Si Dieu nous accorde un futur tolerable, je rentrerai dans l'ordre avec le reste.

Adieu, ma Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκράτης

Que le Grand Homme n'est-il ici pour quelques heures!
Si vous vous rappelez les temps les plus affreux de Syracuse ou
d'Athènes, en les multipliant par la monstrueuse complication de
notre constitution, vous aurez un croquis de notre enfer.
Je n'ai pas encore de vos lettres.



Lettre 8.43 – 29 mai 1787

La Haye, ce mardi 29 de may 1787 • N° 43

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la vôtre du 24, c'est à dire la première depuis celle du 18. C'est à vous à prononcer si c'est juste ou possible, et à moi, si c'est pénible et poignant, sur tout pour un pauvre qui lit dans une de vos précédentes, qu'il y a une lettre sur le métier, de 12 pages, dont 6 étoient déjà achevées depuis cinq semaines.

Ma politique vous ennuye, elle fait plus que m'ennuyer, je vous le jure. Je pense souvent à la préface sensée du Decameron de Boccace, qui fait sentir que les fléaux extrêmes, absolument sans remède, produisent un abandon total, mère d'une tranquillité gaie, qui feroit honneur même à la philosophie.

Je commence à croire que tout ce qu'on nous chante des tourments des enfers, est un peu exagéré, et je conçois qu'un vaurien après avoir passé un couple de siècles en brèche, s'y fait à la longue, s'y amuse, et y puisse avoir le mot pour rire. Ma Diotime, ne divulguons pas cette doctrine, qui indisposeroit nos gens de bien, et mettroit nos scélérats à leur aise. |

Comme je ne puis pas vous parler de nos affaires, il faut que je vous parle de nos amusements. On montre ici cinq ou six poupées. Vous savez l'horreur que j'ai des poupées en general, mais il y en a deux qui extorquent mon admiration et en

feront autant à la vôtre. Pour vous donner quelqu'idée de ces pièces il faut des prolegomènes.

Imaginez vous une vessie vuide et lâche. Fig. A. Cette vessie est proprement un sac, lequel etant rempli d'air, produit la figure d'un oeuf à peu près, comme en B. Il seroit fort aisé de composer ou de modifier un sac tellement, que rempli d'air, il represente un sphère, un pyramide, un cylindre etc. Il s'agit ici de faire un pareil sac, de façon, que rempli, il represente une statue complete, et voila deja un art dont vous conçevez aisement la possibilité, mais dont l'exécution vous etonne seulement par la patience infinie qu'elle exige.



Chacune des deux poupées est proprement un sac, fait des lambeaux d'une epiderme infiniment legère, qu'on tire des bojaux de certaines animaux. L'un de ces sacs, rempli d'air, represente Pegase dans son vol, monté par Persée. Persée à 8 pieds de hauteur, et monté comme il est, cela va à 13 ou 14 p. L'autre sac rempli, represente Diane, assise dans son char. Elle a 11 pieds | de haut. Elle mène deux cerfs attelés devant son char. Chaque cêrf est trois fois plus grand qu'un cheval ordinaire. Je puis vous protester, du moins pour le Pegase et les cêrfs, qu'ils sont ordonnés et dessinés d'un grand goût, et pleins de feu, de vie, de mouvement et d'esprit. Le Pegase est gris pommelé, les cêrfs ont leurs couleurs et leurs taches, et la déesse et le heros ont leur carnation et leur habillement comme il faut. Ces figures sont suspendues et on ne sçauroit toucher aux animaux, sans leur donner un mouvement tout à fait gentil et noble. Ce qui vous surprendra encore d'avantage, c'est que la petite Amelie transporterait aisement toutes ces figures si colossales d'un bout de votre jardin à l'autre, l'une de ces deux pièces ne pesant que 85 onces, et l'autre un peu moins. Considerez avec ce poid, la prodigieuse etendue de cette epiderme, la colle qu'il a fallu pour joindre parfaitement le nombre de ses lambeaux, la couleur pour teindre le tout, et la grande beauté de presque toutes les figures, vous avouerez que l'homme est un animal bien industrieux. Je compte qu'il vous faudroit un coffret assez petit pour y renfermer autant de statues colossale que demanderoit la decoration entiere de votre grand sallon. Notez que ces figures sont assez transparentes pour faire un grand effet à la bougie. Si la souscription

se remplit, ce que j'espère, on | remplira apres demain jeudi le Pegase de gaz, ou d'air inflammable, et on le mettra entierement en liberté, pour qu'il cherche son gîte, ou aille se mesurer avec son frère étoilé, que vous connoissez dans les cieux.

Je suis charmé du choix du jour, car c'est precisement celui de la naissance de Platon. (A propos de lui et par parenthèse, je puis vous assurer maintenant que Platon aussi bien qu'Homere descend aussi directement, réellement et positivement de Neptune que vous descendez d'aucun de vos illustres ayeux.)

Pour le jour de demain! Jour de devotion et de fête! Le six du mois Thargèlion! Je compte bien que ferez trôter comme il faut vos paisannes d'alentour, et que vous enseignerez à vos enfants les libations dues dans ce jour au saint fils de Sophronisque.

Pour les feux d'artifice j'en aurai soin. Demain je vais trouver notre ancien faiseur Mr. Betty, quoiqu'il soit vieux et fort vieux.

Il vient de mourir ici près un homme à 112 ans. Cela me rapelle une expression remarquable, naïve et jolie d'Aelien. En parlant d'une nation où on vivoit 150 ans et plus, il dit, les gens de cette nation ont besoin de beaucoup plus de temps que nous, pour vivre.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Je n'ai pas encore reçu le livre de Mr. Dalberg.



Lettre 8.44 – 1 juin 1787

La Haye, ce 1 de juin 1787 • N° 44

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai été hier matin chez le Corps qui se portoit très bien et qui part demain pour rester 3 jours chez St. Simon, et pour aller ensuite pour 2 ou 3 jours à Nimegue. Votre marchand de vin, qui devoit passer sa soirée chez moi avant hier, me dit que le Corps meditoit un voyage en Russie, au retour de l'Imperatrice à Petersburg. Il ne m'en a rien dit, et je ne lui

en ai pas parlé, puisque le marchand me l'avoit defendu, mais le tenoit de sa bouche. D'ailleurs j'ignore si ce seroit un mal ou un bien. Je compte que vous aurez le Corps dans 7 jours.

Hier au soir le Pegase est monté pendant le plus beau temps possible à la satisfaction de tout le monde. Lorsqu'il ne paroissoit pas plus grand qu'une mouche, il crêva et revint à terre avec plus de rapidité qu'il n'en avoit mis en montant. La velocity d'un corps, quelque leger qu'il soit en tombant d'une hauteur aussi enorme, etonne à la fin de sa chute. Quoique ce spectacle fut très | beau, il n'est pas comparable à celui d'un ballon que des hommes accompagnent. Alors on voyage avec eux. On a peur dans eux, et cette peur ne cesse qu'après les avoir vu percer les nuages. Cette vue fait naître la supposition tacite qu'ils n'ont plus de relations avec nous, et qu'ils habitent une autre planète.

Mardi le soir on s'apperçut deja d'une combustion parmi le peuple à Amsterdam. A minuit une vingtaine de stadhouderiens se trouvoient occupés dans une auberge à faire signer des membres de leur nouvelle société, lorsqu'une troupe de patriottes y firent des insolences et y cassèrent les vitres. Les premiers, perdant patience firent une vigoureuse sortie où perirent bien des gens, mais à la fin les patriottes devenant les plus forts et etant bien armés ils battirent la petite troupe et rasèrent la maison. Etant en train, ils se jeterent mercredi de grand matin sur la belle maison de Mr. Rendorp qui fut destruite. Meubles, bibliotheque, papiers et tout fut écrasé, déchiré et jété dans le canal. Mr., Madame et leur fils se sont heureusement sauvés en chemise. Les Bijltjes demeurant dans l'Isle et au Cattenburg, ayant reçu la nouvelle de ce qui se passoit chez Rendorp, coururent tels qu'ils etoient, | pour le degager. Trouvant besogne faite, et apprenant que la maison du bourguemaitre Dedel etoit attaqué, ils y marchèrent. Cette maison etoit deja en sûreté par quelques compagnies de bourgeois qui etoient postées à l'entour. Pendant ce temps la maison du bourguemaitre Beels eut le sort de celle de Rendorp, ainsi que quelques autres maisons de gens de moindre importance.

Les Bijltjes ayant vu Dedel en sûreté, et etant mal armés, se retirèrent en bon ordre vers Cattenburg. Ils y levèrent tous leurs ponts et se revengèrent sur les maisons patriotiques dans ces quartiers. Les patriotes ayant eu le vent de cela, y marcherent en force, mais trouvant les pont levés, ils firent venir du canon et des

barques. Ils attaquèrent le Cattenburg avec fureur, et apres une resistance des plus opiniâtres, ils y entrèrent. On ne sçait pas le nombre des morts dans cette rude affaire, il est très considerable. Voila le mercredi au soir bien tard.

Hier les dernieres nouvelles disoient que la ville etoit en repos, que les patriotes paroissoient avoir entierement le dessus, mais que tout etoit en armes ou prêt de s'y mettre. Vous jugez du repos d'une ville aussi vaste qu'Amsterdam, où il y a du moins trois cent mille ames, après avoir essayée une pareille convulsion.

Je crois que les chefs ou les directeurs de la | nouvelle societé stadhouderienne ont fait la faute de crier trop haut, avec ostentation de leur nombre, et que l'autre parti, voyant ce nombre grossir de jour en jour, et sachant que pour le moment il n'etoit pas le tiers de ce qu'il se vançoit, a mieux aimé prevenir qu'être prevenu, ce qui n'est pas mal pensé.

Hier il a paru un manifeste du Prince d'Orange, pendant qu'on delibere en Hollande de lui ôter tous ses emplois et tous ses revenus. Ce manifeste est considéré par les patriotes comme une declaration de guerre de sa part.

Il est impossible de vous peindre les effets que font ici à tout instant les nouvelles d'Amsterdam, ni combien chacun s'occupe de l'issue de cette malheureuse affaire.

Je vien de recevoir la vôtre du 27, ma Diotime, sans le livre de Mr. Dalberg. Je suis charmé d'apprendre qu'à la fin des fins l'Alexis sera bien tôt traduit. J'aurois deja écrit au cher Jacobi si j'avois d'autre loisir pour écrire des lettres qu'à vous. Je n'oserois pas vous detailler les fruits de mes occupations journalieres, puisque certainement vous ne vous en soucieriez guère et avec beaucoup de raison. Plaise à Dieu qu'un jour je puisse achever mes Reflexions sur cette Republique etonnante! Je me flatte que cela vous plairoit d'avantage, quoique ce ne seroit qu'un objet de curiosité; car pretendre eclairer les hommes sur la politique | est une folie, meme par la nature de cette science, qui n'est que trop eclairée, ou bien plus tôt, illuminée avec art. Pour celui qui s'aviseroit d'y porter un rayon du soleil pour y mener le jour, il seroit aparemment lapidable par tout, et très peut-être feroit il encore du mal. Car un tas d'hommes est la plus excellente caricature du cahos de la fable.

Pour le plan de décoration et le reste que vous me demandez, je vous supplie d'embrasser tendrement vos chers enfants de ma part et de leur assurer qu'ils auront lieu d'être contents de moi, certainement du côté de mon zèle; mais il nous faut ici quatre ou cinq jours tout au plus une attention assidue pour sçavoir jusqu'où on existe, car cela tire à sa fin quelconque.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce que nous cherissons.

Σωκράτης

Vous recevrez avec plaisir les benedictions de la Grande Comtesse que j'ai vu hier longuement au spectacle. Ce spectacle m'a fait du bien comme une heure de jeu rafraichit la tête de l'enfant apres des jours d'etude penible.

Si j'avois le temps de faire de l'algèbre, vous trouveriez de l'occupation. A propos de l'algebre, vous aurez soin de tout à l'arrivée du Corps. Pendant son sejour, que jamais algèbre ne soit manié que par des mains seures, car il se pourroit que j'en fisse.



Lettre 8.45 – 23 & 24 & 25 juin [sic] 1787

La Haye, le 23, 24 et 25 de juin 1787 • N° 45

Ma toute chère Diotime, mon amie, nos semaines passent comme des heures et sont riches comme des siècles. L'armée en Hollande se trouve dans une situation fort embarrassante. Dans le meme jour elle reçoit des ordres des Etats de cette province de ne pas obeir au Conseil d'Etat, et de ce Conseil, de n'obeir à personne qu'à lui. Des deux côtés on casse les officiers qui desobéissent et on les remplace. Aujourd'hui on delibère en Hollande d'interdire le territoire à LL.HH.PP et au Conseil. Vous pouvez juger si une telle chose sçauroit s'executer avec aisance et pacifiquement. D'ailleurs, les trois provinces liées pourroient aneantir la Hollande, la Zélande en fermant la Meuse, la Frise en

fermant le Texel et le Vlie, et la Gueldre en fermant le passage des rivières vers Dordrecht.

L'Angleterre est fermement résolu d'empêcher la dissolution de la République à tout prix. Le Roy de Prusse parle clair à la France. Celle-ci est dans un pauvre état. Elle craint d'envoyer des troupes à cause de l'Empereur, mais elle craint | plus essentiellement une guerre avec l'Angleterre, qui ne la craint pas, pour ne rien dire de plus. Des milliers de citoyens demandent par requête la cassation du stadhouder. D'autres milliers demandent l'ancienne constitution. Parmi tant de phénomènes rares on a vu désarmer un régiment par les Vrijcorps, par ordre des États d'Hollande.

Vous sentez bien, ma Diotime, qu'un pareil remue-ménage occasionne plusieurs assemblées tant de jour que de nuit, où des petites majorités artificielles et momentanées décident du seul instant qui va suivre. Si dans un tel exercice les têtes ne se forment pas, ce doivent être des têtes bien inaptées, et on en trouve.

On a publié une liste des maisons détruites à Amsterdam jusqu'ici. Cela ne va tout au plus qu'à une soixantaine de part et d'autre. Celle de Rendorp ne l'est que du côté du Cingel. Sa bibliothèque et ses papiers sont sauvés. Madame se porte bien à Marquette. Elle fut très étonnée qu'un inconnu lui rapporta de la part d'un inconnu sa cassette avec ses diamants. Notez que le grand nombre de prisonniers consiste pour la plus grande partie en étrangers, et parmi eux des légionnaires du Rhijngrave. On en pend de jour en jour avec assez de succès.

Vous voyez que nous sommes aussi actifs ici que le peuvent être | vos fournis, et que cette nation si éclairée se doit perfectionner à miracle de tous les côtés qui ne sont pas le moral.

Mon Dieu, comme je souhaite souvent ici le Grand Homme! pour profiter de ses lumières et pour lui montrer en revanche l'aspect étonnant de Syracuse et d'Athènes vivantes, du côté des vices de leurs constitutions s'entend.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, je n'ai plus un instant à moi. Je vous le répète, jusqu'à ce moment nous ne savons pas jusqu'où nous existons. Dans peu de jours nous aurons des lumières sur cet article. Ceux qui s'avisent de quitter ce monde dans nos circonstances présentes ne me paroissent pas fôls, mais peu curieux de choses rares.

Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκρατης

Je n'ai pas encore le livre de Dalberg. Dans celui de Jacobi je trouve de très excellentes choses.



Lettre 8.46 – 8 mai [sic] 1787

La Haye, ce 8 de may 1787 • N° 46

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous écris encore par instinct, et pendant les seuls moments que des courses, des consultations, des délibérations et d'autres occupations analogues me laissent. Vouloir être inutile à sa patrie, et à ses amis, dans des temps et des lieux pareils aux nôtres, décréditerait à juste titre notre belle philosophie, qui dans le fond ne sauroit trouver une palestre plus digne d'elle, que la où tous les vices de l'homme se déploient, que la où on se sent soi même à tout instant injustement préoccupé, cruel, vindicatif, enclin à la haine, à l'intrigue, à prévenir son ennemi par des voyes obliques et détournées. C'est la où il y a des combats à donner et à remporter des victoires.

Il est fort indifférent au philosophe si telle ou telle république, ouvrage de la sottise des hommes, surnage à ses maux, change de forme, ou perit; mais il n'est pas indifférent si lui, ouvrage de la sagesse d'un Dieu, apprend à se connoître, découvre et corrige des vices dans son sein, que la mollesse des circonstances avoit voilée à ses yeux. |

Depuis quelques semaines je me trouve dans quelques intervalles de repos, tantôt une inertie complete, et tantôt des accès de métaphysique comme je n'en eu jamais. Si un seul jour tranquille eût pu luire sur notre horizon, vous auriez eu une dissertation entière sur un sujet dont je vous ai parlé tant de fois, savoir la raison pourquoi il faut dans ce monde, et apparemment dans tout autre, deux sexes différents pour produire par voye de propagation un être sensible et actif. Ce jour est incontestable par toutes nos expériences, mais il s'agit de démontrer que

ce fait derive nécessairement des premieres loix de la nature, et que la realisation de ce fait demande nécessairement la main d'une Providence creatrice.

Ma Diotime, je crois voir du jour dans cette affaire, mais il me faut du temps et du repos, pas tant pour mettre tout le raisonnement dans l'ordre convenable dans ma tête, que pour y adapter des expressions intelligibles, seulement pour mes soeurs et frères en metaphysique. J'essayerai pourtant, puisque la chose me paroît extrêmement curieuse.

Ici nous sommes dans un etat pire que celui de guerre. Toutes les issues de cette province du côté de l'ennemi sont occupés et defendus; il y a deja des armateurs sur le Zuyderzee qui visitent les vaisseaux | d'ordonnance, sur les rivieres on a arrêté deja le yagt des Etats de Gueldre. De jour en jour l'armée en Hollande reçoit des ordres diametralement opposés, d'un côté du Conseil d'Etat, et de l'autre des Etats de Hollande. Ainsi toute l'armée sera bien tôt parjure et pëndable. Il est indubitable que pour le moment les Vrijcorps constituent la force de l'etat. Ils haïssent le Prince et les aristocrates egalement, et se moquent de ceux qui les ont mis en jeu. Il y a des troupes parmi eux, qui ne le cederont pas aux meilleures troupes réglées. Ce qui leur pourroit manquer de routine, ils le gagneroient richement du côté de la fureur. Ils n'ont point de chef ostensible, sans quoi ils seroient hautement les maitres par tout. Les aristocrates, crainte des represailles du stadhouder, se jetteront dans leurs bras, où ils trouveront un dur esclavage. C'est un puit qu'ils se sont creusés eux même et dont leurs ennemis profiteront à la fin pour les detruire. Faire en politique est assez facile, mais defaire ce qu'on a fait, hoc opus hic labor.

La France craint à present de se mêler de nos affaires. L'Angleterre y est toute resoluë, et la Prusse a les mains plus libres par les serieuses affaires du Brabant. La meilleure chose qui pourroit en resulter seroit une pacification par autorité externe. Or il n'y a rien au monde qui ecrase plus la majesté d'un etat.

Nos maux sont au comble, mais le philosophe n'envie pas aux autres hommes la consolation de | trouver quelqu'ombre d'esperance dans l'absurde supposition que le Dieu Suprême se mêle de corriger les vices des automates de notre construction.

Adieu, ma toute chère Diotime, c'est le temps et ma main, qui m'inquiète assez depuis quelques jours, qui m'obligent à finir.

Que le Dieu Suprême benisse nos individus qui tiennent à une tout autre catégorie que ne font nos pendules. Adieu.

Σωκράτης

Jusqu'ici point de lettre ni de livre de Dalberg.

Ne croyez à aucune gazette qui parle de nous.



*Lettre 8.47 – 12 juin 1787*¹⁰

La Haye, ce mardi 12 de juin 1787 • N° 47

Ma toute chère Diotime! Hier au soir j'ai reçu deux lettres à la fois, celle du 4 et celle du 8. Je vous renvoie aussitôt que possible, suivant vos ordres, ce petit livre d'or. C'est le seul commentaire essentiel de Platon que j'ai vu. Si Platon s'étoit exprimé avec autant de clarté, il n'auroit pas tant encouru le blâme d'être obscur, quoiqu'il se puisse pourtant, que nos connaissances defectueuses de l'harmonique des Anciens en soient les causes en partie. Enfin ce petit livre prouve bien, que pour traiter la morale pure philosophiquement, il vaut beaucoup mieux, et il est plus psychologique de puiser le langage dont on se sert dans la musique, que dans la physique ou la métaphysique, c'est à dire de parler harmonie plutôt qu'attraction ou homogénéité. Cependant je presume que cet ouvrage ne sera bien senti ni compris que par ceux, qui ont labouré un peu dans la philosophie universelle. On trouve assez de têtes, qui ont l'aptitude requise là où il ne faut que raisonner pour comprendre; mais là, où pour comprendre il faut sentir par dessus du marché, les têtes ne se présentent pas en foule. |

Si quelque génie psychologue routiné en eût le temps, je crois qu'il seroit possible de produire sur le ton du petit livre un cours complet de morale comme

¹⁰ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 132, p. 443-445. Un copie fragmentaire: Bistumsarchiv Münster, Fürstenberg Nachlaß, 244.

on n'en auroit jamais vu. Je vous supplie de me faire avoir d'une ou d'autre façon un couple d'exemplaires de ce petit livre, s'il est possible.

Je suis fort curieux de savoir la sensation que fera ce petit livre dans ces accès d'effervescence dans la philosophie et dans les hommes. Pourroit on déterminer déjà la nature du sédiment qui restera? La question est un peu rude, mais je sçai à qui je l'adresse et d'ailleurs elle vaut bien la peine d'y penser.

Ma chère Diotime, vous dites que je ne dépend que de moi. Je souhaiterois que vous fussiez ici pour un seul instant; vous y souhaiter pendant plusieurs, seroit être cruel, mais alors vous jugeriez jusqu'où cela est vrai que je m'appartiens.

Il est probable et aparent que le Prince d'Orange soit aujourd'hui déclaré inhabile et cassé. Vous me demandez ce que je pense de sa declaration. Sans rien dire du contenu, je puis vous assurer que jamais rien de ce côté n'est venu dans son temps.

Jamais on a eu plus souvent les cartes que le Prince et son parti; et jamais on n'a plus mal joué. Les autres on fait des fautes grossieres, mais ils se sont rendu habiles à la longue, et très habiles. Avec tout cela je ne voudrois rien affirmer sur la fin de ce jeu!

En regardant cette Republique depuis son enfance jusqu'à nos jours, elle ne paroît qu'un tissu de miracles, parce qu'elle est le tissu d'accidents extraordinaires qui n'avoient jamais coexistés; ce qui donne à la Nation le droit pour ainsi dire d'esperer toujours des miracles et à nos politiques celui de prendre cette | esperance pour sagesse et pour base de leur conduite. Vous sentez aisement la cubique solidité qui en resulte.

Je suis autant charmé que la traduction d'Alexis est achevée et dans vos mains, que peu etonné de ce que vous la trouvez admirablement bien faite. Il m'a paru que l'excellent Jacobi a la faculté infiniment rare de pouvoir monter son style au ton qu'il lui plait, et des lors une traduction n'est qu'un jeu. Je voudrais en voir une du Lucien de sa plume, ce qui realiserait à peu près l'impossible. Pour son dernier ouvrage je vous en ecrirai amplement aussi tôt que nos maux seront à leur comble ou leur fin et permettront de nouveau à penser. J'ai lu dernièrement encore ses deux ouvrages precedents et je ne cesse d'admirer comment il a sçu prononcer le Spinosisme sans comparaison plus clairement que Spinosia lui même. Il est vrai que celui ci avoit la main sous la ferule de son siècle.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous bénisse avec tout ce que nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Je vous prie de vouloir assurer vos chers enfants de ma part qu'ils seront contents de moi, sans quoi je ne le serai jamais de moi même.



*Lettre 8.48 – 15 juin 1787*¹¹

La Haye, ce 15 de juin 1787 • N° 48

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 11. Comptez qu'il n'y a pas de ma faute que celle ci n'est pas plus longue.

Il faut s'écrire cependant lorsqu'on le peut. J'y trouve un soulagement singulier. Pendant les instants que je m'occupe avec vous, il me semble que je participe à votre doux repos, et je ne pense pas que je vous fais participer aux horreurs qui m'entourent. Si tout ce qu'on lit ici sur toutes les physionomies de haine, de rage, de mefiance, et de cruauté, se realise, comme cela doit se faire à la fin, il ne restera bien tôt de cette Nation qu'un fuit obscurément tracé sur le sommet de quelque dune que le caprice des ondes aura daigné epargner d'un sol artificiel. Sic transit gloria mundi.

Vous me demandez une definition philosophique de l'atheïsme. C'est l'opinion que l'Univers physique ou non physique ressemble à la republique, que ses parties existent chacune par elle même, par sa propre nature; que chacune a dans soi ce lumineux nisus de notre Diderot, c'est à dire, principe de mouvement sans direction; que tout cela se trouve dans un grand sac, | que le hazard secoue au hazard. Où se trouve cet hazard? direz vous. Mais dans le sac. Et où se trouve le sac? Mais tout est dans le sac, vous dis je. Ma Diotime, il faut croire les gens, lorsqu'ils sont honnêtes et qu'ils vous parlent raison. Avouez que ce systeme surpasse tous les autres 1° par sa simplicité, qui n'exige que le croire. Et

¹¹ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 133, p. 446-447.

2° puisqu'il explique parfaitement tout événement dans l'Univers sans exception, avec une facilité digne d'un siècle éclairé comme le nôtre; et alors je ne compte pas encore qu'il est à la portée de tout le monde, car le plus chétif enfant sait croire du moins.

Je recommande l'Alexis à votre sagacité.

Adieu, ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous éclaire et nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Le Nyctologue est ici avec son épouse. Il vient de m'écrire et je vais les voir pour un instant.

Hier j'ai passé la nuit à observer un orage affreux. J'ai vu plus de vingt fois partir l'éclair ou la foudre de la terre vers le ciel.

Bien à la hâte.



Lettre 8.49 – 19 juin 1787 ¹²

La Haye, ce 19 de juin 1787 • N° 49

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous écris, lorsque je me trouve un instant de loisir. Je compte que vous possédez le Prince au moment que je vous parle, suivant les nouvelles que m'en a donné le Nyctologue et son épouse. Hier ils ont été chez moi pour renouveler avec beaucoup d'empressement notre ancienne connaissance. Ils occuperont ici la maison de Cruyningen. Ils quittent Utrecht à cause de la guerre qui y devient très sérieuse, pour chercher la tranquillité à La Haye, où chaque aurore nous menace d'une guerre tout autrement cruelle encore. Si la Prusse, la France et l'Angleterre ne se joignent ensemble pour se mêler de nos affaires domestiques (ce qui est toujours un mal dans soi même) la République est perdue de fonds en comble en moins de temps qu'on ne sauroit le croire! Comme je vois un peu de près les affaires, je puis vous assurer qu'aucun projet même de médiation n'est plus possible, | tandis que

12 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 134, p. 448-452.

chacun des trois partis, bien dirigé, se trouve dans le moment, des forces et des facultés pour abimer les deux autres moins bien dirigés. Je puis vous assurer encore, que dans tout ce que j'ai jamais sçu d'histoire, il ne se trouve aucun peuple ou etat qui ait eu un moment de desordre approchant de celui qui nous travaille; suite demonstrativement necessaire des vices naturels de notre etrange constitution. J'ai tant etudié maintenant cette constitution et notre histoire, qu'ayant du temps, j'en pourrais dire assez à la posterité, pour la faire douter de notre existence. Nos predicateurs nous assurent que cette Republique est l'ouvrage d'un Dieu. Fille bizarre des accidents et du hazard, elle ne sauroit être même l'ouvrage du sens commun. Je traiterai bien tôt devant vous de ce que c'est que cause finale, qui ne sauroit resider que dans le sein du Createur. J'en vois dans l'acte de la vision. J'en vois dans la propagation des espèces d'un ordre beaucoup plus elevé encore; mais il faut être bien bête pour s'imaginer d'en appercevoir, non seulement dans la composition de ma pauvre patrie, mais dans les modifications les moins absurdes meme de quelque société artificielle que ce soit. S'il y a du mal-enoncé dans ce paragraphe, vous le comprendrez aisément dans la suite. |

Ma chère Diotime, je viens de recevoir la vôtre du 14, dont le picquant debut ne sauroit qu'enfler mon orgueil au dela de toute mesure, et j'ai besoin de toutes les forces de ma modestie fonciere, pour derôber à mes propres yeux la chatouillante consequence du parallele de Minerve et de ma fille Alexis.

Pour ce qui regarde le passage en question: Tandis que la geometrie et nos sens nous prouvent etc. j'avoue, ma Diotime, que l'expression et nos sens peut paroitre un pleonasme: un superflu, quoi qu'elle ne soit qu'un peu obscure pour ceux qui n'y applicquent pas la theorie du Sophyle.

Dans le fond la geometrie et nos sens nous prouvent etc. etc. et nous le prouvent même de deux façons très différentes.

La geometrie nous le prouve effectivement en nous montrant des chaines de verités continues sans aucune interruption, et ainsi la cohesion même de verités.

Nos sens nous le prouvent, puisque par leur nature ils nous donnent des idées ou des perceptions de choses hors de nous, avec tant de fidelité, que les rapports entre ces perceptions sont les memes que ceux qui se trouvent dans les choses.

La geometrie nous montre parfaitement l'enchainement d'idées abstraites des choses réelles de dehors ou d'idées dues au pur travail de l'intellect.

Nos sens ne transportent pas seulement les rapports des choses par | le moyen de l'imagination à l'intellect, mais ils transportent au contraire, avec la même fidélité, les vérités trouvées par l'intellect au moyen de sa geometrie, dans les choses de dehors; ils executent ce que l'intellect projette, et prouvent par là effectivement la justesse des manoeuvres de l'intellect, et en même temps leur propre fidélité; et voila l'application de la geometrie aux êtres réels, qui est la base de toutes les vérités que nous ne devons pas purement au tact, au sentiment interne ou à quelqu'influence étrangère jusqu'ici inconnue. Enfin c'est la base de notre grande physique moderne qui deploye les facultés de la nature humaine jusqu'à un point inconnu aux anciens, quoique pressenti par eux.

Ainsi il me paroît que, la geometrie nous donnant une chaîne de vérités abstraites, et que nos sens nous donnant les vrais rapports de quelques chaînons réels de cette chaîne, nous sommes par notre nature capables de sçavoir, de sentir etc. et qu'il nous manque actuellement pour cela ou quantité d'organes ou quantité de véhicules d'action ou quantité de temps pour que les actions nous arrivent successivement par les modifications des vehicules. Le premier des trois je le crois possible. Le second je le crois faux. Le troisieme je le crois vrai.

Ma Diotime, si ces éclaircissements ne suffisent pas ou que vous jugez encore l'expression et nos sens superflu ou obscure à | cause de sa source un peu trop écartée pour la plus part des lecteurs, vous pourriez la jêtter, il me semble, car je ne sens pas une nécessité absolue qu'elle soit dans cet endroit. D'ailleurs tout ce que vous jugerez à propos de rejêtter, de changer ou de corriger ou d'ajouter dans ces dialogues, qui sans vous n'auroient jamais existé, sera sacré pour moi et je l'adopte avec la plus parfaite confiance dans l'homogeneité de nos intellects.

Ma chère Diotime, je suis beaucoup plus sensible à votre sciatique qu'à la mienne. Les maux extrêmes de la patrie et les occupations qui en resultent l'absorbent et font disparoitre le corps. Le seul remède spécifique d'un mal est un mal plus grand, d'une autre nature. Triste propriété!

Voila des lamentations, direz vous, qui ne sont pas dictées par une philosophie bien robuste et pratique; elles sentent la paresseuse et la contemplative. Ma Diotime, je le sens, je l'avoue et rougis; mais au nom des Dieux ne me jugez pas

sur quelques lamentations passagères qui tombent physiquement de mes lèvres dans un moment de rebut. D'ailleurs la philosophie pratique n'est-elle pas un corps de réserve: un habit de dimanche qu'il faut épargner pour les grandes occasions? Je n'ai pas pris cette pensée dans Xenophon, dans Chion, ou dans leurs pareils, mais je connois ici des philosophes qui enseignent cette doctrine solide pleine de prudence et de sagacité. |

Les duels sont à la mode ici comme vous jugez. Hier il y en eut un entre deux membres de L.H.P. L'un est Zuilen que vous connaissez, des Etats d'Amersfoort. L'autre est d'Averhoults des Etats de la ville d'Utrecht, celui qui a blessé le Rhingrave il y a trois mois. Tous les deux se sont montré gens de coeur et d'une ame élevée. D'Averhoults a reçu un coup au milieu de la poitrine, mais qui n'est pas mortel par un hazard singulier.

Voilà le Nyctologue qui nous vient bien, étant françois et babillard. Notez qu'il se propose de travailler de nouveau. S'il veut, comme il paroît, que nous nous mettions ensemble à labourer à fraix communs, il juge mal. 1° mon temps est pris. Et 2° il feroit comme Ulysse en attélant deux animaux de différente espèce à sa charrue. Lui le Xerxes de la littérature qui aime à sa suite un nombre immense de mots et de paroles quelconques, et moi chétif Athenien qui préfère un peu de tactique dans le petit nombre à ma portée.

Adieu ma cherissime Diotime, que le seul Dieu nous eclaire et nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Je reçois des nouvelles qui me donnent quelque lueur, soit de soleil ou de foudre, il n'importe, car dans l'obscurité tout rayon est charmant.

Lettre 8.50 – 22 juin 1787

La Haye, ce vendredi 22 de juin 1787 • N° 50

Ma toute chère Diotime, mon amie, hier au soir j'avois compté de vous écrire une lettre un peu honnête, mais une conversation assez intéressante de cinq bonnes heures avec votre marchand de vin m'a mis hors de combat. Ce galant homme se met à vos pieds, où vous l'admettrez aisément, car il est si bon François.

Je ne vous dirai rien de notre état. Il faudroit un volume qui auroit dû être précédé de nombre de volumes. Figurez vous la République entière qui se divise en colonnes, et marche droit par toutes les routes qui mènent à l'abîme.

Il est vrai cependant qu'on ne sauroit voir au monde une école plus parfaite pour rendre une nation alerte et dresser les intellects des individus. Mais aussi n'y en a-t-il guère où les exercices sont aussi périlleux. La seule chose qui adoucit en quelque façon nos amertumes, c'est de voir quelques très excellents hommes se développer, de voir la paresse la plus inerte produire l'activité la plus énergique, comme on vit en Égypte autrefois naître des animaux de la terre et du Nil. Je pourrois vous faire voir de même ici des êtres moitié motte de terre encore, et moitié homme ou géant. |

Je suis au désespoir, ma chère Diotime, que je n'ose pas assurer à vos chers enfants qu'ils auront les feux d'artifice au temps qu'il les leur faut. On fait ici un autre employ de la poudre, et supposons que je les eusse dans ce moment tout achevés, il me seroit impossible de vous les faire parvenir à travers la Hollande, l'Utrecht et l'Overijssel, par où ils devroient passer. Rien de cette nature peut sortir. Avec cela je ferai mon possible. Pour un plan de décoration, ils l'auront dans peu.

Plût aux Dieux que je pusse vous détailler les occupations de 4 ou 5 amis et leurs effets. Depuis 5 jours *nous avons la majorité au Conseil*¹³ entièrement, et à LL.HH.PP. 4 à 3.

Pour l'Athéisme j'en parlerai d'une façon un peu plus détaillée dans ma suivante. J'y penserai avec ardeur dans tous les instants que la terre n'absorbera

13 En chiffres: 31,9,10,11. 34,20,49,50,51. 15,26. 65,72,66,43,5,2,42,16. 34,37. 59,49,50,17,6,41,54.

pas. C'est un sujet sur lequel je me trouve encore un petit magasin dans la tête, où il ne s'agira que de fouiller peut-être.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le vrai Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde. Adieu.

Σωκράτης

Ma tête et ma main sont à bas et cependant elle devront tantôt me servir encore.

L'Empereur trouvera de la besogne à son retour par tout.



*Lettre 8.51 – 26 juin 1787*¹⁴

La Haye, ce mardi 26 de juin 1787 • N° 51

Ma toute chère Diotime, mon amie

Tout fier du miracle opéré par ma plume, je m'étois proposé de vous faire une longue lettre aujourd'hui, et de fait je me trouvai une limpidité de cervelet, qui depuis bien des années ne se manifeste plus dans ma composition que de loin à loin; lorsque nos tristes circonstances disposèrent de moi et jetèrent un crêpe sur cette partie de mes facultés qui est tournée vers Diotime et la philosophie.

Dieu vous benisse du soin que vous daignez prendre de ma pauvre fille. Si vous desirez laisser le mot et nos sens à leur place, je crois que la nôtre suivante suffirait pour les éclaircir.

* Puisque la geometrie nous donne des chaînes de verités sans interruption quelconque, et puisque nos sens nous rendent si fidèlement les images des choses hors de nous, que nous saisissons les vrais rapports que des choses ont entr'elles pour autant qu'elles sont analogues à nos organes.

J'avoue ma Diotime, que je n'ai pas bien sçu comprendre en quoi consistoit proprement l'obscurité du passage; | car tous les objets de la geometrie ne sont que des abstractions pour des images que nos sens nous donnent des choses, soit réelles, soit possibles.

¹⁴ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 135, p. 453-456.

Geometrie ne designe proprement que la nature du mouvement de l'intellect lorsqu'il se promène avec sagesse d'idée en idée en combinant leurs rapports: lorsqu'il est purement Lui.

Je sçai bien que de grands intellects sautent et volent même avec sagesse par la force de leur nature ou par de prodigieux exercices, et que nous appellons ces manoeuvres de l'intellect la grande geometrie platonique; la grande philosophie; ou plus tôt la poésie divine, mais je doute qu'on puisse attribuer la source de ces grandes manoeuvres, qui constitue le genie, aux purs attributs de l'intellect ordinaire. Je crois plus tôt qu'on devoit la chercher dans cet enthousiasme: dans cet effort inconnu, qui condense l'imagination; acte, dans lequel à mon avis l'organe moral même entre pour beaucoup; l'organe, notez, qui est tourné vers les choses divines; ce qui justifie le nom de souffle divin donné à cet enthousiaste effort.

Il seroit curieux, ma Diotime, d'analyser un certain nombre de nos operations. Celles de la velleité pure sont des actions determinées quelconques. Celles de l'intellect pur sont la logique | naturelle, la geometrie et l'arithmetique simples. Celles de l'imagination pure sont des châteaux en Espagne et des chimères. Celles du moral pur se sentent aisement, mais sont trop difficiles à être bien exprimées et rendues pour le temps qui me reste à present. Mais ce sont les operations, qui partent de la combinaison de deux ou de trois facultés quelconques, qui exigent cette analyse pour la perfection de la psychologie.

Cette analyse est autre chose encore que la recherche de la valeur reciproque des facultés dans un individu. De celle ci resultent la valeur et la nature ou caractère de tel individu; de l'autre derive la connoissance du comment les hommes opèrent, ce qui tient à l'histoire naturelle des ames en general.

Si j'eusse adressé le passage que vous venez de lire à feu notre ami Diderot ou à votre Prince, je suis sûr qu'ils l'eussent rejeté avec dedain, comme un bel amphigouri platonique; mais je le suis egalement, que vous me comprenez et cela suffit.

Pour revenir à l'Alexis, c'est un enfant que vous avez adoptée, formée, educuée, ainsi je m'en lave les mains, et ce sera à vous, ma Diotime, de reprendre à tout le mal qui en resultera. Vous avez tout cela sur votre ame! Helas!

J'espère que le libraire en imprimera assez pour que j'en puisse avoir un bon nombre, à mes frais s'entend. Je crois vous avoir envoyé une nôte touchant une pensée d'Alcmaeon, le disciple et contemporain de Pythagore. C'est la dernière nôte: si vous | l'avez c'est bon, si non, cela ne vaut pas assez pour vous causer de la peine. Je vous ai communiqué le motif de cette nôte dans le temps.

Adieu ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous bénisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Il vient de paroître un ouvrage sur l'éducation que je n'ai pas lu. C'est une production de deux génies, qui travaillent ensemble et ne font plus qu'une essence à peu près, dans deux corps femelles, et cela depuis bien du temps, et à mon inscu. Ces deux ames coagulées sont celles de Mad. de Genlis et de Mad. de la Fite. Je le comprend car on me dit que ce qui avoit paru de passable de la première, appartient à Mr. de la Harpe.

Nous posséderons ici pour plusieurs semaines la tant illustre Mad. de la Rôche. Je doute que ma portion dans cette possession soit bien grande.

Si vous possédez le Prince chez vous, je vous supplie de lui faire agréer mes respects.

J'ai reçu au Texel le grand binocle que j'ai fait faire comme le mien pour le Duc de Gotha. Cela me coûtera du travail encore. Plût à Dieu que je pusse le lui porter moi même. Mais on ne sort plus d'ici sans en être chassé, ce qui peut arriver cependant dans très peu de jours. |

La réponse du Roi¹⁵ de France¹⁶ au Roi de Prusse¹⁷ est insolente à tel point¹⁸ qu'elle me justifie pleinement en me servant d'un pareil épithète même à l'égard d'un animal couronné. Il declare le Prince

15 En chiffres: 5,6,56,49,50,59,58. 23,30. 14.

16 En chiffres: 1,18,34,50,45,47.

17 En chiffres: 35. 75,61. 82,57,62,11,12,16.

18 En chiffres: 19,31,51,43,15,38,27,42,32. 26. 34,55,54. 81,9,2,31,45,42.

d'Orange son ennemi personnel et ne présume pas que le Roi¹⁹ de Prusse²⁰ se mêlera²¹ de la défense²² d'une cause aussi mauvaise²³ etc.

Pour vous donner un tableau de nos affaires dans le païs, cela est impossible. Leur situation change d'un jour à l'autre comme les vents. La seule chose constante est la marche uniforme de la haine et de la rage, qui seront bien tôt à leur comble.

Il est à craindre que l'Europe se sentira bien tôt de nos affreux débats. L'Angleterre craint beaucoup moins la guerre que la France, et les choses pourroient tourner de façon que la dernière fût dupe à la fin, ce qui me feroit une peine horrible par reconnaissance; car elle est de toutes les puissances celle qui de tout temps a le mieux prouvé la verité de mon systeme immortel touchant l'accord parfait de la morale et de la politique.

L'algèbre que vous voyez ici est un fort grand *secret*.²⁴ Je doute que le marchand le sache.



Lettre 8.52 – 29 juin 1787

La Haye, ce 29 de juin 1787 • N° 52

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je viens de recevoir la votre du 24. Vous pouvez compter que vous aurez les feux d'artifice à temps pour autant que cela dependra de moi, et que vos chers enfants auront quelqu'esquisse de decoration au premier moment de loisir que je me trouve. On me demande des esquisses d'une autre nature qui ne m'amuseront pas tant, et qui auront aparemment moins

19 En chiffres: 23. 24,2. 52,31,60,65,52,54. 45,43,44,35,49,50,31,32. 19,15.

74,58,59,15,26,18,16. 54,55. 56. 43. 48,49,50. 32,31,27,29,80,41.

56,58,57,22,9,50,27,55,79. 70. 31,32. 81,35,6,17,24,65,38. 82,72,12. 36,37,38. 15,16. 57.

20 En chiffre: 81.

21 En chiffres: 80,61,54,55,14,26.

22 En chiffres: 74,61,77,47,50,11,16.

23 En chiffres: 34,30,12,11,41. 80,26,4,20,34,41,17,47.

24 En chiffres: 17,16,45,57,58,42.

de succes, comme de coutume. On accuse souvent mes plans d'un peu d'inexecutabilité et on ne me fait guère la grace ou la justice d'accuser plus tôt les bizarreries des circonstances à manier, ou l'énergie, les lumieres et les forces réelles des agents qu'on puisse mettre en besogne.

Notre viellard faiseur d'artifice, Mr. Betty, vient de mourir, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'on m'en indique un autre que je mettrai des demain à l'ouvrage. Je vous supplie en attendant de me dire comment vous avez reçu votre caisse et si c'est par la voye de Mr. Oldecop?

Je vais m'informer chez Hage aujourd'hui des tabatieres | à la Cagliostre que je ne connois pas. Je connois celles de cuir qui sont de vielle date, mais je vous supplie cependant d'extorquer quelque lumiere ulterieure sur cet article, et de m'en reflêchir quelques rayons.

Plut à Dieu que je pusse donner une idée à Mr. de Furstenberg de l'état de nos affaires! Pour le moment cela seroit impossible, car elles changent d'un instant à l'autre, et cela paroît tirer à sa fin. Dans celui que je vous parle, c'est à dire 5 minutes avant 10, toute notre garnison est sous les armes, chargée à bâte comme il faut. Et tout le monde est sur pied. Le monde qui passe dit que la Princesse d'Orange est arrivée à Gouda avec son fils ainé et que les Vrijcorps les ont fait prisonniers. Je n'en croirois rien si nous n'étions faits ici à voir l'absurde possible. Et ceci n'est pas si absurde.

Une chose je vous la prie, ma Diotime, c'est de ne croire aucun mot d'aucune gazette qui parlera de nos affaires. Tout gazetier doit vivre, et chacun de ces hommes respectables doit être d'un parti, car etant neutre et veridique, il seroit insipide et certainement à jeun. D'ailleurs il est aussi impossible qu'il sache la verité, qu'il l'est qu'aucun parti la voye, pendant la presente agitation bouillonnante de toutes les imaginations.

Si mon devoir ne m'appella ailleurs, je laisserois nos fôlies publiques au peuple, comme Caton lui laissa l'oracle d'Ammon. Vous voyez | que je ne suis pas d'humeur à m'encanailler, sur tout dans un jour qui pourroit bien être un très grand jour.

Adieu, ma Diotime, que le seul Dieu, pour qui la destruction des empires n'est que le ridicule effet de nos sçavantes fôlies, nous benisse individuellement, avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωφρατής

Comme je dois vous avertir de tous les changements internes qui m'arrivent, je dois vous dire qu'en meditant profondement sur l'arsenic, la poudre à canon et l'imprimerie, ces trois inventions m'ont convertis et me font croire au Diable. Voila une orthodoxie que vous n'attendiez pas.



Lettre 8.53 – 3 juillet 1787

La Haye, ce 3 de juillet 1787 • N° 53

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu la vôtre du 28 et j'y vois aisement, qu'il vous est infiniment plus facile de me faire comprendre votre situation qu'il l'est à moi de vous faire comprendre la mienne. Il n'y a aucun individu ici connu par quelqu'endroit, de quelque parti qu'il soit, qui ne joue son tout aussi bien que la Republique elle même.

Jeudi passé la Princesse d'Orange accompagnée seulement de Mlle de Starrenburg, Randwijk et Bentink l'adjutant, et un couple de laquays, arriva à Haasdrecht sur le territoire de la province de Hollande, où elle fut arretée par un detachment de 50 cavaliers. On la mena tout de suite dans une maison de païsan où il y avoit du canon. L'officier donna connoissance de sa prise au General Van Rijssel, qui commande les troupes du cordon. Celui ci en avertit les Seigneurs deputés de Hollande, employ nouveau qui tient de celui de dictateur, et de celui de tribun du peuple à Rome. Deux des cinq se rendirent chez la Princesse et lui dirent qu'on ne pouvoit pas lui permettre de passer outre, sans avoir des ordres des Etats de Hollande, mais ils demandèrent où Son Altesse desiroit d'être menée en attendant. Elle choisit Schoonhoven, où les Vrijcorps la conduisirent, et elle y eut une chambre chez un boulanger, toujours gardée à vue par cette milice, dont

les manieres n'étoient pas des plus respectueuses. Elle ecrivit de la au Grand Pensionnaire et au Greffier, et ces deux lettres se sentent un peu du triste etat où elle se trouvoit. Vous sentez bien que tout fut assemblé ici nuit et jour, et notre forte guarnison est sous les armes depuis, et sur les dents, quoiqu'avec double ou triple paye.

Vous sçavez aparenment tout ce qui se passe en Gueldre, Overijssel et Utrecht. Hier on a reçu des nouvelles de Middelbourg. On y a demoli bien des maisons. Les deux partis y ont été aux mains, mais les stadhouderiens ont eu le dessus.

La Princesse est heureuse de se trouver maintenant de retour à Nijmegen. Il n'est pas impossible que la grande assemblée d'Hollande aujourd'hui taxe son voyage de conspiration. Des le vendredi les gazettes preludeurent deja. Il faut avouer que jamais voyage de cette nature fut concerté d'une façon aussi etrange. Le but en etoit beau, simple, innocent et demandoit la plus brillante lumiere du jour. Malgré cela on a transporté pendant plusieurs nuits consecutifs des meubles, batterie de cuisine, mangeailles etc. depuis La Haye à la Maison du Bois. Les chevaux etoient commandés à toutes les stations pour attendre une personne distinguée, deux jours avant le voyage; et la Princesse dit dans sa lettre au Grand Pensionnaire, qu'elle s'etoit flattée d'arriver en cachette à La Haye. |

Vous ne concevriez pas cela si vous eussiez quelqu'idée de la carte etrange de ce país dans ce moment.

Pardonnez moi, ma Diotime, que je vous ai parlé d'affaires entre nous philosophes. Je n'en ferai plus rien. Ma main tient trop à mon imagination, qui est gâtée comme toutes les autres. Voila qui est fait, plus de politique entre nous.

*Thulemeyer est un miserable.*²⁵ Votre aimable marchand de vin me console souvent dans ces temps de detresse. Il me donne de grandes lumieres dont j'ai besoin dans ma metaphysique favorite. Il a passé encore une bien bonne partie de la nuit d'avant hier à hier chez moi. *Son maitre vaut encore*²⁶ beaucoup moins, s'il est possible. Or cela est possible.

Adieu, ma toute chère Diotime, je n'ai pas un seul instant ni l'ombre d'un cervelet à moi. Je ne suis qu'un crane comme bien d'autres.

25 En chiffres: 42,46,40,15,65,61,66,55,57. 17,17,83. 30,31. 80,2,12,6,18,34,53,54,55.

26 En chiffres: 11,9,27. 65,26,19,84,14,38. 20,52,4,42. 29,31,59,43,57,55.

Que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Vous pouvez comprendre l'étendue de mon loisir. Depuis 4 jours j'ai le binocle pour notre Duc de Gotha, et je ne prévois pas encore le moment, où je pourrai ouvrir les caisses.

Mes très humbles respects à votre Prince. Que j'aurois à raconter au Grand Fürstenberg! Que de sang va couler en Europe et pourquoi et comment! Si je sçavois que les anges lussent nos gazettes, j'aurois quelque honte comme homme et Frison. Mais je ne crois pas qu'ils les lisent.



Lettre 8.54 – 6 juillet 1787

La Haye, ce vendredi 6 de juillet 1787 • N° 54

Ma toute chère Diotime, mon amie. Vous serez mieux instruite que moi peut-être des terribles convulsions politiques qui viennent de se manifester à Zutphen, Arnhem, Doesburg etc. dans la province de Gueldre, où le parti de l'ancienne constitution ou stadhoudrien n'eut le dessus après de sanglants combats. On attend à tout instant avec la plus grande impatience des nouvelles de l'Overijssel, puisqu'à Deventer on étoit aux mains avec la plus grande fureur, et au départ du dernier courrier les démocrates ou les corps francs paroissent avoir remporté la victoire la plus complète. Le carnage y a été grand, mais l'a été bien plus encore en Zelande. Un jacht de la ville de Dordrecht avec deux seigneurs hollandais, parut premièrement à Flessingue et ensuite à Middelbourg, portant le nouveau pavillon des Etats de Hollande. A ce spectacle le peuple entra en fureur, déchira ce pavillon et arbora celui d'Orange. Ce jacht se sauva miraculeusement. Alors les bourgeois se jetèrent sur les patriotes. Plusieurs maisons furent tellement détruites et rasées qu'il n'en resta que le local. Je tien d'un témoin | oculaire que

lorsque la guarnison attaqua les bourgeois qui ecumoient de rage, elle fut culbutée comme un rien dans l'instant.

Il s'y est fait des actions heroïques. Un medecin patriôte a defendu sa maison pendant 12 heures avec quinze hommes fort determinés et trois petites pièces de canon. A la fin la maison fut emportée. Lui il avoit cinq bales dans le corps, et on dit que ce brave homme fut dechiré apres. D'autres s'étoient barricadés dans des caves où on fit venir de l'eau et ils perirent ainsi. On mena quelques regents aristocrates à califourchon sur une pièce de canon par la ville. Enfin cette querelle finit par faire signer et jurer aux regents aristocrates à Middelbourg, Flessingue, et ailleurs, de maintenir l'ancienne constitution avec le Stadhouder.

Dans la province d'Utrecht il n'y aura point de carnage, car je suis bien informé que la capitale se trouve dans un tel etat de defense, que cinq armées comme celle du Prince d'Orange n'y sçaurois mordre.

Pour l'etat de cette province, vous pouvez en juger par ces peu de traits. LL.HH.PP. ou le Conseil d'Etat, et les Etats de Hollande donnent du jour au lendemain des ordres diametralement opposés à l'armée.

Les officiers qui necessairement sont tous coupables envers les uns ou les autres, sont punis aussi sevérement des deux côtés que les circonstances le peuvent permettre. Un officier qui d'un côté est proscript et sur la tête duquel on a mis *f* 10.000 est hautement approuvé et loué de l'autre. La paye du soldat est souvent doublé, triplé suivant les circonstances. Hier et avant hier les constitués des Vrij-corps ou les democrates ont fait publier dans toutes les gazettes à la barbe de tout ce qui peut s'appeller gouvernement ou souverain ici, une declaration signé dans toutes les formes, dans lequel ils avertissent qu'ils extermineront non seulement celle du parti contraire, mais ceux qui n'ont favorisé le leur que d'une façon equivoque, et qu'ils ne cesseront qu'apres avoir punie tout regent, toute personne de quelque rang ou qualité qu'il puisse être, tout cour de justice, tout justicier, qui auroit sévi mollement contre leurs ennemis, les perturbations du repos public, à ce que ces messieurs disent.

La bourgeoisie ici, qui est presque toute stadhoudrienne, s'exerce et se prepare à recevoir bien les Vrijcorps, dont on est menacé à tout instant. La moitié de notre forte guarnison est stadhoudrien, l'autre pour les aristocrates qui seront

obligés de se jêter sous la protection des democrates ou des Vrijcorps qu'ils ont créés et qu'ils ont bien lieu de redouter à cette heure.

S'il est vrai que les François marchent, soit par Givet pour prendre Maastricht, expedition assez difficile, soit par la Brabant qui est à eux entierement, pour tomber sur Bolduc et en Hollande, les aristocrates auront le dessus, mettront la bride aux democrates et detruiront le tiers parti. Avec tout cela il est certain que les Anglois sont très resolu à declarer la guerre à la France, à l'instant même qu'ils marcheront.

Ma chère Diotime, pardonnez moi cette lamentable gazette. Je la finis en ajoutant, qu'au mois passé on trouva encore | les mots pour rire dans les maisons, où maintenant on ne voit que la tristesse, et les larmes, et des gens qui prennent ou meditent une fuite quasi impossible, car des vaisseaux, armés, commandés et desservis par des officiers de notre marine gardent ou infestent le Zuider zee et les rivières.

Enfin le parti stadhoudrien est mal conduit etant sans tête, celui des aristocrates est bien conduit mais au desespoir pour le moment, et dans celui des democrates on ne voit jusqu'ici que de la fureur.

Ma chère amie! Fuir un endroit où la mort est si facile pour mettre une fin à nos peines et où on peut être de quelqu'utilité, n'est pas d'un Grèc, soit citoyen soit philosophe.

Demain votre coffre sera mis en sureté où vous sçavez.

Ma Diotime, lorsque je m'élève pour regarder ce monde à vue d'oiseau, je me tien les côtes de rire, et ne me sens pas grand. Mais lorsque je redescend dans ce bourbier, je m'aime et j'ai de l'orgueil. D'où vient cela? Le probleme n'est pas difficile, c'est que je suis homme, et assez sôt pour ne pas m'élèver un peu d'avantage. Il est moins foible de voir de près ce qui fait horreur à être vu que de vouloir le regarder de loin. Il vaudroit mieux le mepriser et ne le voir point du tout.

Que le seul Dieu, ma Diotime, nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

J'embrasse nos chers enfants et suis mortifié de l'impossibilité de leur procurer les feux d'artifice pour cette fois. Celui qui les faisoit est en prison pour avoir fait des cartouches, dont tout le monde a

un juste besoin. Je leur écrirai au sujet des decorations aussi tôt
que notre situation me le permettra.
Je n'ai pas de vos lettres aujourd'hui. Adieu, mes respects à votre
Prince et au Grand Homme.



Lettre 8.55 – 10 juillet 1787

La Haye, ce 10 de juillet 1787 • N° 55

Ma toute chère Diotime. Samedi le soir j'ai reçu la vôtre du 2, et le lendemain celle du 6. La première je ne sçai par quel chemin.

L'incluse de la seconde je l'ai remis tout de suite à son adressé. Pour l'algèbre de la première, il m'a fait rire de bon cœur, quoique nos dispositions actuelles n'admettent guère l'allégresse. Mais je pleure presque de ce qu'il me faudroit un algèbre immense pour vous dire les pourquoi de mon rire. Un jour je vous le dirai.

Aujourd'hui je n'ai qu'un moment de temps, et une main qui est aux abois. Wijk te Duurstede est pris par les stadhoudriens qui y ont fait entre autres deux prisonniers d'assez d'importance. Ici on a saisi un colonel et ses papiers. Il sera jugé par les Gecommitterde Raden. Il ne le fera pas long aparenment, mais hier, le lendemain de sa prison, il se trouva déjà très mal, très mal. S'il a mieux aimé régler son sort en personne que de le voir régler par les autres, il n'est pas sôt. J'ai toujours été surpris de voir dans toute guerre civile tant de gens suppliciés et si peu qui se soignent eux même. Il semble que l'esperance est un instinct indestructible qui tient à l'essence, et repugne à se laisser | manier meme par le plus sage calcul. Je ne parle pas de cette classe étrange des divins fils de Sophronisque, où toutes esperances et tout calcul sont absorbés pas le sentiment de leur presence eternal et homogène. Ils sont ce qu'ils seront et pour eux il n'y a point d'accidents proprement. Tenir à ce qu'on appelle vie, ou tenir à ce qu'on appelle mort, ou à telle ou telle autre categorie, cela leur est bien egal, et ce qui est souffrir pour les autres n'est qu'un phenomène chez eux.

Ma Diotime! Les hommes etant obligés en quelque façon de humanifier la Divinité, pourquoi n'ont-ils pas pris toujours leur modèle dans cette étrange classe?

Je ne vous parle pas de nos affaires puisque cela est impossible. Beaucoup plus de combinaisons d'accidents inprevus se succedent maintenant dans un jour que jadis dans un siècle. Tant mieux direz vous, car vous devez-y voir quelque ombre de votre Sublime. Hebien, il y a du vrai la dedans, ma Diotime.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Vous aurez vos tabatieres par Amsterdam, le seul débouché qui nous reste encore peut-être.

J'embrasse vos chers enfants et leur ecrirai.

Priez pour moi que je devienne sage, car j'ai tant remué mon cervelet que je me sens distinctement fôl. Plus de rêve de nuit ou de jour qui ne me presente quelque petite maison la gueule ouverte pour m'avalier. Je pleurerois sur mon etat si j'eusse été jamais bien sage. Mais vous le sçavez.



Lettre 8.56 – 13 juillet 1787

La Haye, ce vendredi 13 de juillet 1787 • N° 56

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre consolante et flatteuse du 9, comme un agonisant l'anodyne qui aplânit son chemin vers la fin de sa course. Pour ma santé physique je ne sçauois rien vous en dire; je ne la sens pas. Comme individu qui tiendrait plus ou moins à la philosophie, je ne suis plus rien. Accroché par devoir aux miseres du monde, le peu de philosophie qui pourroit me rester se consume au service d'une guenille phantome, emané des prejugsés de l'enfance. La Republique s'approche à grands pas de sa fin.

Quelle elle sera, le seul Oeuil qui voit, sçauroit en juger, s'il y eut de la possibilité qu'il fut tourné vers les risibles productions de la sottise des hommes.

Si la Republique renaît de ses cendres (ce qui ne me paroît pas impossible, tant que son sôl lui reste), cela ne se fera nullement par quelque vivifiante qualité de ces cendres, mais elle sera de nouveau ce qu'elle fut dès l'enfance, fille bizarre des accidents. Elle ne finira proprement que lorsque son physique l'obligera à chercher quelques degrez de latitude de moins. C'est une plante sans racine.

Je ne me souvien que d'un seul objet physique auquel j'ai pu la comparer, mais très parfaitement. A la campagne du Nyctologue il y a une allée de tilleuls, entremelés d'aunes. L'un de ces tilleuls avoit ses branches si singulierement entrelassées et entortillées dans celles des arbres voisins, que le caprice d'un jardinier s'avisa de lui couper son tronc par en bas jusqu'à la hauteur de trois pieds et demi. Voila mon arbre en l'air, mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est qu'il brille parmi les autres par la richesse de sa verdure, tandis qu'il ne tire pas ses sucs de la terre à laquelle il ne tient pas, mais des branches et des racines de ses voisins. Pour le detruire il faut detruire ceux d'alentour. Lui il trouve la base de sa bizarre magnificence de son epais feuillage dans la qualité negative de n'en avoir pas par lui même.

Vous donner une idée de l'état de nos affaires pour l'heure presente seroit aussi dangereux qu'inutile. Le temps est si prolifique en evenements chez nous, que chaqu'instant à la vigueur et l'enbonpoint d'un siècle. Cela nous rend vieux, mais dresse bien les gens.

Je ne sçaurois vous dire si les François marchent seulement par Givet sur Maestricht, ou encore par le Brabant sur cette province. 40 bataillons et 36 esquadrons de Prussiens sont en marche et formeront | dans peu de jours deux camps sous les ordres du General Gaudi. Il ne manque que l'Empereur et l'Angleterre encore. Nous serons traittés par quatre medecins, honneur qui n'arrive qu'aux malades de distinction, et si alors on ne guerit pas on ne merite pas de guerir. Voila toute ma gazette, ma Diotime, pour aujourd'hui.

Un article encore. On mande de l'enfer, les Parques vont avoir de la besogne. La politique remplace la vieille Atropos, et s'est saisie des ciseaux de la belle: le sang va couler.

Avec tout cela je compte que dans peu de mois cette terre sera de nouveau habitable, à moins que l'Europe elle même n'exige des saignées plus copieuses pour sa propre santé.

Qu'il est heureux, ma Diotime, que nous vivons justement dans le meilleur de tous les mondes possibles! Avouez que Leibnitz est le plus consolant des philosophes et le plus éloquent apôtre d'un futur absolu.

Embrassez vos chers enfants de ma part. Je tacherai de les dédommager des feux d'artifice autant que je le pourrai. Qu'ils pensent que la poudre n'est pas inventée pour les plaisirs. C'est pour un usage plus sérieux, plus grave, et plus digne de l'homme fait, que nous l'employons avec le plus grand succès.

Je baise la main très humblement au Grand Homme. S'il eut été ici combien de plans n'auraient été soumis à sa sagesse!

Adieu, ma Diotime, mon amie, que le seul Oeul nous regarde à jamais.

Σωκράτης

Mes humbles respects au Prince; il n'est guère curieux en s'absentant.



Lettre 8.57 – 17 juillet

La Haye, ce 17 de juillet 1787 • N° 57

Ma toute chère Diotime, mon amie. Pour aujourd'hui je n'ai qu'un seul instant pour vous écrire. Camper vous reprendra au premier moment de loisir. Il est un peu occupé comme moi. Je n'ai pas de vos lettres.

Vous aurez le quinquina avec les boîtes par Amsterdam et Arnhem, seul moyen sûr qui reste pour vous envoyer des petits paquets; mais cela changera dans peu je compte.

N'y auroit-il pas moyen de faire voir bientôt à notre cher Mitri un bout de campagne avec les memes troupes auxquelles vous l'aviez {billetée} au printemps? Peut-être bien.

Ici on ne voit que du militaire depuis l'âge de 8 ans jusqu'à la chauve decrepitude. Le phlegme national est entierement disparu et fait place à une elasticité, qui ressemble moins à celle d'un ressort déterminé qu'à celle de la poudre à canon, qui agit dans toutes les directions possibles. Avec tout cela il se trouvent par ici par là des ames dirigeantes encore, et souvent même beaucoup trop, ce qui revient à peu près à l'elasticité vague et non déterminée.

J'apprend ici par experience | que tant que votre ennemi se conduit avec sagacité et d'une façon raisonnable, il n'est point du tout invincible, quelque fort qu'il soit, mais aussi-tôt qu'il cesse d'être en règle avec soi même, il vous communique son desordre: il vous aveugle, et c'est alors que la force seule decide. Enfin cela revient à ce lieu commun, qu'un sôt est plus dangereux qu'un sage.

Vous direz peut-être que souvent un beau desordre est un effet de l'art. Je nie le fait en poésie, mais dans le militaire et meme en politique je dois l'admettre, mais vous sçavez que de tels artistes il n'en pleut pas.

Caesar est furieux et tres mal à son aise; et si l'Angleterre ne s'étoit remise jusqu'au point qu'elle a fait, la France feroit des coups dans ses moments de foiblesses, qui surpasseroient infiniment toutes les conquêtes pacifiques ou guerrieres qu'elle ait faite dans les plus beaux moments de sa gloire.

Comme j'aurois du plaisir à detailler devant vous et le Grand Homme les complications admirables de nos affaires internes! L'impossibilité absolue me le defend. Ce que je puis vous dire, c'est qu'au moment que je vous parle, pour quelque parti des trois qu'on parie on est egaleement sage. La chance est la même, si je suppose à chaque parti une conduite future analogue à sa conduite passée; supposition un peu preciaire, puisqu'ici les conditions sont ordinairement in fluxu. |

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse et tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

Mes respects au Prince s'il vous plait. Dites moi je vous prie, si les deux oignons que je vous ai envoyé ne commencent pas à pousser.

Lettre 8.58 – 20 juillet 1787

La Haye, ce 20 de juillet 1787 • N° 58

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 16, ainsi une me manque en cas que vous m'en ayez ecrite, ce que je desire fort de sçavoir.

Lorsque vous me rappelez ma maisonnette et ma barque de jadis, tout mon sang se retire vers mon coeur, les poulmons se dechargent et se gonflent tour à tour avec rapidité, la respiration est en desordre, et il en nait une sensation amphibie qui peint un composé bizarre des deux etats d'Adam, avant et apres la pomme. Je vois l'Elysée et le Cocyte en meme temps, et c'est du grand au moins si ce n'est du bon.

Pour ma santé je ne sçai ce qu'elle est, quelque fois je sens mon corps, ce n'est pas du plaisir à ce qu'il me semble; par consequent c'est de la douleur et c'est tout ce que j'en sçai. Ne pensez pas que l'exercice nous manque dans les circonstances presentes, où tout ce qui pense et tout ce qui ne pense pas devient ressort. Il est curieux de voir cette nation phlegmatique s'étudier à fourrer dans l'espace d'une année une quantité d'évenements, qui auroient suffi pour un siècle. |

Je souhaite que vous et le Grand Homme ayez passés cette journée du 20 modérement et avec toute la resignation requise. Le Corps a bien fait de n'être pas ici. D'ailleurs il n'auroit rien vu, car il faut être de la chiourme et manoeuvrer pour juger des mouvements et des perils de la barque.

Vous me demanderez peut-être quelles sont donc les occupations de vous et des vôtres? Precisement celles d'un banquier, d'un changeur, d'un Juif. On nous envoie de la sôttise, que nous devons changer en sagesse, apparente du moins, afin d'avoir de la bonne monnoye au marché. Vous direz que ce metier paroît friser un peu celui de faux monnoyeur, hebien soit, il faut vivre.

*Guillaume Cinq*²⁷ est et sera le plus *inepte*²⁸ des *hommes*.²⁹ Cela ne s'appelle pas un problème: une proposition, c'est un theoreme, changé depuis long temps en

27 En chiffres: 25,44,19,15,54,26,30,65,47. 45,60,50,36.

28 En chiffres: 2,31,32,56,42.58.

29 En chiffres: 46,49,80,65,21,22.

axiome. Wolff demontre les axiomes d'Euclide, j'entreprend d'en faire de même de celui-ci si vous faisiez trop l'incredule.

Vous recevrez les tablettes encore avec les tabatieres etc. Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie! Vous ne savez pas combien coute une once de temps dans ce país. Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκρατης

Comment se portent les oignons? |

Je ne serai plus long bien tôt. Toute ma famille s'en va d'ici lundi.

Je ne l'approuve pas. Il n'y a que Aylva qui reste, dont nous avons le plus grand besoin. Lui et Camper sont inpayables.



Lettre 8.59 – 24 juillet 1787

La Haye, ce 24 de juillet 1787 • N° 59

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien d'apprendre par la vôtre du 20 l'anonce du depart, comme un fait, avec un redoublement de satisfaction, car quel que soit le respect que je vous dois lorsque vous m'apprenez un fait interessant comme futur, quand il s'agit de choses de cette nature, j'avoue que j'aime beaucoup mieux un fait passé et consolidé par l'experience que des futurs, qui à mes foibles yeux paroissent toujours enveloppés plus ou moins de quelque brouillard. Il me semble que je felicite avec plus de franchise d'un est que d'un erit.

A present je puis vous dire que la Republique est sur le bord du precipice. Vous seriez etonné en voyant les efforts que font encore quelques gens pour la retenir par les haillons de sa robe. Sans aucun fruit aparemment, mais quoique une reaction contre des puissances superieures n'admet pas d'esperance, | elle console parfaitement, puisqu'en faisant tout ce qu'on peut, on remplit son destin: on est tout ce qu'on est, ce qui caracterise meme les Dieux.

Si elle est sauvée encore, ce qui ne me paroît pas impossible, j'y verrai moins le doigt actif d'une Providence qui se mêleroit des modifications de nos sociétés artificielles que la justesse d'une comparaison de cette Republique avec un fluide, n'ayant aucune figure déterminée que par les choses qui l'entourent et ne sont pas lui.

Votre marchand de vin a m'honorer de longues visites. Ce n'est pas seulement par ancienne connoissance que je les reçois. Je ne connois d'homme plus à plaindre qu'un être fort au dessous du mediocre, dont les circonstances et sa bêtise font un fripon. Il est bien tôt le jouet de tout le monde et un objet de mepris, non seulement pour les gens de bien mais pour les fripons même du premier ordre, qui s'en servent. Cette reflexion est assez à sa place, ma Diotime.

Tout s'achemine vers une guerre universelle. L'Angleterre a déclarée à la France qu'elle prendra la moindre marche de troupes vers la Republique pour une declaration de guerre, ce qui a effectué déjà quelques ordres retrogrades. Les Etats de Brabant reculent trop, apres avoir fait tant les fiers. Leurs gouverneurs sont partis pour Vienne avec une trentaine de malheureux députés. Servir d'ôtage est un employ très subalterne.

Il seroit curieux de voir la France, qui a tant dupé les autres, dupe elle même à la fin des fins.

Ma Diotime, lorsque je compare mon moi d'à present à mon moi de jadis, je pleure. Alors folâtre enfant à la suite de la belle philosophie, j'exhalois plus ou moins les vivifiantes odeurs de ce pur element. Maintenant enpoigné par la politique pestiferente, elle me coupe mes ailes et me cloue à la terre. Je n'ai plus de ton, ni de temps, ni de tête, et je me tais par pure honte de vous écrire.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Je me flatte d'être plus long dans quelques jours, car cette semaine on verra plus clair du moins. Dans ce moment Nagel et toute sa famille sont sur le Zuderzee dans le yagt de l'Amirauté de la Meuse. Je ne doute presque pas qu'ils ne soient attaqués par les vaisseaux d'Amsterdam, mais ils sont montés et d'humeur pour se défendre. Je voudrois que vous vissiez La Haye. Sa population

paroit triplée. On voit de la musique dans les rues, des rêves dans les têtes, des bras armés, et la rage dans les coeurs.



Lettre 8.60 – 27 juillet 1787

La Haye, ce 27 de juillet 1787 • N° 60

Ma toute chère Diotime, je n'ai qu'instant à vous écrire. Je n'ai pas de vos nouvelles de vous par le courier de hier. Marquez moi je vous supplie si vous m'avez écrit, car dans ces temps il ne faut pas être incertain sur cet article.

Ma santé est bonne et ce qui est curieux c'est que depuis un couple de semaines ma main, en qualité d'esclave qui doit me servir, devient plus obéissante, quoique dans celle de membre, souffrant alternativement l'apathie et la douleur, elle crie plus haut que de coutume. Voila du moins ce que je pense de mon etat dans ce moment, car on devient si furieusement moral ici, qu'on ne se sent presque plus soi même. C'est pousser l'age d'ôr un peu trop.

Je ne vous dis rien de la Republique. Si chacun des trois furies qui la dechirent fut une seule personne individuelle, il y auroit moyen de faire le mediateur. Dans huit ou dix jours je vous en dirai plus peut-être en cas qu'elle vive jusqu'à la. |

Malgré les petites occupations qui m'abîment la tête, j'ai trouvé quelques moments passifs pour lire un petit livre de Harder intitulé Gott. Si vous l'avez, je vous supplie de m'en dire votre sentiment et celui du Grand Homme. Il m'a rapellé parfaitement cet homme si interessant et ses discours. Il y a des idées et des expressions admirables. Je felicite Spinoza d'avoir trouvé apres un siècle de souffrance un Jacobi pour le peindre et un Harder pour l'embellir. Dans des temps plus propices je vous parlerai aparenment sur ce livre un peu plus en detail.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, si vous vissiez de près mon etat d'à present, vous me plaindriez un peu peut-être, mais certainement vous me pardonneriez cette lettre et tout. Je ne quitterai pas ces lieux qu'en bien bonne compagnie.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

J'ai bien des compliments à vous faire de la part de Kallitscheff. C'est un fort galant homme et très sage. Vous savez par Diocles dans quelle classe on trouve la sagesse ordinairement.

La France ne marche pas, tandis que l'Angleterre rêve. La Prusse marche un peu. Croiriez vous bien qu'on s'occupe si fort de soi même ici, que toutes ces choses étrangères ne font presque aucune sensation. Mais cela viendra.



Lettre 8.61 – 30 & 31 juillet 1787

La Haye, ce 31 au 31 de juillet 1787 • N° 61

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier j'ai eu des moments de plaisir comme il n'en pleuvent plus chez moi, en recevant deux de vos lettres à la fois, l'une du 23 et l'autre du 27. Quoiqu'elles contiennent le sinistre détail de l'état de votre santé physique et non physique, elles sont tournées néanmoins de façon qu'elles en adoucissent l'amertume. Celle sur tout qui peint l'hypochondrie infernale est d'une orthodoxie qui m'édifie.

Plut aux Dieux que l'idée reine ou preponderante dans les accès de cette maladie fut encore grande, belle et élevée! J'avoue que cela meneroit à l'hyperbole et au gigantesque par le mouvement accéléré d'une imagination irritée et en ferveur, mais du moins l'âme n'en sera pas avilie elle même. Ordinairement cette reine est absurde, vicieuse, basse, cruelle et toujours fôlle.

Comme l'hypochondrie et sa physique reine est un mal, où tout mortel et toute moral d'un ordre un peu distingué sont plus ou moins sujets, il me paroît que le plus beau problème à résoudre pour le bien de l'humanité seroit de trouver un moyen de créer et de modifier cette majesté à l'approche de chaque accès,

tellement, que pendant les rêves de cette maladie, elle tiens les chemins qui montent et jamais ceux qui descendent. |

Je suis charmé d'apprendre, ma Diotime, que l'excellent Jacobi se trouve chez vous. Je vous supplie de me rappeler à sa memoire. J'étois sur le point de lui écrire pour lui presenter un Mr. Glazer, qui brûloit d'envie de le voir. Je compte pourtant qu'il aura cet honneur dans quelques semaines.

Je serai charmé d'apprendre quelque detail au sujet de Mr. Hamann. Je souhaite pour l'amour de Mr. Bukholtz que Mr. Hamann soit aussi sçavant en choses que vous me le peignez être dans les langues. Ce que vous m'en dites m'en fait douter un peu, car il me semble que je crois entrevoir lorsqu'il vous semble croire entrevoir des belles choses dans un ouvrage, que ces belles choses resident proprement dans votre fond, et ne sont precisement dans celui de l'auteur que la ressemblance apparante d'un ombre qui derive de vos lumieres. Je crois m'apercevoir que ces expressions ne pêchent par pas leur trop de clarté.

Vous sçavez peut-être que jeudi passé il y a eu un combat sanglant à Soesdijk. Une troupe de mille hommes des Vrijcorps et de Salm avoit projeté d'enlever le Prince. Vers le soir on en veint aux mains dans la plaine devant Soesdijk avec mille hommes de troupes réglées. A la fin les Vrijcorps furent entierement defaits. Il y a eu quelques centaines de tués et de blessés, et le reste prisonniers. Depuis on entend journellement tirer de ce côté, mais vous êtes beaucoup plus à même d'en avoir des nouvelles que nous ici, où toute nouvelle est modifiée. |

La Generalité, c'est à dire LL.HH.PP. et le Conseil d'Etat, donne journellement des ordres à l'armée et casse et poursuit en justice tout officier desobeissant. Les Etats de Hollande, ou plus tôt leur despôtes, les constitués des Vrijcorps, font exactement la même chose avec la même armée. Les actes de la Generalité n'ont pour base qu'une majorité, que l'adresse ou la sagesse du jour peut faire naitre pour le moment. Ceux de la Hollande ont pour base la puissance absolue des constitués, qui chassent et remplacent tout magistrat, ministre ou employé qui leur deplait. On attend à tout instant que le territoire hollandois sera interdit au Hauts Collèges de la Republique, et des lors la guerre sera de l'espece la plus cruelle qu'on ait jamais vue. Les gens moderés, éclairés et sages seront les premiers sacrifices de l'aveugle fureur. Ceux qui sont chassés

comme scelerats par un parti, sont pris solennellement sous la protection speciale de l'autre.

Jugez de l'état des finances apres les effrayables depenses pendant nos guerres et nos paix depuis dix ans, sans qu'aucun nouvel impôt ait été levé. En imposer actuellement seroit absurde et par consequent nul credit pour negocier chez une nation inimmensément riche encore, mais dont on a sçu detruire le national. Notre commerce tellement ebranlé qu'il fait languir celui de toute l'Europe. Joignez y que les puissances etrangeres se craignent trop mutuellement pour ôser bouger en notre faveur.

Ma Diotime, vous direz Toujours souvent à Robin de ses flûtes. Je ne sçauois qu'y faire. J'ai voulu vous donner une ombre | de la reine de mes idées, et si un jour vos chers enfants sachent l'apprecier, elle suffira pour leur faire sentir l'impossibilité de chercher des expressions symboliques de leur alegresse juste et sacrée dans une tête meublée et noircie comme la mienne.

Pour le 5 d'aoust mes voeux et ceux de toute l'humanité pensante se mêlent aux leurs. Dieu veuille que dans des temps plus propices aux mêmes occasions, j'accompagne leurs hymnes avec toute l'onction que je sens dans mon coeur!

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, pardonnez moi la bizarrerie de cet epitre que je n'ose relire.

Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Dans huit jour vous aurez les boites tablettes etc. Je les ai maintenant. J'y joindrai de mon quinquina. L'homme de Camper qui les fournit vient d'avoir une apoplexie.



*Lettre 8.62 – 3 août 1787*³⁰

La Haye, ce vendredi 3 d'aoust 1787 • N° 62

Ma toute chere Diotime, mon amie

Hier le courrier est arrivé sans m'apporter de vos nouvelles. Si quelque atteinte à votre santé n'en est pas la cause, je me soumetts à mon sort avec patience et resignation. Je vous envoie aujourd'hui par Amsterdam une petite caisse contenant

1. Un flacon de chin china que j'avois, qui est du même dont vous avez eu, et que Mr. Camper le professeur préfère mainte au china rouge. Vous en aurez davantage dans des jours plus propices.
2. Six tabatieres à la Cagliostro de toute couleur. Trois de cuir.
3. Seize tablettes du beurre de cacao suivant vos ordres.
4. Un petit paquet de craions pour essai. Ils sont plus chers que les craions ordinaires, et d'une mine de molybdine nouvellement trouvée en Angleterre. Je crois qu'ils sont plus fins que les autres. Je vous en destine davantage lorsque je pourrai vous envoyer derechef des paquets par nos facteurs à Zwol.

Pour le present nous sommes tous en etat de guerre. Le desordre ne diminue pas. Pour echantillon: l'autre jour au Willemstad quelqu'un arbora une cocarde d'Orange. Les soldats et | les bas officiers d'un bataillon de Waldeck qui y etoit en guarnison en firent de même. Les officiers ont voulu l'empêcher, mais plusieurs en ont été blessés. Un de ces messieurs ayant empoigné l'étendard, eut les cinq doigts emportés par un coup de sabre. Les soldats et les bas officiers se sont emparés de la caisse et de tout et au nombre de 230 ils ont pris la route de Nijmegue à ce qu'on dit, mais j'apprend qu'ils se trouvent encore dans la Baronnie. C'est une mechante affaire pour ceux qu'ils quittent et pour ceux chez lesquels ils se rendent.

On dit que le Prince de Brunswijk commandera l'armée prussienne, si tant est qu'elle existe. Mais oublions nos tristes affaires. Je n'en puis plus parler.

Vous ne me dites rien des oignons. Je ne doute pas ou ils poussent à cette heure. Je voudrois que vous en eussiez un à la campagne avec vous, pour observer la force et la vehemence de son developpement.

30 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 136, p. 457-460.

Vous ne me dites rien non plus du livre de Herder intitulé Gott, dont je vous ai parlé. Je languis de sçavoir vos idées la dessus et celles du Grand Homme. Est ce que le petit livre de Mr. Dalberg n'est pas à avoir? Quoique l'air qu'on respire ici, ne soit pas entierement philosophique, je me replonge de nouveau dans l'astronomie même. Il faut que j'aplanisse mes differents apparens avec Mr. Hirtschel.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης |

Ma toute chere Diotime, permettez que j'implore serieusement le secours de votre sagesse en faveur d'une très digne femme et d'une famille assez nombreuse et peut-être la plus malheureuse qui existe; voici leur triste histoire en peu de mots, et laquelle comme vous sentirez aisement, je ne sçaurois confier à ame qui vive qu'à vous seule et au Grand Homme.

*Le Prince de Brunswick viendra ici de la part du Roi de Prusse pour regler nos affaires. Il est probable*³¹ par plusieurs circonstances jointes à l'indifférence du Roi que³² ce Prince ne visera qu'à une³³ composition quelconque entre les deux partis.³⁴ Il seroit fort utile que ce Prince³⁵ fût instruit que,³⁶ suivant le jugement des plus experts apres le plus scrupuleux examen, il n'y a rien de bon à faire ici qu'à retablir la constitution³⁷ exactement dans l'état où elle étoit avant les troubles. Corriger des

31 En chiffres: 15,16. 56. 23,21. 33,35,37,31,51,68. 20,2,6,27,74,35,34. 19,73,60. 23,29. 54,52. 81,26,5,42. 74,13. 14. 23,32. 81. 56,43,44,18. 35,21,25,54,55,57. 27,9,12. 72,77,52,19,14,16,17. 19,15. 61,11,42. 56,57,43,33,34,71,54,55.

32 En chiffres: 2,31,23,41,76,77,61,5,6,50,45,47. 23,37. 18,9,19. 36,37,38.

33 En chiffres: 82. 50,38. 20,60,48,35,26. 39,40. 52. 30,31,32.

34 En chiffres: 29,31,42,35. 16. 15,16,12. 75,61,62,63. 81,52,18,84,41,22.

35 En chiffres: 1,9,5,42. 62,83,41,54,55. 36,30,47. 59,58. 82.

36 En chiffres: 60,50,51,42,5,13,19,84. 36,37,58.

37 En chiffres: 2,15. 27. 66. 34. 57,60,21,31. 23,6. 71,49,50. 72. 77,52,2,5,58. 60,59,19. 39,40. 26. 57,58,42,52,33,15,19,14. 79,72. 59,49,50,22,42,41,83,62,84,60,9,31.

*fautes*³⁸ est posterioris curae. *Il seroit utile de lui*³⁹ faire sentir la gloire⁴⁰ qui devrait suivre le restaurateur d'une République⁴¹ aussi célèbre⁴² que celle ci; et si ce Prince⁴³ | pût desirer ici quelques personnes⁴⁴ pour s'éclairer⁴⁵ sur la probité, l'expérience et les lumières desquelles il pourroit se fier⁴⁶ parfaitement et sans aucune réserve⁴⁷ on pourroit lui en indiquer 3. Van der Hoop, secrétaire de la Chambre⁴⁸ de l'Union. Aylva membre⁴⁹ très essentiel de l'H.P. et Van der Spiegel Grand-Pensionnaire de Zelande.⁵⁰ Pour Camper⁵¹ actuellement sans comparaison premier conseiller de l'état⁵² le connoit. Il seroit utile que ces instructions⁵³ puissent lui être données par un personnage de poids et⁵⁴ comme je me rappelle, si je ne me trompe que le Grand Homme⁵⁵ a des relations particulieres avec ce Prince⁵⁶ ne seroit-il pas possible que dans l'occasion il voudroit s'y employer en notre faveur ou qu'il pût donner quelques ordres à cette fin.

Voilà bien du malheur sans doute, qu'on ne sauroit attribuer avec justice, ni à la négligence de ce pauvre vieillard, ni à la tendre sensibilité de Madame, ni

38 En chiffres: 26,85,72,50,83,15,16,11. 42,18,43,44,33,54,38,17. 73,43,57,5,2,28,47,14. 75,21,22. 1,26,4,42,47,48.

39 En chiffres: 19,15. 12,6,5,9,19,42. 10,83,41,79,55. 23,16. 15,13,2.

40 En chiffres: 54,34,25,79,49,19,14,16.

41 En chiffres: 15,16,18,21,22,83,34,37,35,34,42,47,62,57. 23,30,31,32. 57,58,56,40,33.

42 En chiffres: 45,29,54,55,71,18,55.

43 En chiffres: 70. 17,41. 45,47. 56.

44 En chiffres: 2,59,60. 36,37,38,15,39,40,32,48. 81,29,18,11,49,50,31,32,17.

45 En chiffres: 22. 55,59,54,52,41,5,6,14.

46 En chiffres: 23,21,22,39,37,32,15,54,6,12. 41,79. 81,43,44,57,49,19,42. 17,16. 1,2,61,18.

47 En chiffres: 86. 11,26,27,12. 34,37,45,30,31,32. 14,16,17,6,18,85,55.

48 En chiffres: 32,31,19,27,75,60,36,10,6,5. 3 20. 74,58,57. 46,48,9,31. 48,47,45,35. 23,61. 54,34. 45,46,26,65,33,35,16.

49 En chiffres: 9,10,31,2,49,50. 52,66,15,20,72. 80,55,65,53,35,16.

50 En chiffres: 74,16. 15. 64. 82. 86. 85,26,27. 23,16,14. 22,56,19,61,28,29,79. 25,35,26,27,23. 81,32,50,17,19,49,50,34,60,57,61. 74,55. 7,6,79,72,31,23,16.

51 En chiffres: 73,72,80,82,55,57.

52 En chiffres: 81,5,6,65,2,6,5. 23,62. 45,49,50,51. 75. 29,42,26,83. 19,54.

53 En chiffres: 41,50,17,84,35,10,45,83,19,49,50,48.

54 En chiffres: 56,72,5. 37,50,56,58,57,11,9,27,26,25,21. 23,6. 81,43,19,74,12. 70.

55 En chiffres: 54,38. 28,46.

56 En chiffres: 59,38. 56,14,19,50,45,21.

même à la bizarrerie de la conduite de l'époux. Mais il est évident, ma Diotime, que tout cet *exergue*⁵⁷ n'est qu'un *non sens*⁵⁸ pour défendre *mes chiffres*⁵⁹ de l'*indiscretion*⁶⁰ de *nos jours*.⁶¹ Adieu.



Lettre 8.63 – 7 août 1787

La Haye, ce mardi 7 d'août 1787 • N° 63

Ma toute chère Diotime. Je vien de recevoir deux lettres à la fois, celle du 30 et celle du 2 d'août, ainsi il ne me manque qu'une lettre de toute l'année, ce qui est dans l'ordre.

Ce que vous me dites du petit livre de Harder me paroît admirablement vrai. Jacobi est le premier des hommes à mon avis, qui a développé complètement le système de Spinosa moins compliqué par le fond que par la forme. Harder a enjolivé Spinosa avec beaucoup d'art et d'adresse et ce qui en résulte si je ne me trompe, c'est cette philosophie qu'il nous appelle souvent à Weymar son Spinosisme et qu'alors il tâcha en vain de nous rendre intelligible, du moins à moi. Aussi tôt que j'aurai son troisième volume, j'y verrai plus clair encore.

Je vous promet, ma chère Diotime, qu'au premier moment de loisir je disserterais un peu sur l'Athéisme, et je parlerai un peu corps aussi, car je m'imagine de comprendre cette phrase.

J'envoie d'abord pour les échantillons. Si cela se peut vous les trouverez ici dedans, si non, l'ordinaire prochain.

Je suis ravi de votre heureux retour sous les drapeaux de l'auguste métaphysique, capitaine générale de toutes les sciences, | qui a su tirer la géométrie, la physique et la vérité du chaos de la matière. Je conçois bien que Descartes, Spinoza et Leibnitz peuvent faire du tentamare dans la tête, mais

57 En chiffres: 61,63,21,57,28,30,29.

58 En chiffres: 50,9,31. 12,32,31,11.

59 En chiffres: 80,47,48. 45,46,60,1,77,5,21,22.

60 En chiffres: 19,27,23,2,17,45,35,32,42,60,43,50.

61 En chiffres: 50,49,48. 66,43,44,18,17.

lorsqu'on secoue un peu ces trois choses ensemble, il en résulte une chose assez homogène, mais de la valeur de laquelle je ne déciderai pas devant vous.

Je vous supplie d'offrir mes respects et ma reconnaissance à notre chère ami Jacobi, et de lui payer son admiration avec la mienne, alors je ne fais pas le Juif avec lui, mais le Glaucus.

Pour l'Alexis je voudrais bien avoir provisionnellement 60 exemplaires des français et 40 des allemands. Je voudrais bien que Messrs. Göethe, Harder, Wieland, Blanckenburg et Rehberg en eussent de ma part. Je voudrais bien que Diotime en prit autant qu'elle daigneroit en distribuer. Je voudrais bien que le libraire tira sur moi ici, pour le paiement de tous ces exemplaires, ce qui lui sera facile par quelque correspondant. Je voudrais bien enfin que ce libraire m'en envoya un exemplaire allemand-français par la poste aussi-tôt que cela aura paru. Voilà bien des déterminations de velleïté toutes subordonnées à la grande vôtre.

J'aurais bien voulu être présent à la dispute de Mlle Jacobi et du Prince, quoique j'ose supposer avec votre permission que la partie n'étoit pas tout à fait égale.

Il y a plus d'un an et demi que je vous ai annoncé l'orthodoxie du Prince peut-être avec assez de vanité pour vous rendre un peu jalouse, et c'est à cela que j'ai attribué votre insensibilité affectée à l'esprit d'un phénomène aussi intéressant. Pour cette guerre je crois qu'il va sans dire que vous devez vous y mêler, et que votre commodité exige d'embrasser le parti le plus fort.

Ma toute chère amie, comme vous allez faire un voyage, je vous supplie de m'en communiquer le plan à temps, et de régler le plus exactement possible notre commerce pendant ce temps. Plaise à Dieu que je puisse passer un mois d'hiver dans votre heureux séjour!!

Je ne vous dit rien d'ici, puisqu'il seroit impossible de vous donner un tableau supportable de notre état présent. C'est un mélange absurde de sagesse, de bêtise, de force, de faiblesse, de rage, de cruautés et d'injustice, tel, que l'histoire sacrée du peuple de Dieu ne nous montre pas tant.

Vous avez reçue une lettre étrange l'autre jour de moi. Je crains qu'elle ne soit arrivée trop tard. Son contenu nous intéresse plus que vous ne la sauriez penser. Je réitère ce contenu à toute occasion possible.

Mes très profonds respects au Grand Homme. Lui *Prince d'Orange*⁶² nous serions un peu plus à l'aise.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκράτης

Ces echantillons sont de Bordas. Je vous prie de me les renvoyer.
Le drap paroît plus beau sur la pièce.



*Lettre 8.64 – 10 août 1787*⁶³

La Haye, ce vendredi 10 d'aoust 1787 • N° 64

Ma toute chère Diotime, c'est dans le moment que je reçois la vôtre du 10. Je n'ai pas été un instant dans le doute de votre persévérance à m'écrire par tout courrier si vous le pouvez. Elle est necessaire et reciproque et elle est devenue pour nous ce que boire et manger est pour les autres. Mais les horreurs des temps font trembler à l'idée d'une lettre perdue. Je n'ai pas moins tremblé à l'aspect de ce que vous me dites que j'ai commencé, delaisé, oublié, promis etc. Hormis les animaux et l'Alexis II je ne me rappelle rien. Il est vrai que j'ai voulu penser sur les causes finales, qui le meritent bien, et que je recommande à vos soins. Je crois que c'étoient ici mes idées pour entamer cette recherche. Cause est ce qui produit un effet. Une progression ou une serie de choses positives sans premier terme est absurde. Par consequent il y a une cause premiere. Cette cause premiere est ou ce qu'on appelle un Dieu ou un Univers existant par lui même. Cause finale est une cause qui existe pour produire un tel effet. Par consequent cause finale ne sauroit être qu'une cause | seconde ou moyenne et jamais cause premiere; puisque, cause produisant necessairement son effet, il faut que l'effet ait été prévu par une cause anterieure ou bien par la premiere. Ainsi si nous voyons réellement des causes finales, ce qui est possible parce qu'elles ne sont pas

62 En chiffres: 56. 23. 43.

63 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 137, p. 461-463.

la première, la réelle existence nécessaire d'une Providence est exactement démontrée.

Nous voyons une infinité de causes et d'effets. Nous voyons la lune cause du flux et du reflux des mers, mais est-elle cause accidentelle ou finale? On sent aisément l'impossibilité absolue de prononcer la dessus en ne contemplant que cette cause simple et son effet qui l'est de meme, et c'est ainsi de toute cause simple qui produit son effet. Par conséquent il faut chercher quelque moyen pour distinguer les causes accidentelles des causes finales s'il y en aient.

Une cause, un agent, un principe actif quelconque ne sauroit produire un effet quelconque, que sur ou avec quelqu'autre chose que lui; et supposons le agir sur lui meme, il n'agit sur lui même que pour autant que cela regarde ses facultés ou ses parties qui ne font pas l'agent dans lui. (Et cette vérité, par parenthèse, prouve la nécessité d'une création, quelque incompréhensible qu'elle nous le puisse paroître, en cas qu'il y ait un Dieu.) Vous sentez bien, ma Diotime, qu'il seroit honnêtement absurde à moi si je doutasse un instant de la réelle existence de la Divinité, mais il s'agit ici d'examiner la valeur des causes finales pour autant que nous les | pourrions appercevoir. S'il est vrai que nous en voyons, j'avoue que cela sera un argument sans replicque, mais avant que cela soit prouvé, les philosophes en font trop de cas à ce qu'il me semble.

Nous avons vu que dans les causes et les effets simples, il n'y a pas de causes finales perceptibles pour nous.

Voyons maintenant les cas où une complication de deux ou de plusieurs causes ne produisent qu'un seul effet simple. Je vois dans ces cas du moins 1° la coexistence des deux causes déterminées différentes, 2° qui doivent être susceptibles d'une complication, d'où 3° resulte nécessairement cet effet simple déterminé.

J'avoue qu'en ne voyant qu'une seule fois cette coexistence, cette modification déterminée, cette complication des deux causes et cet effet déterminé, toutes ces choses ensemble ne me presenteront qu'une cause simple et peut-être accidentelle, comme dans le cas de la lune qui produit le flux et le reflux; et il est evident par la que dans les cas de deux causes ou de pluralité de causes, la certitude avec laquelle je prononcerai sur l'accidentel ou le final de ces causes

dependra de deux choses, l'une, le nombre des fois que j'observe le meme phenomène, et l'autre l'importance de l'effet.

Pour la premiere, je vois depuis que le monde est monde, dans toutes les espèces d'êtres actifs et sensibles sans aucune exception deux sexes differents qui produisent ensemble leur semblable. Voila le nombre des observations, qui ne sçauroit être plus grand. |

Pour la seconde. Je vois que l'effet qui en resulte est la possibilité d'une propagation eternelle de toutes les espèces. Voila l'importance de l'effet qui ne sçauroit être plus importante.

Pour que cause ou action produise un effet, il faut supposer reaction; ainsi il faut necessairement deux quelconques pour produire un effet; et comme tout effet est analogue à sa cause, et qu'ici la cause de l'effet reside dans les deux actifs ou bien dans l'actif et le reactif, il faut que cet effet ou ce produit, soit analogue à ces deux actifs. Ainsi pour produire une substance quelconque il faut deux substances. Mais suivant ce raisonnement, deux sexes devoient produire un melange sterile des deux sexes: des hermaphrodites: des males-femelles, ce qui n'est pas. Ils produisent ou male ou femelle, par consequent on voit ici une loi qui derive de la nature des choses; forcée pour parvenir au but le plus grand que des hommes sçauroient s'imaginer. Voila la cause finale la plus sensible pour nous que je connoisse.

Je sens ma Diotime, que tout ceci est trop peu detaillé mais pas pour vous. D'ailleurs je n'ai plus de temps et peut-être y reviendrai je.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, que la Cause de toute cause finale nous benisse avec tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκράτης

Mardi le Prince d'Orange a été suspendu comme Stadhouder de la province de Hollande à Amsterdam et mercredi à Haarlem. Cette lettre sentira l'orage violent pendant lequel elle a été ecrite, et le mal de tête qui m'en reste, m'empêche de la relire. Adieu.

*Lettre 8.65 – 15 août 1787*⁶⁴

La Haye, ce mardi 15 aoust 1787 • N° 65

Ma toute chere Diotime, je reçois à l'instant la vôtre du 10 avec les essais de drap. J'en aurai soin. Vous pourrez le recevoir aujourd'hui ou demain en huit.

Que Harder est un fort bel esprit, c'est ce que personne ne s'avisera de contredire. Il y a souvent dans ses expressions et dans ses figures un ton absolument original; qui ne tient ni à l'antique ni au moderne; il n'est pas proprement léger mais infiniment agreable. Aimons un homme qui nous paye du moins en bijoux, ce qui lui manque d'argent contant. Pour son Spinosisme, il me paroît en quelque façon le plus beau des systemes. On le prononce en deux mots, mais il est vrai que sa richesse n'est pas fort grande.

Je voudrois bien sçavoir où je dois me mettre pour voir l'Univers à la façon de ces Messieurs, car si je regarde au dehors je ne vois pas *έϋ*, et si je regarde au dedans de moi je ne vois pas *πϋϋ*. La figure par laquelle vous peignez son systeme, me paroît admirable et aussi vrai que belle et horrible. J'y vois un etonnant melange du noir sublime de Lucaïn avec la fraicheur des lis et des roses d'Homere. Ma Diotime, je ne suis pas homme à juger d'un Harder, | et d'ailleurs j'ai trop peu lu de ses ouvrages. On m'a envoyé jusqu'ici que le second volume de ses *Ideen zur Philosophie zur Geschichte der Menschheit*. J'attend les autres à chaque jour, et alors j'en parlerai du moins.

Je vous suis infiniment obligé du contenu du postscriptum. Je crains que *la France*⁶⁵ ne gagne *l'hiver*.⁶⁶ Alors la pauvre famille est perdue.

*La France*⁶⁷ descend en droite ligne de ce célèbre *serpent du paradis*.⁶⁸ Les Italiens dans leurs beaux temps mirent plus de grandeur et *moins de scélérateste*⁶⁹ dans leur *politique*.⁷⁰

64 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 138, p. 464-465.

65 En chiffres: 15,34. 1,5,26,31,59,61.

66 En chiffres: 54,46,66,20,29,18.

67 En chiffres: 79,72. 77,57,52,27,45,47.

68 En chiffres: 12,16,14,56,6,50,42. 23,24, 82,26,18,34,74,60,22.

69 En chiffres: 65,43,41,31,11. 23,22. 51,45,32,15,16,35,34,83,29,11,12,61.

70 En chiffres: 79,55,62,35. 56,43,54,41,42,60,36,37,38.

Par un cas singulier j'avois pu paroître ignorer la residence du Nyctologue pendant cinq semaines, mais hier à un grand diné je me trouvois dans ses bras, avant même que je l'avois apperçu. Ainsi me voila pris et pas plus avancé qu'il y a cinq semaines.

Mon Pinto, surnommé le Philosophe, est mort, ce qui me fait de la peine. Il a fait plus de bien que de mal dans sa vie, ce qui est excessivement rare parmi les gens comme il faut. Il n'a trop vécu que pour la tenacité de sa coherence physique.

Pour votre voyage je compte que vous meditez une *campagne*.⁷¹

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai plus qu'un instant pour fermer ce billet. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης



Lettre 8.66 – 17 août 1787

La Haye, ce 17 d'août 1787 • N° 66

Ma toute chere Diotime, mon amie. Il n'y a qu'une heure que je viens de recevoir la vôtre du 13 et à peine ai je eu le temps de la dechiffrer. Je vous suis infiniment obligé à vous et au Grand Homme de ce que vous avez daigné faire tous les deux pour ma pauvre famille. Je vous remercie de m'avoir ecrit en algèbre, car si cette lettre etoit jamais tombée entre les mains du Beaupère, ce qui etoit possible, tout etoit dit, et vous le connoissez vindicatif au dela de toute expression.

Hier matin j'ai envoyé le drap à Mr. Oldecop et vous devez l'avoir mardi ou mercredi au plus tard.

Je vous supplie de me marquer si vous avez reçu le paquet avec le quinquina et les tabatieres, que je vous ai envoyé le 3 de ce mois par Amsterdam, et que vous auriez dû recevoir le 8. Dites moi aussi un mot touchant les deux oignons et s'ils

71 En chiffres: 45,34,65,81,26,28,27,29.

poussent. On n'en jouit en plein que dans l'hiver et en chambre. Jusqu'en novembre ils doivent rester en plein air. |

Ce que je vous ai écrit touchant le Tuteur étoit dans la supposition qu'il viendrait ici, et alors j'aurais pu lui parler. Cela n'étant pas, tout ce qu'il reste à faire à mon avis, pour sauver encore les 3000 ducats avec l'honneur à la pauvre cadette. *Il faut marcher à Bolduc*⁷² pour garantir la Generalité d'un coup⁷³ horrible et forcer les petites villes d'Hollande à changer⁷⁴ et former⁷⁵ la majorité dans la province.⁷⁶ Il faut en même temps remuer du côté d'Overijssel et de Groningue qui *chancellent*⁷⁷ et alors la disposition de la Frise est fixée.⁷⁸ Pour lui, il est résolu d'aller aux Indes malgré la difficulté des circonstances, et en vérité, la misérable faillite de Crevenna l'y force.

Ma toute chère Diotime, pourquoi les parents exigent-ils des devoirs souvent plus grands que l'humanité elle-même? Je bénirai le ciel lorsque j'aurai la tête déchargée de cette triste histoire, et que nous soyons parvenus à prévenir la misère et la honte de ces personnes, qui presque toutes pourtant sont honnêtes dans le fond. Aussi tôt que j'aurai du temps vous pouvez compter sur une dose de philosophie bien au delà de ce que vous me demandez.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης |

P.S. On dit que la France a donné ordre à 25.000 hommes de descendre la Meuse, et que des François entrent ici dans le pays avec des passeports pour y servir pendant une année. Peut-être

72 En chiffres: 19,15. 1,26,37,42. 65,34,35,45,46,47,57. 52. 33,9,54,23,40,59.

73 En chiffres: 3,4,72,14,26,27,83,2,5. 15,52. 25,29,31,32,35,34,79,41,42,38. 23'. 30,31. 45,43,44,56.

74 En chiffres: 70. 77,49,5,59,61,57. 15,16,17. 56,55,83,19,84,21,22. 20,2,15,54,55,11. 23. 64,49,79,15; 72. 45,46,26,27,28,29,35.

75 En chiffres: 77,9,r,80,14.

76 En chiffres: 65,72,66,43,14,19,84,6. 75,72,27,12. 54,52. 81,5,9,8.

77 En chiffres: 14,16,80,62,61,57. 23,37. 73,9,42,58. 75. 49,8,6,5,66,11,12,16,15. 70. 23,29. 25,57,49,50,19,31,28,44,38. 36,37,60. 59,64,26,27,45,47,15,54,32,31,83.

78 En chiffres: 79,72,77,57,2,17,55. 47,51,84. 76,2,63,38,21.

n'est ce qu'un bruit, mais plut aux Dieux que cela fut vrai, si cela pourra servir à rendre le repos à ce pauvre païs, où vie, fortune et tout est precaire. Pardonnez moi ce brin de gazette. Je n'y retomberai plus.

Veillez me mettre aux pieds du Grand Furstenberg.

Je me flatte d'être plus long l'ordinaire prochain et de vous y compter le resultat de toutes les informations, que j'ai prises avec bien de la peine au sujet de Herschell l'opticien, et quel cas que vous devez faire jusqu'ici de ses volcans dans la lune et de ses satellites d'Uranus.



Lettre 8.67 – 20 & 21 août 1787

La Haye, ce 20 et 22 d'août 1787 • N° 67

Ma toute chère Diotime, mon amie, je reçois la vôtre du 16 comme les Israelites reçurent la manne au desert.

L'échantillon de l'Alexis est un caractere charmant.

Les caresses du Nyctologue n'ont pas eu des suites jusques ici, aussi n'y ai je pas été encore. Je le plains car on dit que toute sa belle campagne d'Amelisweert est deja detruite. Vous avez comparée la philosophie de Harder à un sepulcre orné de fleurs, et renfermant un cadavre qui exhale à travers: comparaison aussi magnifiquement poétique que terrible pour l'aimable Harder.

Celle de vos sensations aux effets de la Torpille et de Lucaïn n'est pas moins belle. Les hommes qui jouissent de la faculté d'en faire de pareilles, font bien de l'exercer, et loin que cet exercice mêneroit au faux, c'est la seul où s'attrape le ton, non de la verité simple et populaire, mais celui de cette grande et majestueuse verité qui fait la richesse et l'énergie de la conversation des Dieux, où tout un Univers ne remplit qu'une phrase.

Ma chère Diotime, votre hypochondrie, qui vous fait voir uniquement la beauté dans les autres, vous est bien glorieuse, etant une maladie que vous avez en

commun avec le plus fier et le plus beau des Titans: depuis sa naissance il ne se doute | pas, que ce qu'il voit est sa propre beauté.

Vous sçavez déjà à ce que j'espere, que j'ai reçu votre algebre avec la plus grande reconnoissance, et certainement je ne manquerai pas dans l'occasion de profiter de ce que vous me promettez à ce sujet.

Vous pouvez compter que je penserai à la dissertation sur l'Atheïsme et au reste, au premier moment de loisir, mais il paroît loin encore.

Voici un petit echantillon de notre situation actuelle ici. Nous avons une guarnison très forte à La Haye, mais tous les regiments ne sont pas du meme parti. La plus grande partie de la bourgeoisie est du parti d'Orange, les autres sont patriotes. Samedi au soir à 10 heures arriva la nouvelle qu'un corps d'armée des Vrijcorps avec de la cavalerie et plusieurs pièces de canon avoit passé par Leide et étoit venu camper à Voorschoten. On fit d'abord sortir toute la guarnison, qui en moins de rien fut campé dans le bois et vers le chemin de Rijswijk, où elle campe encore, et les bourgeois furent mis sous les armes. Dimanche les Vrijcorps reçurent du renfort de cavalerie de Salm et de François. Hier lundi, les Vrijcorps quitterent leur camp et vinrent se poster au Leidsendam et à Voorburg. On ignore s'ils en veulent à La Haye, ou bien à la Briel et à Delft, où se trouve le magazin de la Hollande et une grande partie des magazins de la Generalité. Les Etats de Hollande furent convoqués hier, ils ont offert du secours à Delft, mais le Vrijcorps de cette ville a déclaré au magistrat qu'ils | chasseroient ce secours et feroient entrer leur camarades. La Generalité ici n'a pas une autorité legale sur ce territoire, mais d'ailleurs la majorité et la minorité chancellante au moins par semaine avec les presidents, rend tout ordre effectif impossible de leur côté. La majorité actuelle de la Hollande n'en ose pas donner non plus, car ou ils vont devenir les esclaves dans toute la force du terme de l'armée des Vrijcorps, ou ils se voyent exposés aux represailles d'un parti trop longtemps outragé.

Vous me demanderez d'où vient cette armée des Vrijcorps, et qui la dirige? Il est probable que pour le moment elle soit dirigé par les dictateurs à Woerden, qui tiennent toute leur autorité de la majorité d'Hollande, mais actuellement déjà, les uns et les autres gemissent proprement sous le joug des demagogues, qui s'accroissent du jour au lendemain parmi les Vrijcorps. Cette reponse vous

paraîtra un peu vague, ma Diotime, mais vous me feriez tort sans doute en l'attribuant à un manque de voir l'intérieur des affaires d'assez près. Je gage que les Gecommitteerde Raden d'Hollande ne vous en donneroient pas de plus lumineuse dans ce moment.

Si vous me demandez ce que je pense de la petite armée, elle est destructible avec beaucoup d'aisance pourvu qu'on ne la laisse pas le temps de se renforcer à tout instant; d'ailleurs j'avoue que sa position actuelle est choisie avec beaucoup d'intelligence et me paroît indiquer un plan grand et sage. S'ils étoient gens moins enthousiastes et furieux, et qu'ils eussent avec eux quelque sçavant dans les fortifications de | campagne, ils seroient sans contredit les maitres absolus de la province, vu la situation presente des affaires.

Voici un mot de ma famille. *Si le Duc de B. tarde à operer*⁷⁹ du côté de *Bolduc nous sommes perdus*.⁸⁰ Pour le reste le beau père est malade à present, mais le medecin n'y voit qu'une fièvre quarte et point de danger, ce qui ne rejouit pas tous les parents, comme vous jugez. (*)

Lorsqu'il me sera possible, certainement je passerai quelques semaines avec vous cet hyver.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

(*) Peut-on faire une figure plus pitoyable que *le Prince d'Orange?*⁸¹
Je me flatte que vous aurez reçue le drap et que vous daignerez me dire un mot de l'état des oignons.

Il faut marcher à Bolduq pour garantir la Generalite d'un coup horrible et forcer les petites villes d hollande changer et former la majorite dans la prov: il faut en meme temps remuer du cote d'Overijsel et de Groningue qui chancellent et alors la disposition de la Frise est fixée.



79 En chiffres: 17,19. 15,16. 23. 75,29. 33. 42,26,14,23,21. 34. 9,56,55,35,58,57.

80 En chiffres: 74,38,71,49,54,23,4,45. 50,49,44,22. 12,9,65,80,6,11. 82,61,18,75,10,17.

81 En chiffres: 54,55,56,75,43.

*Lettre 8.68 – 24 août 1787*⁸²

La Haye, ce 24 d'aoust 1787 • N° 68

Ma toute chère Diotime, mon amie, une heure apres que je vous avois depêché ma derniere vint la nouvelle, que l'armée des Vrijcorps estoit dans la ville de Delft. Ils s'en sont rendus maitres ainsi que des magazins de la Hollande, de la Generalité et de tout. Hier ils ont changés le magistrat, ce qui renforce considerablement la majorité aux Etats de Hollande.

Jamais, ou rarement, ma Diotime, je degrade notre commerce, uniquement consacré à la sainte philosophie, en y mêlant la politique ou l'histoire des hommes; mais je suis tellement frappé de la beauté de ce coup et j'admire tellement l'habilité et l'intelligence avec lesquelles il a été conduit, que je ne sçaurois me refuser le plaisir d'en parler, quoiqu'il me soit impossible faute de temps, de vous en donner les details pour autant que je les sçai.

Cet exemple joint à celui des Hollandois lorsqu'ils placerent Guillaume III sur le throne d'Angleterre, prouve evidentment que la Republique la plus composée est aussi susceptible de secret | que la monarchie la plus despôte. Enfin ce coup est decissif à mon avis et nous rend maîtres de la Hollande, car il faudroit supposer presque l'absurde pour l'empêcher de reussir: il faudroit supposer que l'autre parti et les Prussiens fissent justement trois choses à peu près à la fois: 1° Envoyer un corps assez considerable de cavalerie et de dragons par Nijmegue au dessous d'Utrecht droit à Woerden, et de la directement à Delft et à La Haye. 2° Il faudroit que les Gueldrois donnassent au moins de la jalousie en même temps du côté de Naarden, Muijden, ou Wesep. 3° il faudroit marcher ensuite directement sur Bolduc avec une armée. Voila un concours d'idées et une celerité requise, qui ne sont guère à craindre.

Je mets ici ces reflexions militaires pour l'amour de mon cher petit Mitri, qui raisonne deja si joliment sur l'art de la guerre. En lui en faisant part, je vous prie d'ajouter que dans le premier ballot que je vous destine il ne trouvera pas seulement un excellent livre de pierres gravées, mais aussi un des fortifications.

82 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 436-439 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 430-431 (fragment).

Un de mes amis qui a de grandes relations en France m'a dit que dans peu de jours les dernières idées de la Cour de Versailles à notre sujet, vont arriver, ce qui nous achemine vers la tranquillité, rem prorsus essentialem suivant Neuton. |

Aujourd'hui 24 on tient une grande assemblée des députés de tous les Vrijcorps de la République à Amsterdam, pour délibérer sur le bien, ou plutôt sur les maux de la patrie. Si l'armée de Delft vient à La Haye, un affreux massacre paroît inévitable. Jugez, ma Diotime, si la création des sociétés artificielles, des états, des gouvernements, est l'ouvrage d'un Dieu.

Voilà qui est fini. Plus de politique historique entre nous. Plut à Dieu seulement que j'eusse encore quelques moments de repos dans ma vie pour achever mes petites réflexions sur mon étrange patrie et sur la nature de la différence infinie entre un homme et un état. Il n'est pas étonnant que les hommes, depuis la lune reconnoissent et révèrent des supérieurs parmi eux, puisque la nature elle-même s'étoit plu à en indiquer, soit par l'âge, soit par des vertus, des talents ou des lumières, et peut-être y auroient-ils eu des moyens possibles pour reconnoître et suivre exactement ces indications de la nature; mais que l'homme prétende avoir créé un géant, n'ayant amassé qu'un tas d'individus hétérogènes, cela me paroît le comble de la folie, cela me paroît l'application du risible système des homœomeries de quelques Anciens et des Buffons à la politique. S'ils y eussent appliquée une saine psychologie peut-être y auroit-il eu de la possibilité à réussir plus ou moins, mais à tout prendre auroient-ils remarqués l'extravagance de leur but. Une infinité de gouttes | grandes ou petites font une seule vaste mer, mais une infinité de grains de sable font un amas, qui s'éboule à tout instant, si on ne le retient par dehors: ce n'est qu'un nombre dont la somme est un rien.

J'ai bien reçu la vôtre du 21. La branche où vous vous accrochez est forte, sûre, et éternelle. Ce n'est pas elle qui nous manque, c'est qui nous la lâchons par la fragilité de cette vie. C'est un joli problème: lequel vaut mieux, la lâcher dans un moment où regnent les nubiæ, ou dans celui où règne le Phoebus. Je crois que c'est égal. Heureux celui qui les a tellement mêlés ensemble, qu'il ne sçait plus les discerner.

J'espère que vous aurez reçue le drap par Mr. Oldecop. Je n'ai pas de ses lettres, mais il ne m'a jamais manqué.

Je me flatte d'un mot sur les deux oignons. S'ils poussent, vous aurez du plaisir cet hyver.

Adieu, ma toute chère, unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde, et dans l'autre.

Σωκράτης

Je ne crois pas qu'il y ait une nation sur la terre où l'amour de la liberté est plus profondément enraciné que dans celle ci.

Enfin notre ancien ami Pinto *vous me comprenez*⁸³ est decédé à l'âge de 70 ans.



*Lettre 8.69 – 28 août 1787*⁸⁴

La Haye, ce 28 d'aoust 1787 • N° 69

Ma toute chère Diotime, mon amie

Lorsque je pense à la date de cette lettre, et aux dispositions si différentes dans lesquelles j'ai célébré souvent ce jour si sacré (jour qui fait plus époque dans ma vie que celui de ma naissance, puisque celle ci me força simplement à vivre sur cette terre plus-tôt que sur toute autre, tandis que l'autre m'apprit ce que c'est et ce que vaut la vie), je n'ai besoin d'autre contemplation pour me faire un vrai tableau de la vicissitude des choses et des événements.

Je pardonne aux philosophes qui n'ont ou ne se servent que de leurs yeux, de conclure de cet éternel tableau, 1° leur maxime un peu vague à la vérité, que Tout est in fluxu et 2° cette autre, que le passé, le présent et le futur se suivent nécessairement comme causes et effets éternels. Mais que pour un moment avec l'avidité requise de s'instruire, ils entrent dans eux même, ils verront aisément que ces deux maximes s'écroulent. La première, parce qu'ils verront à la vérité dans leurs âmes un torrent qui se précipite avec | rapidité, mais aussi quelques bouts de rochers qui loin de céder au torrent, l'obligent à changer sa route et à

83 En chiffres: 8,9,10,11,65,47,45,49,80,56,14,6,50,58,67.

84 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 139, p. 466-468.

passer à côté et quelques fois par dessus. Ainsi au moins ces rôchers ne sont pas in fluxu. Et pour ce qui regarde la seconde, ils y verront une Volonté non seulement qui se sent, mais qui agit et modifie et qui se plaît en voyant naître les effets, qu'elle a pressentie et désirés avant que d'entamer ces modifications requises, causes secondes de ces effets. Or il faut ou que ces effets soient les causes premières des causes secondes dont ils sont les effets, ce qui ne seroit pas moins dur à imaginer, qu'à se figurer le Temps s'aviser dans ses vieux jours de faire l'écrevice; ou bien il faut qu'il y aient des principes modificateurs de cette nécessité, ce qui se digère plus facilement.

Tout est in fluxu par la Puissance Suprême, mais les infinies directions subalternes du fluxus dependent de volontés libres subalternes, ce qui fait la vie et la beauté de la création.

Je ne pousserai pas plus loin ces rêves philosophiques, où je sens que je me suis engagé mal à propos, n'ayant pas à beaucoup près le temps qu'il faudroit pour les débrouiller. Je revien à mes rôchers qui résistent à ce torrent éternel d'idées et de sensations. Le plus solide et le plus éminent de tous dans mon ame est celui sur lequel une main invisible et puissante grava | profondément le nom et l'image de Diotime pour toute l'éternité. Vous sentez bien, mon amie, que le jour de votre fête, il s'élève avec fierté au de la que de coutume; et en vérité il en a besoin pour faire tête à l'immense torrent d'idées qui menace de ravager ma pauvre tête dans ce jour, le plus riche et le plus critique que je vis jamais. On m'interrompt à tout instant; ainsi je finis en priant Dieu de nous protéger et de nous bénir avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

J'ai reçu la vôtre du 23 dimanche au soir. Je ne saurois vous dire qu'un jour, de bouche, combien elle me fit du bien par les circonstances. Je l'aurois achetée d'un bras ou d'une jambe pour le moins. Jamais je n'oublierai l'instant que je la reçû. Le développement des oignons me fait un plaisir infini. Car à present cette race nouvelle est établie chez vous pour toujours. Je vous en dirai plus dans d'autres temps. Flore, à mon avis, ne se montre Reine et Deesse que dans cet être superbe. Les points noirs sur le globe representent les plus charmantes fleurs.

J'ai le volume de Harder depuis une heure. Quand je pourrai le lire, je l'ignore. Eût-on un thresor de philosophie, on seroit obligé dans ces instants, de le depenser en entier pour des besoins plus pressants. Je ne sçaurois relire ma lettre. Ce sera beaucoup qu'elle parte.

Verte |

J'aurois honte de ne pas me mettre à la mode en faisant le petit gazetier. Les sources où je puise sont mon profond barbier et mon excellent perruquier, gens respectables à tous egards.

La France qui nous avoit tant promis, recule tout de bon. Je compte qu'après midi arrivera le rappel de Mr. de Verac. Elle se contêtera de faire la pacificatrice de concert avec la Prusse et l'Angleterre.

Le parti de l'armée de Delft desire avoir La Haye et Scheveningue. Le parti contraire le veut garder pour lui. Voila deux volontés qui sont d'accord en visant au même but, mais l'un veut à l'exclusion de l'autre, et j'ai lu quelque part que c'est la proprement ce qui s'appelle la guerre. Il faut voir. Voila qui est fait. Ma tête et ma main sont aux abois et crient egalement haut avec beaucoup de justice.



Lettre 8.70 – 31 août 1787

La Haye, ce vendredi 31 d'août 1787 • N° 70

Ma toute chère Diotime, mon amie, dans l'instant à 10 heures du matin, je reçois la vôtre du 28. Il est impossible de vous dire toutes les raisons pour lesquelles cette lettre m'est infiniment precieuse. Je n'en ai pas le temps, et d'ailleurs les circonstances! 1° Elle m'a tiré des plus affreuses inquietudes. 2° Il me paroît que vous avez comprise mon mot d'algèbre, jêtté au hazard dans la phrase touchant Pinto, et qu'ainsi vous avez appréciée mes eloges du coup en question et leur suite. 3° Elle m'a affectée singulierement par rapport à votre plan sur Mi., qui ne sçauroit être plus beau, ni plus prudent, ni plus digne des benedictions d'une providence qui a des relations avec l'individu. Je vous supplie de me marquer tout par rapport au plan de votre voyage, et de me diriger, afin que la continuation de notre commerce ne souffre aucune atteinte pendant cet

intervalle. Je compte que le Grand Homme sera des vôtres, si non, je vous supplie de m'indiquer où je pourrais lui adresser des lettres dans le besoin en attendant. 4° Vous sentez combien vivement je sens tout ce que vous me dites au sujet de Mayence. Il paroît que le Dieu veut commencer par cet endroit à | détruire à la fin les funestes influences de Hecathé. D'ailleurs les horreurs qui se preparent en Europe pourroient bien y concourir et une plus grande dose de clarté jointe à une rectification dans la formation des *provinces*⁸⁵ de tout genre, feroit beaucoup. Vous comprenez ce que je comprend pas liberté; si non, je ferois la galanterie à ma patrie de me taire d'elle, et de n'employer que les Atheniens et les Turcs pour vous prouver, que la democratie et le despotisme ne sont qu'une et la meme chose.

Si vous eussiez été ici vous auriez vu du neuf qu'on ne croiroit pas dans l'histoire si quelqu'un s'avisait d'en donner une. Dans ces sortes de choses les resultats suffisent pour l'instruction du petit nombre d'hommes qui meritent d'être instruit, ou plus-tôt qui peuvent l'être.

Pendant quelques jours nous avons été menacés ici du plus cruel massacre peut-être qu'on eut jamais vu. Il se peut que cela arrive encore. L'armée de Delft est partie provisionnellement pour Gouda, afin d'y faire les memes operations. En Frise on est derechef tout armé comme ici, et on y va former deux Etats comme à Utrecht.

Mr. de Verac, qui depuis jeudi a ses lettres de rappel en poche, ne part que lundi. St. Priest est attendu. Ce rappel et ce desaveu est encore un coup de maitre de la Cour de Versailles.

Croiriez vous qu'à Londres des troupes de plusieurs centaines d'hommes courent les rues decorés de cocardes d'orange et criant Vivat Orange etc. comme des forcenés? C'est pour|tant un fait, non seulement à Londres, mais à Spithead et ailleurs des matelots en font le même.

J'ai souvent des discours avec le Nyctologue qui m'instruisent beaucoup, les *secrets de sa cour*⁸⁶ roulent sur *lui*⁸⁷ maintenant. Je vous écrirai un jour sur ce philosophe.

85 En chiffre: 56.

86 En chiffres: 12,16,45,35,6,42,11. 23,21. 17,26. 59,49,44,57.

87 En chiffres: 15,40,41.

Je vous prie de me marquer si le drap n'est pas arrivé. Je l'ai envoyé le 16 de ce mois à Oldecop.

Quelqu'un m'avait promis le 3 volume de Harder et il m'envoie le 2 que j'avois. Ainsi il faut attendre; mais je sens déjà la vérité parfaite de ce que vous dites.

J'ai lu par hasard (moi lire!) les Graces de Wieland. Il faut avouer que c'est une tête fort extraordinaire et où il y a par ci par là de beaux coins; mais jamais je n'ai vu des beautés si peu ou si bizarnement coherentes. Ceux qui comparent cet ouvrage au Temple du Goût de Voltaire font horriblement du tort à Wieland. L'ouvrage est également mauvais, mais du moins l'Allemand montre par ci par là un genie original, le François n'en a pas l'ombre.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

La France est mal et très mal. Ce n'est pas le Nyctologue dont je le tiens. Adieu. L'Atheïsme à la première occasion.

A Francfort mettez moi aux pieds de Mr. Dalberg et même sous la figure d'un gueux qui demande quelque chose. J'ai presque tous ses ouvrages.

Lettre 8.71 – 4 septembre 1787 / 261-263

La Haye, ce mardi 4 de sept. 1787 • N° 71

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 1 de ce mois. Je songe beaucoup à l'hiver prochain et beaucoup trop, car l'aspect en est affreux. Il n'y aura qu'une impossibilité absolue qui pourroit m'empêcher d'en passer quelque partie avec vous.

J'avois commencé cette nuit de vous écrire suivant vos ordres sur l'Atheïsme, mais j'ai dû interrompre ma lettre à d'autres temps s'il y en aura.

Hier j'ai remis enfin votre coffre dans les mains de Mad. *Meerman*.⁸⁸ C'est l'endroit le plus seur que je connoisse à La Haye.

J'espère que c'est par inadvertance que vous aurez oubliée de me marquer l'arrivée du drap. Je l'ai envoyé le 16 à Mr. Oldecopp.

L'armée des Vrijcorps, apres avoir changer la regence à Delft et desarmé la bourgeoisie, est allé camper à Monster, Naaldwijk, 's Gravezand, etc. et a desarmé les gens du plat país. Honslaardijk, la campagne du Secretaire Van der Hoop etc., ont un peu souffert. Ensuite ils ont campé à Ter Heyde, Losduyнен etc.

Ma chère Diotime, qui auroit dit il y a | dix ans que ces collines où regnèrent la paix, le bonheur, la philosophie et Diotime, seroient en aussi peu de temps le theatre d'une guerre de la plus cruelle et de la plus noire espèce. Aujourd'hui cette armée vient camper à un petit quart de lieu d'ici, à côté du chemin de Losduyнен. Depuis 2 ou 3 jours la bourgeoisie a dû rendre ses cartouches à bale au magistrat par ordre des Etats. Il a été defendu de faire aucun signe d'alarme, meme en cas d'incendie. On compte que les Vrijcorps entrerons demain ou apres demain pour changer tous les collèges, desarmer la bourgeoisie etc. etc. Notre guarnison qui est très forte n'est pas d'accord et chacun a son parti. Le mal est que toute autorité est precaire ou à rien. Les Etats sont mal ensemble. La Generalité n'a aucun credit ici, et il est impossible que les dictateurs à Woerden et les constitués ou les tribuns du peuple en ayent assez sur une armée, non seulement composée de citoyens hollandois, mais de François, de Walons, de Liègois, gens qui ne sont pas animés de l'amour de la patrie, de la liberté, ou de leurs privileges, et qui viennent en foule dans le país tout armés et par force, à travers la Meijerie. Il est impossible de même que les officiers en ayent sur des soldats, fatigués et etourdis par tant d'ordres contradictoires et qui ne savent plus quels sont leurs maitres, detestant outre cela naturellement toute milice bourgeoise. | Joignez à tout cela l'arrivée de troupes etrangeres qui arriveront pourtant à la fin, selon toutes les apparences, et jugez si une bonne philosophie n'est pas en droit d'en conclure une massacre universel, l'esclavage, le despotisme, et puis apres la destruction de tout.

88 En chiffre: 65.

Je ne sçai, ma Diotime, s'il est bien consolant de pouvoir se dire: les hommes sont ainsi dans tous les temps et chez tous les peuples. Cela pourroit l'être un peu pour moi, puisque j'y puise la preuve eternelle de mes opinions sur la valeur et la nature des sociétés des hommes.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu, qui regarde les individus, nous benisse à jamais avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Je baise la main à Mr. de Furstenberg.

En Frise le desordre est de meme nature. A Franequer une batterie est planté droit contre la maison de campagne de Mr. Camper, ainsi la plus belle collection physiologique qui existe peut-être court les plus grands risques.

Ecrit un peu à la hâte.



*Lettre 8.72a – 7 septembre 1787*⁸⁹

La Haye, ce vendredi 7 sept. 1787 • N° 72

Ma toute chère Diotime, mon amie. Tout ce que nous sçavons par l'histoire de l'homme et des hommes, nous apprend que l'Athéisme est beaucoup posterieur au culte et à la religion, et qu'ainsi il est né de la reflexion.

L'homme a par la nature de sa composition, par un organe de plus, ou du moins beaucoup plus parfait dans lui, que dans tout autre espece d'agents que nous connoissons, une sensation vague de la Divinité, d'une dependance de quelque chose de plus parfait: d'une attraction vers cette chose.

J'avoue que le regret d'un heros, d'un sage, d'un bienfaiteur qui vient de quitter la vie, peut me faire esperer et par consequent imaginer qu'il est encore en vie, mais cela ne mène tout au plus qu'aux bienheureux ancêtres de Fingal. J'avoue

89 La première version de la Lettre sur l'Athéisme = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 140, p. 470-474; *Wijsgerige werken*, ed. Petry, p. 736-743.

que la peur me fait implorer le secours de tout ce qui m'entourre, mais cela ne mène qu'à ces brossailles auxquelles un Demosthène demanda quartier.

La sensation d'une Divinité, d'un Etre Superieur, et autre que l'homme ou l'animal, se manifeste certainement, ou dans la conscience lorsqu'elle se repentit, rend justice, et pardonne, ou par la vigueur de l'attraction reciproque. | Il est vrai que cette sensation est plus ou moins vive ou plus ou moins obscure suivant la perfection ou la richesse de chaque individu.

L'homme multipliant ses signes, enrichissant et réglant son imagination et exerçant son intellect, a taché de transformer cette sensation vague en idée distincte; il a donné une figure, un contour: une determination quelconque à cette chose qu'il appella Dieu et ce Dieu devint un objet purement traitable pour l'imagination et l'intellect.

Son mûral se developpant et s'exerçant de plus en plus par l'accroissement continuel du nombre des rapports de l'homme aux hommes, il donna des moeurs à ce Dieu, et le resultat de ces deux operations fut, qu'il avoit créé un Dieu à son image; ce qui bientôt devoit produire une pluralité de Dieux.

La peur, soit naturelle à l'homme par la foiblesse de ses armes physiques, soit accidentelle à l'homme en ayant perdu quelques facultés, lui fit voir son Dieu, son Protecteur, son Sauveur dans tout autre que lui, comme nous avons vu, et il se prosterna devant une etoile, un animal, une pierre, ce qui est la source de la plus part des cultes absurdes.

A la naissance de la philosophie et de la reflexion, c'est à dire lorsque l'homme avoit acquis assez d'idées et de signes pour contempler, compârer, compôser et réfléchir, les premiers objets qui s'offrirent | à son intellect, tenoient tous au physique. Tout fut déterminé, tout fut contour, et trouvant beaucoup plus de facilité à manier des choses aussi precises et aussi analogues à ses organes les plus grossiers, il negligea les sensations internes pour ne s'occuper plus que des idées.

L'homme, ou plus tôt, tout être intelligent, a une propriété extremement curieuse et qui meriteroit bien d'être analysée; c'est que des les premiers instants de son activité, il court apres les causes; soit, que se sentant cause à tout instant que sa velleité se determine et agit, il cherche le soi: l'agent: son homogène, dans tout ce qu'il voit; soit, que sa pente vers le beau, le riche, le simple, et le parfait le mène vers cette liaison de cause et d'effet qui fait un tout.

L'homme s'avisa donc de chercher la cause de l'Univers entier, et parvint enfin à l'idée generale de matiere, que ses organes exterieurs lui indicquoient distinctement. De la aux atômes c'est un pas naturel et necessaire. L'atome, petit à la verité, mais determiné et palpable est l'ultimatum de toute essence visible et tangible. L'esprit lui accordant bien tôt un principe quelconque de mouvement intrinseque tenant à sa nature qualité occulte qui n'est qu'un mot, on ne trouva pas à la verité la cause qu'on avoit cherchée, mais on se contenta de voir à l'oeuil pour ainsi dire, le principe, le developpement et l'éternité de l'Univers. La Divinité devint superflue et les Dieux qu'on avoit formé furent des objets fantastiques et ridicules. L'Univers est et est tel parce qu'il est et est têt. Cette opinion n'étoit pas absurde, et supposons que l'homme par cent organes de plus, eût vu l'Univers de cent façons differentes de plus, également determinées et distinctes, la chose auroit été la même. Voila l'Atheisme simple et complet.

Il est vrai que des philosophes pouvoient faire ce raisonnement. Chaque atome est un être actif, ou ne l'est pas. S'il l'est, il y a autant d'êtres ou de Dieux que d'atomes qui se hurtent et se choquent sans fin et sans cesse. S'il ne l'est pas, il faut qu'un tês de pierres inertes puissent faire un être sentant, pensant, voulant et actif. Or dire lequel de ces deux est le plus ou le moins risible, c'est difficile.

On avoit cependant remarqué une espèce de regularité dans la suite des phenomènes, lorsque Socrate, cet être prodigieux, s'avisa de rentrer tout de bon dans soi même. Il y trouva un monde tout autrement riche que celui que ses organes physiques lui developperent, où l'on ne voit que passivement ce qui est produit, tandis que dans l'autre on sent un peu de ce que c'est que produire. Il entrevit des loix à travers cette regularité, et sentit d'assez près ce Legislatateur Suprême, qui crée en meme temps les choses et leur loix, et que le monde physique ne sçauroit que faire supposer. |

Enfin la vraie connoissance de la Divinité pour autant que l'humanité en est susceptible ici, et le seul culte raisonnable, ne residoient que dans l'interieur de ces hommes, qui à l'exemple de Socrate avoient remarqués le fini du monde physique, et l'indefini de l'autre auquel ils se sentirent tenir par essence.

Chez le reste des hommes la politique s'étoit enparée de toute espèce de revelations, de religions, et de cultes, et obligée à la fin d'y mêler meme de la philosophie quelconque pour leur donner plus ou moins quelqu'autorité

permanente, il en resulta ce bizarre mélange qu'on voit depuis dans tous les temps; mélange, qui fait de la Divinité un monstre si absurde qu'il se detruit lui même, ce qui fait naitre un second Atheïsme fondé sur une incredulité fort naturelle.

A la fin de grands esprits desoeuvrés ramassèrent ce precieux gêrme de geometrie que les profonds Anciens avoient sçu abstraire du monde physique. Ils cultivèrent ce gêrme à miracle et en firent eclorre un monde intellectuel, presque aussi riche en apparence que ce monde réellement sensible ou moral, dont Socrate avoit fait la decouverte.

Platon avoit pensé à applicquer ce bout de geometrie qu'il possedoit au moral et s'en etoit promis les plus grands avantages (je n'entrerais pas ici asseurement dans la recherche profonde comment et jusqu'à quel degre ce grand homme exalté eût pu y reussir.) |

Mais les Modernes peut-être plus justes en ceci, appliquerent la geometrie si prodigieusement enrichie, à la physique, dont elle etoit sortie. Elle annoblissoit cette physique en multipliant ses contours et les rendants plus tranchants. Elle decouvrit et prouva des loix dans la matiere, dont la succession des phenomènes montra la verité, et le fier intellect crut voir le Dieu et Tout dans son Idole qu'il avoit embelli et perfectionné avec tant de soin. La matiere inerte remonta sur son throne et regna avec bien plus d'eclat que jamais. Les Materialistes, les Fibrilaires etc. virent le jour, et le troisieme Atheïsme né de la vanité de l'intellect triomphant leva sa tête altiere.

Le premier Athéïsme né d'une raison encore trop peu eclairée se detruit bientôt par la contemplation serieuse d'un monde moral.

Le second, qui n'est proprement qu'une incredulité trop souvent raisonnable, et qui degènere facilement en indifference, ne se guerit que dans le sein de la vraie philosophie.

Mais pour le dernier, ce gigantesque fils de notre vanité, il ne se detruira jamais, qu'apres que l'homme se sera familiarisé avec cette verité incontestable, que la richesse de ce qu'il appelle matiere dans toute categorie n'est qu'analogue au petit nombre de ses organes actuels, et que cette matiere, où son imagination croit voir le Tout, n'est qu'un infiniment petit de l'Univers. |

Vous vous moquerez de moi, ma chère Diotime, de ce qu'en six pages je m'avise de traiter un sujet qui en demanderait des centaines pour être bien traité, ce que je n'ai vu qu'après coup.

L'importance et le piquant de la chose me portera peut-être dans des jours plus propices à faire mieux; ou plus tôt à être plus long et plus ennuyant. Le grand défaut des têtes fagottées comme la mienne c'est que le cervelet est si coriace que lorsqu'on le tire par un bout quelconque, tout s'ôrt. Ainsi c'est toujours la même chose. Les cervelets un peu plus câssans ont meilleure fortune.

Plût à Dieu que vous pussiez conclure de ce je vous ne parle pas de la malade, qu'elle alloit mieux! Elle se meurt. Les convulsions et les douleurs deviennent plus terrible de jour en jour, et il n'y a plus même des anodynes à donner.

N'ayant aucune nouvelle du drap, j'écris à Oldecop, et j'avoue que cette affaire m'affecte, mais il n'y a pas de ma faute.

Voilà la vôtre du 3, que j'ai à peine le temps de parcourir. Je me conformerai autant que possible à vos directions touchant le voyage, mais j'attends encore des lumières ultérieures. Mes respects au Grand Homme à toute occasion. Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκρατης

Phénomène psychologique.

Vendredi passé il y a eu une canonnade des plus terribles prêche d'Utrecht qui a duré plusieurs heures. Je tien d'une part qui ne me permet aucun | doute que le Prince d'Orange y a montré une bravoure personnelle qui auroit meritée des eloges dans un vieux soldat routiné. Expliquez moi cela.

Je voudrais bien vous donner quelqu'idée de notre situation actuelle, mais je n'ai pas assez d'encre pour vous decrire une telle complication de maux, de difficultés, de haines, et de rages, ni une telle corruption totale de toutes les imaginations. Heureux temps des croisades où l'homme fut doux, sage, éclairé, et humain!

*Lettre 8.72b – 7 septembre 1787 (révisée janvier / février 1789)*⁹⁰

L'original: Den Haag, Koninklijke Bibliotheek, 132 F 1. – Une copie apographe: Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Bucholtz Nachlass 1159.

La Haye, ce vendredi 7 de sept. 1787 • N° 72

Ma toute chère Diotime!

Tout ce que nous sçavons par l'histoire de l'homme et des hommes nous apprend que l'Athéisme est beaucoup posterieur au culte ou à la religion, et qu'ainsi il est né de la reflexion, qui suppose deja une certaine quantité de lumière.

C'est la nature meme de l'homme qui lui indique le chemin vers un Dieu, vers un culte ou vers une religion quelconque.

J'avoue que le regret d'un heros, d'un sage, d'un bienfaiteur qui vient de quitter la vie, peut me faire esperer et par consequent imaginer qu'il soit encore en vie, mais cela ne mène tout au plus qu'aux bienheureux ancêtres de Fingal, ou à ces Lares des anciens Persans et des Hetrusques.

J'avoue que la peur, soit naturelle à l'homme par la foiblesse de ses armes physiques, soit accidentelle à l'homme en ayant perdu quelques facultes, me fait implorer le secours de tout ce qui m'entoure, mais cela ne mène qu'à ces broussailles auxquelles un Demosthène | demanda quartier.

Mais la magnificence du spectacle de l'Univers, l'aspect imposant du soleil, d'un ciel étoilé, d'un Iris, les varietés infinies de la nature, agissant tous à la fois à travers les organes sur le vuide immense de l'imagination, la remplissent totalement, et la premiere chose qui en resulte, n'est qu'une perception vague et indeterminée, mais violente, sans nulle idée. Le temps debrouille ce cahos. Les objets acquierent des contours, s'isolent, se separent, et les idées de nombre et de grandeur commencent à se manifester. Cette perception vague et indeterminée, cet ebranlement universel de l'ame, se change en etonnement stupide, et le

90 La seconde version de la Lettre sur l'Athéisme = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 143 annexe, p. 485-497; *Wijsgerige werken*, ed. Petry, p. 744-755; *Opere*, ed. Melica, p. 686-702.

moment apres le soupir de l'admiration se fait jour avec effort, et l'homme, sans se bien comprendre, y sent deja qu'il desire et adore. C'est le premier moment où l'organe moral s'épanouit.

Aussi tôt qu'il commence à distinguer les objets, leur quantité est trop vaste pour que son attention ne se fixe sur celui qui lui paroît le plus brillant, le plus beaux, le plus grand, et cet objet devient tout naturellement à ses yeux un Superlatif quelconque de tout le reste.

Il ne me paroît nullement absurde que des lors cette | pente vers ce qui affecte le plus, produise meme dans certains animaux aussi bien que dans les hommes, des actions qui nous paroissent denôter un culte, comme toute affection vehemente produit dans tous les animaux des actions ou des expressions analogues, qui indiquent de l'allegresse, de la tristesse, du desespoir, et dans lesquelles nous avons puisé les premiers elements du langage.

Je ne pousserai pas plus loin cette marche naturelle et simple de l'homme vers la connoissance obscure de quelque chose au dessus de lui, dont il se sent dependre; il nous suffit d'avoir vu avec evidence, si je ne me trompe, qu'aucun germe d'Atheïsme ne sçauroit naitre dans le berçeau de l'humanité.

Je ne parle pas de l'organe moral, ni des sensations qui en derivent par rapport à une connoissance de la Divinité; je n'en parle pas, puisque cet organe differe si prodigieusement dans les differents individus, et a été si peu analysé jusqu'ici, qu'il est fort loin encore d'être universellement adopté.

L'homme affecté de cette sensation vague et brute d'une Puissance au dessus de la sienne, multipliant ses signes, enrichissant et réglant son imagination et exerçant son intellect; afin de tirer parti de cette Puissance en sa faveur, tacha de transformer cette sensaltion vague en idée distincte. Il donna une figure, un contour, une determination quelconque à cette chose qu'il appela Dieu, et ce Dieu devint un objet purement traitable pour l'imagination et l'intellect.

Son moral se developpant et s'exerçant de plus en plus par l'accroissement continuel du nombre des rapports de l'homme aux hommes, il donna des moeurs à ce Dieu, et le resultat de ces deux operations fut qu'il avoit créé un Dieu à son image; ce qui bientôt devoit produire une pluralité de Dieux.

A la naissance de la philosophie et de la reflexion, c'est à dire lorsque l'homme avoit acquis assez d'idées et de signes pour contempler, comparer, composer et

réfléchir, les premiers objets qui s'offrirent à son intellect, tenoient tous au physique. Tout fut déterminé, tout fut contour, et trouvant beaucoup plus de facilité à manier des choses aussi précises, et aussi analogues à ses organes les plus grossiers, il négligea les sensations internes, pour ne s'occuper plus que des idées.

L'homme, ou plus-tôt tout être intelligent, a une propriété extrêmement curieuse et qui mériterait bien d'être analysée; c'est que des les premiers instants de son activité, il court après les causes; soit qu'en se sentant cause à tout instant que sa velleité | se determine et agit, il cherche le soi, l'agent, son homogene, dans tout ce qu'il voit; soit que sa pente vers le beau, le riche, le simple et le parfait le mène vers cette liaison de cause et d'effet qui fait un Tout; soit enfin qu'il se flatte qu'en montant vers la cause, il trouvera de quoi s'éclairer dans sa descente vers le futur qui l'appelle.

L'homme s'avisa donc de chercher la cause de l'Univers entier. Mais comme cette cause pour être même très imparfaitement exprimée, exigeroit non seulement toute la masse des signes de nos idées physiques, mais tout ce qui pourroit servir à prononcer l'infinité de nos sensations, il est évident que l'homme, dans cet état d'imaturité, auroit dû se contenter de sçavoir la structure de l'Univers. Pour arriver à la connoissance de cette structure il se forma l'idée générale de matière, que ses organes extérieurs lui indiquoient distinctement. De là aux atomes ce n'est qu'un pas naturel et nécessaire. L'atome, petit à la vérité, mais déterminé et palpable, est l'ultimatum de toute essence visible et tangible. Tous les atomes ensemble composent l'Univers.

La seule chose qui manqua à la solution parfaite du problème, l'esprit l'y ajouta avec facilité, en accordant à la matière un principe quelconque de mouvement intrinsèque tenant à sa nature, qualité très occulte! Mais cependant on vit à l'oeil pour ainsi dire le principe, le développement, et l'éternité de l'Univers, et les sages d'alors adoptèrent pour solution complète, que l'Univers est, et est tel, parce qu'il est et est tel.

Voilà l'Athéisme simple et complet. La Divinité devint superflue, et les Dieux qu'on s'étoit formés, des objets fantastiques et ridicules, qui ne conserverent pendant un temps leur autorité parmi le peuple, que comme les monarques et les despôtes au moyen des ministres qui les entourent.

On avoit cependant remarqué une espèce de regularité dans la suite des phénomènes. On s'étoit senti un principe interne qui sçait modifier la matiere, et qu'on appella une ame; et de la à la probabilité infinie d'un Modificateur de l'Univers, il n'y eut qu'un pas.

Enfin Socrate, cet être prodigieux, s'avisa d'entrer tout de bon dans lui meme. Il y trouva un monde tout autrement riche que celui que ses organes physiques lui developperent, où on ne voit que passivement ce qui est produit, tandis que dans l'autre, on sent un peu ce que c'est que produire. Il entrevit des loix à travers cette regularité, et | sentit d'assez près ce Legislatteur Supreme qui crée en meme temps les choses et leurs loix, et que le monde physique ne sçauroit que faire supposer.

Enfin la vraie connoissance de la Divinité, pour autant que l'homme en est susceptible dans cette categorie, et le seul culte raisonnable ne residoient que dans l'interieur de ces hommes, qui à l'exemple de Socrate avoient remarqué le fini du monde physique et l'indefini de l'autre, auquel ils se sentirent tenir par essence.

Chez le reste des hommes, la politique, qui marche toujours en avant et ne manque aucun pas, qui modifie les Dieux, les oracles, les vertus, les vices, la sagesse et la folie suivant ses vues, s'étoit emparée de toute espece de religion et de culte, et obligée à la fin d'y mêler meme de la philosophie quelconque, pour leur donner plus ou moins quelqu'autorité permanente, il en resulterent ces bizarres melanges qu'on voit depuis dans tous les temps, mélanges qui souvent font de la Divinité même un monstre si absurde, qu'il se detruit lui même, ce qui fait naître un second Atheïsme, fondé sur une incredulité fort naturelle.

L'état de la philosophie et de la religion etoit si pitoyable dans les derniers siècles barbares, et les abus infinis que la stupidité avoit fait pendant un si long temps | des idées admirables de Platon et d'Aristote etoient tellement parvenus à leur comble, que toute correction dans un si effroyable cahos etoit absurde.

Descartes fut l'un de ceux qui le sentirent avec le plus d'efficace. Il jugea qu'avant tout il falloit detruire cette monstrueuse philosophie despote, projet hardi, qu'il executa cependant avec beaucoup de dexterité et d'adresse. Il prit le seul parti qu'il y eut à prendre. Il créa une philosophie nouvelle, qui dans le fond ne valoit guère mieux, mais qu'il rendit si parfaitement analogue au ton de son

siècle, qui fut celui de l'esprit, qu'il flâta et gagna tout le monde, en donnant l'essor à leur imagination, aussi vive que deregulée encore. Chacun se sentit fiêr de pouvoir faire de la Philosophie à sa guise, et le monstre fut terrassé.

Mais pour l'imagination ardente et fouguese indomptée encore et sans frêin, il n'y a rien d'obscur ni d'impossible. Le même effort qui pouvoit composer un Univers avec de la matiere, en pouvoit faire un Dieu. Ce n'etoit pas de l'Atheïsme, mais un Theïsme très difficile à comprendre.

En attendant de grands esprits desoeuvrés ramasserent ce precieux germe de geometrie que les profonds Anciens avoient sçu abstraire du monde physique. | Ils cultiverent ce germe à miracle, et en firent eclôrre un monde intellectuel, presqu'aussi riche en apparence, que le monde reëllement sensible et moral dont Socrate avoit fait la decouverte.

Tout ce qu'on avoit gagné par ces pénibles travaux, ne se reduisit cependant encore, qu'à deux choses, très inportantes à la verité: l'une qu'on avoit donné à l'intellect le meilleur exercice qu'il fut possible, l'autre qu'on s'etoit tellement familiarisé avec la verité, qu'on la chercha par tout; mais dans le fond cette geometrie si embellie n'etoit qu'un spectre sans corps, ou bien plus tôt n'etoit qu'outil: c'etoit la lyre d'Orphée qui n'attira les animaux et les plantes, qu'accompagnée des sublimes accens de son maitre.

Les grands genies s'en enparent. Les Kepler, les Neuton, les Huygens la ramenèrent de nouveau à la physique d'où elle etoit partie. Elle lui pretta toute la beauté qu'elle avoit acquise pendant l'absence; elle lui rendit ses contours plus tranchants; elle lui donna la livrée de la verité; elle decouvrit et prouva des loix dans la matiere dont la succession des phenomènes constata la realité.

Jusques la l'homme avoit de quoi se glorifier de ses pèines. Il etoit parvenu à comprendre ce qu'il voyoit, | ce qu'il touchoit. Il avoit eclairé les faces que l'Univers developpa à ses sens. Il avoit créé une mecanique qui modifie la matiere pour ses besoins, et il avoit soumis en quelque façon la physique à son empire.

Il ignoroit encore comme être borné, mais il sçavoit comme être sage, ne quittant pas d'un pas cette geometrie divine.

Voila l'etat où des Neutons porterent nos connoissances dans la physique. Tout y fut vrai. Ils penetrèrent jusqu'à un certain point dans les manoeuvres du Dieu. Ils demonstrèrent par des effets visibles et palpables, les loix et la realité du

mouvement, de l'attraction, de la gravité, et de tant d'autres forces, ou de modifications différentes d'une même force, qui se manifestent dans la nature, et ces grands hommes ne rougissoient jamais d'en ignorer la cause. Ce qui devoit en résulter pour eux, c'étoit que l'accroissement prodigieux de leur science réelle, et plus encore celui de leur ignorance réelle, leur fit voir et adorer le Grand Moteur de plus près.

Si dans ces temps les hommes eussent faits de semblables efforts dans le monde métaphysique, avec de semblables succès, on auroit vu toute la masse de lumière, et j'ose dire de bonheur dont l'homme est susceptible sur cette terre. | Neuton avoit été étonné de ses découvertes comme de raison, mais son grand sens en entrevit les bornes. Ses successeurs étoient étonnés et fiers d'en avoir tant appris, et jaloux de sa gloire, ils vouloient sçavoir tout ce que ce grand homme avoit ignoré. Ils voyoient de leurs yeux les prodigieux effets qu'ils opérèrent par sa mécanique sublime sur la matière qu'ils avoient sous la main. Ensuite ils firent ce raisonnement. Si les causes de l'attraction de la gravité, du mouvement, de la pensée, et de tout ce qui appartient à ce monde soi-disant métaphysique, fussent de la matière, quoique beaucoup plus fine et déliée que celle que nous voyons de nos yeux imparfaits, il faudroit qu'il y eut une application possible de notre Mécanique à cette matière si déliée, telle, que cette matière doive produire les effets de la gravité de l'attraction, de la pensée etc. que nous voyons.

Or si nos magnifiques imaginations parviennent à deviner des mécanismes, ou des modifications, qui doivent produire nécessairement les mêmes effets, il est évident que tout ce que nous voyons dans la nature est matière, modifiée d'une certaine façon, d'autant plus qu'on ne sçauroit ni voir, ni toucher, ni flairer que de la matière. |

Voilà nos magnifiques imaginations en train comme du temps de Descartes, avec cette différence, que de nos jours elles se trouvent tout autrement pourvues d'idées, après avoir passées le siècle le plus fertile en idées de tout genre qui fut jamais; et il est à croire que Descartes, qui ~~rioit apparemment en cachette de la grotesque philosophie qu'il avoit été obligé de former sa philosophie grotesque~~ pour parvenir à son but, auroit eu peur de donner le branle à des imaginations aussi robustes que les nôtres.

Jamais peut-être les hommes ont dépensé autant d'esprit pour arondir un systeme et lui donner de la facilité pour s'étendre, que les Materialistes et les Fibrilâires en mirent dans la charpente legère de leur globules, leurs conoïdes, leurs fibres, leurs crôchets, leurs oeuilletts, leurs matieres affluentes et effluentes, qui lient physique, metaphysique et tout, et donnent au total de l'Univers une homogeneité charmante, dont la simplicité rend inutile et superflu tout autre principe que la matiere autonome.

On peut juger des attraits invincibles de ce systeme, en voyant meme des theologiens philosophes, qui, quelque fervents d'ailleurs dans leur ortho|doxie qu'ils puissent être, risquent cependant souvent par un peu d'etourderie, l'autorité de l'opinion de l'existence du Dieu qu'ils servent pour se conserver à eux memes la reputation picquante de sçavoir faire aussi; ou plus tôt composer, un petit Univers.

Voila le troisieme Athéisme né de la vanité de l'intellect triomphant.

Vous voyez que dans le fond il est le meme que le premier, ayant de meme la matiere pour base unique. Mais il y a une différence prodigieuse entre une matiere brute, dont on ne distinguoit encore aucune loi, aucune propriété avec la moindre exactitude, et qui ne fit que masse dans l'imagination, et entre une matiere maniée pendant tant de siècles par toute l'industrie des hommes, qui la mirent en pièces pour la perfectionner en detail, qui en arachèrent l'idée de contour pour en faire une geometrie, l'idée de nombre pour en faire une arithmetique, et qui rejoignant le tout ensemble, en firent un objet parfait de contemplation.

Le premier Athéisme, né d'une raison encore trop éclairée, se detruit bien tôt par la contemplation serieuse d'un monde moral.

Le second, qui n'est proprement qu'une incredulité trop souvent raisonnable, et qui degènere facilement en indiffé|rence, ne se guerit que dans le sein de la vraye philosophie.

Mais pour le dernier, ce gigantesque fils de notre fol orgueil, il ne se guerira jamais, qu'apres que l'homme se sera familiarisé avec cette verité incontestable, que matiere n'est qu'un mot qui designe toutes les essences réelles en tant qu'elles ont du rapport avec nos organes actuels; que la matiere ne sçauroit avoir plus d'attributs que nous n'avons d'organes; que s'il est donné à la nature de

l'homme d'acquérir plus d'organes dans la suite de son existence, ou que d'autres organes s'y développent, la matière (si on veut conserver ce mot comme signe des essences en tant que connues) augmentera ses attributs à proportion; et enfin que lorsqu'on voudrait parler avec quelque fondement sur la richesse réelle de l'Univers, qui n'est pas seulement composé d'essences qui ont des rapports directs avec nous et nos organes, mais fort probablement de bien d'autres encore, il faudroit être au fait de tous les rapports possibles entre les essences réelles connues et inconnues.

Vous vous moquerez de moi, ma chère Diotime, de ce qu'en si peu de pages je m'avise de traiter un sujet qui en demanderait une centaine pour être bien traité. Je crains que notre ami Jacobi en portera le même jugement, mais je ne l'ai vu qu'après coup.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Diocles



Lettre 8.73 – 11 septembre 1787

La Haye, ce 11 de sept. 1787 • N° 73

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 7, où je sens avec douleur votre goût, quoique beaucoup moins encore que votre résolution d'employer des soi-disant spécifiques contre un mal, que la sage nature a déclaré remède depuis les temps de Noé. J'ai de temps en temps la goût aux deux mains d'une façon uniquement connue à elle et moi, je la respecte et me tais, et je plains ceux à qui la charlatanerie sçait persuader de chasser leur bienfaitrice, comme les fôls Atheniens chassent des Aristides. Le repentir suit de près.

Je n'envoie pas le drap au Grand Homme encore, pour deux raisons. 1° Vous ne me dites pas de quelle couleur, et 2° je ne risquerai rien dans un moment où quantité de gens dans cette province enterrent à la lettre, ainsi qu'en Frise, ce

qu'ils ont de plus précieux; comme si la tyrannie n'eût de justes droits que sur la surface de la terre, ce qui à mon avis est faux de toute fausseté.

Ma Diotime, je puis vous assurer qu'il y a de l'occupation ici | et c'est la raison que je ne vous écrit que ce mot, pour vous dire que la suivante je l'adresserai au cher Jacobi à Dusseldorp, comme vous me l'avez prescrit dans la vôtre du 3 de ce mois. Mais vous ne m'avez rien dit par rapport à votre adresse à Franckfort sur le Mayn. Comptez que s'il y a du desordre dans notre commerce pendant votre voyage, on ne sçaura l'attribuer qu'à l'air qu'on respire ici dans le palais du desordre que j'habite; car soupçonner Diotime d'inexactitude seroit voir toutes les magnificences des Propylés dans cet ancien cahos où tout et rien firent menage ensemble.

La face de nos affaires change et je compte que dans dix jours je serai assez prophète pour pouvoir vous predire si cette illustre Republique surnagera encore à ses maux, ou si semblable à Sparte, Rome et Carthage elle sera engloutie dans le noir abyme du passé.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης



Lettre 8.74 – 14 septembre 1787

La Haye, ce 14 de sept. 1787 • N° 74

Ma toute chère Diotime, j'ai vu un peu la guerre ordinaire autrefois. J'avoue que pour l'oeuil du philosophe c'est un objet humiliant, mais l'homme du metier s'y occupe. Il se sent actif à chaque instant. Il s'y amuse même, par l'interet des evenements, et par la rapidité avec laquelle ils se sucedent. Son moral y gagne beaucoup plus qu'il n'y perd. L'armée qui est devant lui est ennemie de celle où il se trouve, et il ne participe dans cette inimitié que mechaniquement comme partie d'un tout. Pour de la haine, il n'y en a point. Tous les beaux côtés de sa moralité y brillent. Pour les mauvais, il les a donnés ou vendu à son maitre, qui

n'a besoin ni n'achète que des colères et des rages en bloc. Ainsi dans cette affaire personne ne pêche proprement, car le maître comme représentant un Etat, ne sauroit avoir du moral par la nature des choses, et l'individu prudent et sage se décharge de toutes ses mauvaises qualités sur des consciences problématiques ou factices avec lesquelles il n'a rien à faire ni en blanc, ni en noir. |

Dans la guerre du barreau la chose est un peu autrement. J'ai besoin d'un protecteur, d'un homme qui démontre que moi je suis juste et que ma partie a tort. J'achète un avocat, un individu avec toutes ses facultés bonnes et méchantes. S'il me sauve par les bonnes, tant mieux pour moi et pour lui. Si non, il faut qu'il mente, calomnie et friponne en ma faveur aussi cordialement qu'il le feroit pour lui même.

Dans le premier cas le maître n'achète qu'un peu de la sensibilité morale avec le corps de l'individu. Dans le second j'achète l'organe moral en entier, sensibilité, conscience et tout. Voilà la différence de l'avocat et du guerrier.

Mais pour la guerre civile, telle que je la vois devant mes yeux, c'est un fléau qui surpasse tout fléau, et qui feroit dire à quelqu'habitant de Saturne, s'il nous voyoit, pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme? Il est bien vrai qu'en général elle tire sa source de l'absurde modification de nos sociétés artificielles, mais dans le fond c'est une espèce de gangrène ou de peste dans l'imagination et dans la côté sensible du moral: c'est une maladie si complexe qu'il me faut d'autres temps pour la développer à vos yeux. Ses effets sont l'esclavage absolu de la velleité et de l'intellect, et il ne reste de l'homme, cet être si aimable et si beau par la nature, qu'un animal dégoutant tel que Milton en vit au fin fond des Enfers. |

Dans le moment je reçois la vôtre du 10 que j'ai fait prendre à la poste. J'ai à peine le temps de la lire. Je suivrai exactement vos instructions et j'attendrai vos réponses quelques petites qu'elles puissent être, avec impatience et résignation.

En Frise le parti patriotique s'est rendu maître de tous les ports de la province, et tient les Etats à Franeker dans le palais de Minerve, l'hôtel de l'Académie, belle augure sans doute. L'autre parti a ses Etats à Leeuwarde et tient bon encore pour le moment. Cette province promet des scènes plus énergiques que celles dont la province d'Utrecht nous a regalée.

J'ai eu des lettres de gens très distingués dans les deux partis, que j'ai connu intimement autrefois. La moitié de ces lettres vous prouveront ce que ces gens étoient jadis, tant par leurs lumières que par leurs mœurs. L'autre moitié vous peindroit la phrénésie et les convulsions qui naissent de l'horrible maladie que j'avois essayé de vous décrire.

Ici dans cet instant le parti patriotique a parfaitement le dessus. Tout est sous les armes, exceptée la partie stadhouderienne des bourgeois qui est désarmée. Nous avons du canon au Waagestraat etc. La province a résolu de tenir bon contre les Prussiens dont l'existence lui paroît assez problématique encore. Si les deux partis devoient être jugés uniquement sur la sagacité de leur conduite, il n'y a aucune comparaison quelconque entre les deux jusqu'ici. Pourtant des deux côtés leur situation est également hérissée de difficultés infinies, et même d'insurmontables par leur nature. |

Je voudrois que vous pussiez voir pour un instant l'espèce de tranquillité profonde qui regne ici quelque fois dans les rues. C'est un objet curieux. Elle représente l'abîme avant que Dieu y met la main pour le façonner.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Mettez moi je vous supplie aux pieds du Grand Jacobi et de sa famille; non seulement je n'ai pas le temps de lui écrire à présent, mais notre peste présente a trop gangrené ma tête pour cela; ce n'est que pour vous que je suis sans honte. Adieu.



Lettre 8.75 – 18 septembre 1787

La Haye, ce mardi 18 de sept. 1787 • N° 75

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jusqu'au moment où je vous parle je n'ai pas des lettres de vous, mais les couriers n'arrivent pas, ce qui n'est guère étonnant, vu le déplorable état de nos affaires. Depuis quinze jours on passe ici

continuellement dans les plus cruelles inquietudes. Chaque jour, chaque nuit presente un nouvel aspect plus hideux que le precedent. On voit des choses dont on croiroit à peine l'humanité susceptible dans un siècle éclairé. Vous ne sçauriez croire combien de gens de toute condition mettent en terre ce qu'ils ont de plus précieux et prennent la fuite, et si l'on demande aux fuyards: où fuyez vous? Ce qui est curieux, c'est qu'ils vous nomment toujours un endroit plus dangereux encore que celui qu'ils quittent.

Vendredi on apprit, que le Duc regnant étoit entré en Gueldre et Overijssel. Samedi, qu'il étoit à Leerdam. Dimanche, que le Prince d'Orange avoit pris Utrecht avec ses Gueldrois. Hier que le Duc étoit à Gorcum, qu'on avoit abandonné le cordon ainsi que Woerde et Naarden, dont ce Prince s'étoit | enparé. Aujourd'hui selon toutes les apparences il aura Dordrecht et Rotterdam. Gouda et Schoonhoven cela va sans dire. Vous sentez bien que tout cela a un peu relevé le parti du Prince, mais cela n'a fait que renforcer l'animosité de l'autre parti. Croiriez vous bien que hier au soir encore l'Assemblée des Etats de Hollande et des Gecommitteerde Raaden étoit plus acharnée et animée que jamais. On a resolu de perir à Amsterdam. On a envoyé Mr. P. Paulus en France, non pour demander du secours, mais pour y acheter une armée argent comptant; s'il s'y en trouve il y en aura certainement à vendre. On va inonder le païs autant qu'on peut. Tout ce qu'il y a du parti patriotique se fourre dans Amsterdam. Rendorp qui vint hier de la, dit que cette grande ville est remplie comme un oeuf, que les dictateurs, les constitués, le Rhingrave, les Vrijcorps, tout enfin s'y trouve entassé et dans deux jours aparenment il y aura les Etats. Il y a certainement dans la ville un parti pour le Prince mais peu considerable en comparaison de l'autre, et d'ailleurs desarmé.

On s'occupe à Delft et par tout où on le peut encore, d'enlever les gens un peu considerable la nuit dans leur lits; on laisse leur familles et on les entraine ou pour servir d'otage ou pour servir de parapet contre les Prussiens, suivant les expressions du manifeste.

Vous sentez bien, ma Diotime, qu'une ville grande comme Cartage, bien mieux pourvue et située pour la defence, plus favorablement (le manque d'eau fraîche excepté), où toute l'Europe est interessée et qui | contient 300.000 ames au moins, ne se prend pas d'emblée, à moins de quelqu'accident que la perspicacité de

l'homme ne sçauroit prévoir. Sans un tumulte des plus serieux en dedans, la chose me paroitroit impossible (à moins d'une destruction totale de la ville), vu l'état actuel des imaginations et du moral des gens. Ainsi il se prepare peut-être le phénomène le plus interessant qu'on ait vu dans les siècles modernes dans ce genre. La majesté de la ville, l'éclat du heros, et les interets de l'Europe entiere en justifient la probabilité.

Il faudroit être ici et voir les choses de si près que j'ai l'honneur de les voir, pour juger si c'est un Dieu qui dirige les affaires de la société artificielle des hommes. C'est à dire, de la maniere que les theologiens qui sont peu philosophes par la nature des choses, le pretendent. Pour d'autres manieres possibles, elles seront peut-être un jour le sujet de nos entretiens.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le Dieu des individus nous protège avec tout ce qui nous est chère dans le monde. Celui qui dirige la société et la politique est certainement le Diable des Orthodoxes, et je reste obstiné à ne lui demander rien.

Σωκράτης

Si je vous dis que je suis occupé jour et nuit passivement et activement, vous me croirez j'espère.



*Lettre 8.76 – 21 septembre 1787*⁹¹

La Haye, ce 21 de sept. 1787 • N° 76

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous ai écrit lundi le soir, car j'écris lorsque je le puis. La nuit entre dimanche et lundi et la suivante nous avons couru les plus grands risques d'être envoyés pieds et poings liés à Amsterdam, pour y servir d'ôtages ou y être massacrés, comme on avoit fait à Delft des personnes un peu remarquables. Le soir à dix heures les soi disant patriotes aux Etats de Hollande et dans les Gecommitteerde Raden étoient encore plus brutals que jamais et commirent des horreurs, quoique les nouvelles étoient seures de la

91 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 438-443; Melica (ed.), *Opere*, p. 432-435.

prise de Gorcum etc. par les Prussiens. A onze heures quelques pensionnaires prirent la fuite et à deux heures on flechissoit, ce qui etoit d'autant plus surprenant, que dans ce moment les bourgeois desarmés avoient montré encore un decouragement total, notre forte guarnison etoit très divisée, et les Vrijcorps et leur parti avoient absolument le dessus. Mardi matin on prit la resolution de rayer toutes les resolutions infames et flétrissantes pour Son Altesse et de le prier de se rendre au plus vite à La Haye, de lui offrir le commandement de la guarnison etc. etc. Le canon fut ôté | au Vrijcorps et Rhoon sortit de l'Assemblée en criant au peuple, qu'il etoit permis de porter la couleur d'Orange, ce qui fut pendable encore le moment auparavant. En moins d'une heure, dans un endroit aussi peuplé que La Haye l'est à present, on ne vojoit ni homme, ni femme, ni enfant, ni cheval, ni chien, ni chat, qui ne fut decôré de cette couleur. L'allegresse publique etoit sans exemple. Se voir dans un instant delivré de la tyrannie la plus abominable dont l'histoire fait mention, où il n'y avoit plus d'ombre de constitution, de tribunaux, ni de justice, qui avoit coûté dans huit années pres de quatre cent millions de notre argent à l'Etat, dont la bonne moitié fut sacrifiée à la sagesse françoise et à l'ambition de ces rustres tyrans, est une sensation dont on a de la peine à se faire une idée. On s'embrassoit dans les rues en pleurant, même sans se connoitre. Les scelerats frémirent. Les Geyzelaar, les Van Berckel, les Visscher, les Zebergen et un tâs d'autres plus abjects encore s'il se peut, prirent la fuite vers leur repaire. Le seul Bleiswijk avoit une garde pour l'empêcher d'evader proprement.

Vous sentez bien que le vin se mêlant avec l'allegresse illimitée peut faire naitre aisement un esprit de represaille si on a du sujet à la main. Or cela fut. La nuit du mardi au mercredi la plus grande partie du Vrijcorps ici prit la fuite vers Delft, où ils etoient tout puissants encore, | et le reste fut desarmé etc. Les suppôts de la tyrannie disparurent en partie ou furent jêtés dans l'eau. Une trentaine de maisons de patriotes furent un peu dégarnies. On a trouvé dans plusieurs de ces maisons des armes et des plans de conduite par escrit, dont il n'y a point d'exemple non seulement chez les peuples les plus barbares, mais pas meme dans les guerres de religion, ni parmi les Chretiens les plus monstres et les plus atrôces, quoique ces plans etoient assez conformes aux deux manifestes,

qu'ils ont imprimés, publiés et signés. Je n'oserois pas mettre de pareilles horreurs sur le papier.

Hier mercredi la demolition de maisons patriotiques continuoit avec assez de succes. Il n'y avait plus d'autorité ni aucun frein à la licence. A dix heures un corps de bourgeois de La Haye marcha à Delft et quoiqu'il ne fut pas le quart de la guarnison enragée et au desespoir, ce corps y penetra cependant et desarma quantité des Vrijcorps, mais les rues et les canaux de Delft etant étroites, les Vrijcorps fusilloient les bourgeois du haut des maisons et des fenestres et en tuerent beaucoup. Cette brave bourgeoisie fut contrainte de se retirer en emportant cependant les depouilles dont elle s'etoit enparée. La nouvelle de cet echec parut serieuse à La Haye et à quatre heure on y envoya un autre corps de bourgeois avec deux pièces de canons et de la cavallerie. Ceux ci prirent la ville, delivrerent une vingtaine de magistrats qu'ils trouvèrent à l'hôtel de ville pieds et poingts liés, sans aucun acces, et chasserent les Vrijcorps qui defilerent vers leur petite armée de Naaldwijk qui fut defaite, desarmée et dispersée cette nuit par une partie de notre guarnison. En attendant la besogne avec les maisons et les personnes des patriottes alloit son train, lorsqu'à une heure apres minuit arriva la nouvelle, que le Prince d'Orange etoit arrivé à la Maison du Bois.

Il a fait son entrée aujourd'hui à midi. J'ai vu beaucoup de ceremonies de cette nature, qui doivent être naturellement plus picquantes dans les republicues que dans les monarchies, à cause des passions enèrgiques du peuple. J'en ai vu de bien plus magnifiques et plus dorées, mais jamais je n'ai vu, ni ne verrai, un train pareil. Ma chère Diotime, je voudrois que vous et vos enfants vous l'eussiez vues.

La noble simplicité de ce cortège, la richesse des circonstances et un temps qu'on auroit dit que les Dieux fussent de la partie, rendirent cette fête une chose absolument grècque.

Imaginez vous une guarnison aussi forte et si belle que la nôtre l'est maintenant: 1600 bourgeois tous dans une uniforme très propre et modeste, et mieux dressés que vous ne le croiriez, et un monde infini d'hommes nés libres et qui viennent de briser le joug d'une tyrannie hideuse et absurde.

Le train etoit precedé d'un escadron de Prussiens, pas grands, tous vieux et à grosses et longues moustaches natives, mais d'une vieillesse qui montre que la

guerre est un metier, et que la plus leste et la plus verte jeunesse lui doit un respect très serieux.

Ensuite vint une troupe de cavaliers du Prince en equipage de voiage. Apres cela le carosse de Son Altesse, tiré par cent bourgeois | choisis, hommes libres, couronnés de laurier, de myrte et d'oranges. Puis de la musique, beaucoup de cavalerie, le train de voiage etc. Cela paroissoit un bois sacré ambulant. Enfin c'étoit une scène prodigieusement touchante.

Je m'étois mis justement devant l'hôtel sacré de France, où on disoit que l'excellence françoise étoit arrivé la veille. Je n'y ai rien vu qu'un pesant cuisinier devant la porte, Chevalier du St. Esprit si je ne me trompe, couleur d'Orange par toute la capacité de son ventre, qui marquoit que son metier est aussi un metier.

Bleiswijk doit haranguer le Prince aux Etats de Hollande et chez les Gecommitteerde Raden. Si j'étois assez disgracié de la nature pour être à la place de ce malheureux, je me donnerois la mort, et je crois que je prierois les Dieux de la rendre éternelle, afin de meriter du moins quelqu'épithaphe qui dise quelque chose à la posterité.

Ma Diotime, à force de veiller (car ma maison a courru des risques singuliers) j'ai honte de manquer d'énergie pour vous peindre une ombre de ce que j'ai dans l'ame dans ces moments. Etre foible dans un pareil cas montre bien l'imbecillité et la fadeur qui se manifeste de temps en temps dans la nature humaine!

Vendredi

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, quoique nos fêtes ont fait un bien infini à mon ame, je crains cependant que mes pauvres oreilles ne s'en relèveront pas. L'Univers du côté de sa face sonore est pour moi rentré dans le neant. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Lettre 8.77 – 25 septembre 1787

La Haye, ce mardi 25 de sept. 1787 • N° 77

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai eu aucune nouvelle de vous depuis le 10. Le 21 je vous ai écrit encore. J'ai vu le Prince ce jour la, qui étoit content et fort gracieux, mais il ne faut pas en conclure que nos affaires soient dans l'ordre. Il s'en faut de beaucoup. Je vous écris ceci le dimanche 23 au soir. Saluste décrit foiblement la situation de Rome la nuit que Lentulus, Cethegus et les autres furent étranglé. Plutarque décrit foiblement la fameuse nuit de Thèbes que vous sçavez. Lorsqu'on se trouve actuellement dans des circonstances pareilles, les sensations qu'on éprouve sont tout autres que celles qu'on puise dans les tableaux des plus illustres auteurs.

Je vous ai dit que malgré la publique alegresse du 19 et du 20, et la presence de Son Altesse, la populace continuoit nuit et jour à insulter les maisons des patriotes. La decouverte de toutes sortes d'armes, de poignards de toute espèce, d'instruments meurtriers dont on ne sçait pas même le veritable usage, enterrés ou dans les caves, augmenta d'heure en heure. Ces recherches etant faites par une populace effrenée, les resultats s'en divulguerent à l'instant, ce qui fit un effet sur les habitants que je ne sçau|rois vous depeindre. Pour mettre un peu plus de regularité dans l'affaire, on chargea les bourgeois armés de cet examen. On trouva des papiers qui contenoient des horreurs. On trouva chez l'un de nos premiers ministres du St. Evangile, qui deux jours auparavant s'étoit absenté avec deux fils, l'un conseiller et l'autre ayant quelqu'autre employ, une grande quantité de cordes avec des noeuds coulants, pour servir à étrangler ou pendre les gens. Notez que ce saint homme depuis six mois s'étoit pendu deux fois; on avoit coupé sa corde à temps pour conserver une vie aussi precieuse. Un de ses confrère allié de Geyselaer venoit de s'évader. On trouva dans la cave d'un des premiers suppots de la tyrannie trois cadavres. La dessus on prit la resolution de ne plus permettre d'examen des maisons des patriotes que par des officiers de la Cour de justice.

Dans ce moment quatre soldats du regiment de Pabst en guarnison ici, et dévoué aux tyrans, s'aviserent de se mêler avec la populace, qui s'occupoit à demolir les maisons patriotiques et à l'aider dans cette besogne; mais en même

temps ils donnoient le nom de Kees (ce qui veut dire patriote) à des assistants devoués au Prince, et qui par la estoient sur le point d'être assommés par les gens de leur propre parti. Heureusement ces scélerats allèrent dans un auberge boire à la damnation du Prince et de sa maison. On les prit et deux heures après ce regiment eut ordre de sortir. Ce soir nous aurons les Gardes Dragons et le 2 bataillon des Gardes Suisse | à leur place.

Par tout ce que je viens de vous dire et par quantité d'autres indices, il paroît certain qu'il existe un des plus horribles complots dont l'histoire fait mention, mais dont jusqu'au moment que je vous parle on ignore encore la source, le but et le fil. Il est probable que presque tous les Catolique Romains, et tous les Anabaptistes y tiennent.

Ce meme jour de hier commença par la plus grande obscurité que j'ai vu de ma vie. Dans le meme temps les patriotes se rendirent de nouveau maitres de Delft et jeterent en bas les pavillons d'Orange arborés sur les clochers. (Dans cet instant Delft est repris et dans l'ordre). Ajoutez à cela qu'on entendoit la canonnade la plus nourrie pendant dix heures de suite, sans sçavoir si c'étoient des Prussiens devant Schiedam ou des Vrijcorps devant la Brielle. Avec tout cela on eut de très mauvaises nouvelles d'Amsterdam. Une grande partie de la ville est sous l'eau qui commence à avoir une odeur très mauvaise. 600 Vrijcorps y estoient encore entrés. Les Prussiens avoient eu quelqu'échèc. Il y avoit eu beaucoup de mouvement en dedans, mais Van Berkel et les siens avoient annoncés par un placard qu'on devoit avoir bon courage, parceque les François estoient en pleine marche. Avec tout cela le Duc avoit fait sommer la ville, qu'on avoit demandé deux fois 24 heures pour deliberer sur la reponse, ce que le Duc a refusé.

Lundi matin, 23 sept.

Le Prince a été hier 3 fois à l'église, gardé de bourgeois armés; depuis les tribunes qu'il y occupe jusque bien loin dans les rues on fait tout avec beaucoup de sagesse pour faire renaître quelqu'ombre | de tranquillité. Mais vous sentez bien, ma Diotime, que tout ayant veillé, tout ayant été sous les armes, tout ayant bu copieusement depuis tant de nuits et de jours, le sang qui coule dans les veines est gâté et epaissi, ce qu'on voit aisement sur toutes les physionomies

alterées dans les yeux enflamés et dans les teints plombés et livides. Les loix ni les Princes ne sçauroient penetrer dans un sang pareil. Il faut absolument des jours de jeune et de priere, afin que le magistrat acquiere quelque droit reconnu et avoué pour faire fermer les auberges qui nous font un mal infini.

Depuis hier matin jusqu'à cette heure on a ordonné et contremandé quatre fois les illuminations pour ce soir. Elle aura lieu puisque Mad. la Princesse va arriver aujourd'hui (à dix heures). Elle n'aura pas lieu, quoique la Princesse soit arrivée ici à 3 heures en fort bonne santé. Elle est remise au jour anniversaire du Roi de Prusse; phenomène singulier de voir un peuple celebrer de coeur et d'ame avec la plus vraye alegresse la fête du Prince occupé à le conquerir.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai aucune lettre de vous depuis votre voyage, et je n'ai pas manqué à vous ecrire suivant vos ordres et aux adresses indiquées. Je vous supplie de me marquer s'il vous manque aucune de mes lettres.

Que le seul Dieu vous protège avec vos chers enfants et votre illustre Ami.

Σωκράτης

Mille bourgeois à Amsterdam ont présenté une requete fort serieuse au magistrat. Depuis il y a deux deputés ici pour composer. Ce n'est que pour gagner du temps, afin de donner l'occasion, à la foule de scelerats qui s'y trouve, d'evader. Pour quel endroit du monde, je l'ignore. Il faut avant cependant que la France montre dans cette affaire à la face de l'Europe ce qu'elle est, et que son amitié vaut à peu près l'inimitié d'un traître. |

P.S. Je ne vous garantis pas les details de tout ce qu'on a trouvé dans les maisons des patriotes, puisque je n'ai pas vu encore toutes ces belles choses de mes propres yeux. Mais ce que je puis vous asseurer de science certaine, c'est que toutes ces horreurs etant exactement vrayes, ne sont que parfaitement conformes aux manifestes imprimés, paraphés avec les noms des chefs de tous les Vrijcorps, signés par leur Secretaire, et publiés par leur autorité sous les yeux du soi disant Souverain. Si apres cela vous considerez la fuite de tant de ministres du St. Evangile, de Conseillers et

d'Officiers des hautes Cours de Justice avec toute leur famille, abandonnant leurs biens, et parmi lesquels il y en avoit plusieurs qui n'avoient rien à craindre, ni pour leur vies ni pour leurs emplois ni pour leurs biens, vous sentirez que les sinistres soupçons d'un complot affreux, quoiqu'incomprehensible jusqu'ici, ne sont que trop justifiés.

L'ambassadeur des Gaulois qui devoit être ici lundi 17 au soir, a eu le vent de ce qui se preparoit ici, et s'est arreté prudenment à Anvers, pour y attendre les ordres de sa Cour, dont la sagesse, la candeur, et la tendre amitié connues, viendront trop tard pour regler nos affaires.



*Lettre 8.78 – 28 septembre 1787*⁹²

La Haye, ce 28 de sept. 1787 • N° 78

Ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai reçu la vôtre du 22 datée de Frankfort que mercredi 26, de sorte que la mienne du 25 N° 77 est partie pour Dusseldorff suivant vos ordres, ce qui me fait de la peine. Pour celle ci je l'adresse de même à Dusseldorff, me flattant que votre rhume vous aura permis d'y retourner.

Je vous suis infiniment obligé de votre belle description d'une partie de vos courses.

Nous avons vu tous les deux pendant ce temps le monde de côtés diametralement opposés; vous de celui de ces Alpes par lequel il paroît tenir à l'éternité, moi de celui des hommes, par lequel il n'est qu'un metheore qui naît et disparoit dans le meme instant.

Je ne crois pas qu'il se trouve dans l'histoire une revolution pareille à la nôtre, soit par l'importance de ses influences sur les affaires generales de l'Europe, soit par la rapidité avec laquelle elle a dissipée une tyranie, qui, quoique poussée

⁹² = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 442-445 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 436 (fragment).

jusqu'à l'absurde, avoit cependant acquise des principes de permanence et de stabilité. La posterité verra que la vraie cause de ce phénomène reside en ce que nos scelerats et la France se sont dupés les uns les autres. Les premiers ont flatté la France de la facilité | de detruire notre gouvernement et de rendre la Republique dependante de cette couronne, et la France a trompé nos scelerats en leurs faisant des promesses qu'elle ne vouloit ni ne pouvoit remplir.

Heureusement pour nous, tout ce que nous avons eu ici d'ambassadeurs et d'emissaires françois pendant ces temps, etoit beaucoup au dessous du mediocre et incapables de voir ou de saisir les moments que l'aveugle Fortune offrit souvent à la politique françoise.

Mon Nyctologue et sa femme sont partis d'ici sans prendre congé de moi. Ils ont bien fait, car je leur avois préparé un discours assez signifiant.

Ma chere Diotime, je n'ai pas le temps maintenant de vous ennuyer de reflexions detaillées. On est occupé ici jusqu'aux oreilles et à peine trouve-t-on du loisir pour danser.

Amsterdam inondé tient encore, car imaginez vous qu'on a trouvé le moyen de faire croire aux habitants que 50.000 François passent au Moerdijk pour venir à leur secours et chasser le Prince, le Duc, les Prussiens et les Hollandois.

On assure cependant que Geyselaer, Berkel, Salm, Seebergen et un tas d'autres coquins sont déjà partis pour se faire pendre sous d'autres climats.

En Frise, où la tyrannie s'étoit montré de nouveau avec un appareil plus terrible et plus solide s'il se peut qu'ailleurs, tout est dans l'ordre au moment que je vous parle, et les illustres chefs des patriotes ont pris la fuite avec tant de celerité, que les boureaux auront à peine de quoi vivre.

Avant hier au soir a dû arriver à Versailles Mr. Granville de Londres | pour demander à la France si elle consent pleinement au retablissement de notre constitution ou non; si non, qu'il vient pour lui declarer la guerre par mêt et par terre. Notez que Brantsen écrit dans sa dernière lettre, que le Roy vient d'augmenter considerablement l'armée qu'il a destiné à nous rendre libres et heureux, sans doute sous son aimable protection.

La France aneantie, il paroitrait que l'axe de la terre commençat à se remettre.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, je n'ai plus aucun instant à moi. Que le seul Dieu vous protège avec vos chers enfants et votre Grand Ami et tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκράτης

Heintje Fagel est de retour d'Italie dans un moment prodigieusement heureux pour lui. Il passe la journée chez moi. J'y vois et j'y sens le père que j'aimai un peu, comme vous sçavez. Je ne sçaurois vous dire le plaisir que cela me fait. Je ne souhaite rien dans ce jeune homme, où je l'y trouve.

Mes plus tendres respects à la maison des Jacobi!

Je traîne ma triste sciatique par tout; heureux encore qu'elle se laisse trainer.

La Princesse et ses enfants se portent à merveille. |

Quelques discours avec Thulemeyer m'ont fait soupçonner qu'il pourroit bien être question de reparer la flétrissure du Prince Louis. Que cela se fasse avec le temps, je le crois juste. Mais si cette affaire fut entamé tout de suite, je crois que ce seroit le coup le plus mortel que la France et leur parti ensemble sçauroient donner à la maison d'Orange.



Lettre 8.79 – 2 octobre 1787

La Haye, ce mardi 2 oct. 1787 • N° 79

Ma toute chère Diotime, hier dimanche j'ai reçu la vôtre du 25 de sept. Je crois y lire que votre séjour dans les environs de Frankfort sera un peu prolongé, ce qui accumulera mes lettres à Dusseldorff, contre mon gré, car ayant reçu un jour trop tard la nouvelle du changement dans vos ordres primitifs, il ne me reste plus que de vous adresser tout par le chère Jacobi, afin de prevenir du moins que rien ne se put égârer.

Je vous félicite d'avoir attrapée l'ancien objet de nos amours, le Prince *Xiων*, et je le félicite de ce que vous y ayez trouvée encore la belle âme de jadis. Une âme qui a passée saine et sauve par de tels creusets et par tant d'alambics, peut faire même l'Orphée aux Enfers.

Ma chère Diotime, il n'y a qu'une heure qu'il nous arrive la nouvelle qu'Amsterdam s'est rendu au Duc ce matin. On ne sait pas encore les circonstances. Ils tenoient à Hillegom des gens pour avoir des nouvelles de leurs chers amis les François, et ayant appris que Leurs Fidélités ne pensoient pas à marcher à leur secours, ils ont fléchi. Malheureusement ces sclerats se sont presque tous sauvés. Il faut esperer que les Frisons et les Anglois en attrapperont encore. | Il est à croire qu'on est fort occupé dans ce moment à degarnir des maisons patriotiques à Amsterdam, puisque cela continue ici jusqu'à l'heure où je vous parle, aussi bien de jour que de nuit. Cela vous étonnera, mais songez qu'après les horribles tempêtes que nous avons essuyé pendant 3 ans, il est absolument impossible à la justice de se donner dans peu de jours le nerf et la solidité qu'il faudroit pour empêcher ce fleau. D'ailleurs l'animosité de ces soi disant patriotes est tellement enracinée, qu'ils commettent des actions et se servent d'expressions en plein jour et à la face des gens plus horribles encore que du temps de leur tyrannie. On en a beaucoup en prison. Si on ne pend pas une cinquantaine par ci par la, je prévois qu'on sera obligé bien tôt d'en proscrire des milliers.

Mardi matin

Rhoon est devenu Grand Baillif de La Haye. Si jamais employ fut bien mérité, c'est bien celui là. Sa tête a couru bien des risques.

Heyntje Fagel fait dans ce moment son serment comme adjoint à son grand père dans la qualité de Greffier de Leurs HH.PP. Il me prie de le mettre à vos pieds. Je crois que vos enfants même se rejouiront de ces nouvelles, car ces deux Messieurs sont de leurs plus anciennes connoissances.

Je compte que Van der Spiegel sera Grand Pensionnaire de Hollande à la place du miserable qu'on laissera encore aparemment en place pour 3 ou 4 semaines, (punition horrible), à moins que le peuple ne le mange en | attendant, quoique le Prince a supplié ce peuple de ne pas le manger.

Si mon Van der Hoop est Grand Thresaurier je serai content. Pour le Secretaire d'Etat j'ai bien exercé mon eloquence pour le sauver, n'y voyant alors que le frère de mon amie, chargé de beaucoup d'enfants. D'ailleurs il a certainement des talents, et ne sçauroit faire que du bien sous Van der Hoop et Aylva ou Camper. Je n'y reussirai pas peut-être, mais croiriez vous bien que je n'ai trouvé personne plus inexorable que mon *Camper*.⁹³ Je voudrois que vous vissiez cet homme interessant, developpé comme il l'est. Dans d'autres temps je vous parlerai plus de lui. C'est un objet psychologique fort picquant. Il se met à vos pieds. Votre marchand de vin, qui est un peu plus petit, en fait de même.

Vous sentez bien, ma toute chère Diotime, que voir tous ses amis à leur place d'une façon aussi distinguée, est un plaisir qui brise la pointe de tout mal physique, et consôle des affreuses angoisses et inquietudes passées.

Ma Diotime psychagogue, lorsque vous vous trouverez dans la sainte maison des Jacobi, prêchant votre evangile sacré, mettez mon ame sur le pavé au beau milieu de vous tous, afin qu'inbibée à la ronde de vos sagesses, elle puisse à son retour dire ici à la ronde ce que sont que l'Olympe et l'Elysée. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce que nous cherissons.

Σωκράτης



Lettre 8.80 – 5 octobre 1787

La Haye, ce mardi 5 d'oct. 1787 • N° 80

Ma toute chere Diotime, mon amie. Comme jusq'au moment où je vous parle je n'ai eu aucune nouvelle de vous depuis la vôtre du 25 de sept., vous sentez bien qu'il ne faut pas m'attribuer l'irregularité qui s'est mêlée de notre commerce pendant votre voyage. J'hesite encore si je dois vous adresser celle ci à Munster ou à Dusseldorff, mais si je ne reçois pas de vos lettres avant le moment du depart du courier, je prendrai le dernier parti comme paroissant le plus seur.

93 En chiffres: 59,26,65,56,32,35.

Dans ma dernière N° 79 je vous ai annoncé la reddition d'Amsterdam. Il étoit vrai que le magistrat et la bourgeoisie avoient capitulé, mais peu après nous reçûmes la nouvelle que les Vrijcorps, leurs constitués, les dictateurs de Woerden, et une infinité d'autres scélérats qui s'y sont jêttés de toute part et sont les maîtres des canons et des magasins, ont résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité. Il est naturel que les hommes qui n'ont que deux tableaux dans l'imagination, l'un celui d'un fantôme du gloire que leur rage y barbouille, l'autre celui du gibet que leur conscience y dessine avec beaucoup de précision, sont braves dans tous les temps et dans tous les lieux. Joignez y que l'IJ et le Zuderzee, quoique fourmillants de batiments pour les embarquer, | ne leur offrent aucune issue que les Frisons et peut-être les Anglois ne sçauroient leur former, et par là vous voyez, ma Diotime, qu'on ne doit pas attendre la reddition de la ville du canon des Prussiens, qui n'oseroient tirer tout de bon, mais uniquement d'une victoire complete, remportée en dedans par la bourgeoisie et les Juifs mal armés sur les tyrans enragés et bien armés qui les oppriment. De là il est à craindre que le massacre ne soit très sérieux, sur tout chez une nation que j'ai toujours cru (soit dit entre nous) la plus cruelle de toutes en Europe, lorsqu'une fois elle se trouve dans le sang.

Il y a eu un combat très opiniâtre pas loin d'Amstelveen. Les Prussiens y ont fait 500 prisonniers, le nombre des tués et des blessés peut être bien au delà. On n'en parle pas beaucoup comme de raison, mais les Prussiens y ont perdu beaucoup de monde et le Duc lui même a courru grand danger.

Ce combat peu remarquable par le nombre des combattants, l'est par l'acharnement avec lequel les patriotes ont combattu, ce qui nous montre la profondeur de nos playes. Et en effet, quoique nous jouissions ici d'assez de tranquillité et de repos, il ne faut pas croire que le mal soit extirpé. La couleur favorite brille dans toutes nos villes à peu près, mais n'est guère universellement la marque d'un vrai citoyen.

Je ne concevrai jamais par quel art les emissaires françois persuadent aux gens que leur Cour a | de l'honneur et de la probité. Cependant ils le font. Car imaginez vous que le mardi 18, lorsque les pensionnaires prirent la fuite le jour que la nouvelle vint que le Prince avoit pris Utrecht, et que le Duc étoit à Gorcum, Schoonhoven etc., ces scelerats persuaderent encore les Etats qu'il y

avoit une armée française assez proche pour prévenir les deux princes. Le même soir mon Nyctologue, qui n'étoit que trop dans les secrets de la France, eût l'impudence de m'asseurer, en pallissant pourtant, que 60.000 Français marcheroient certainement. Depuis je ne l'ai plus vu, car il s'est sauvé apres.

Imaginez vous qu'avant hier encore à Leide, où tout est en orange en apparence, le parti soutint encore qu'il y avoit une armée française au Moerdijk et six vaisseaux de ligne au Texel pour sauver Amsteldam.

Je vien de lire dans une gazette, qu'à Constantinople on avoit mis le ministre de France en prison, comme soupçonné de negocier un traité avec Caesar et la Russie. Je souhaite que la chose soit vraye, afin que toute la terre apprenne à connoitre cette aimable nation.

Je suis autant convaincu qu'homme au monde, qu'entre etats il ne sçauroit y avoir du moral, mais je le suis egalement que l'etat qui le premier en negligera ouvertement les apparences, se creuse un abyme qui l'engloutira certainement à la fin.

La conduite qu'on va tenir ici, decidera bien tôt de la possibilité ou de l'impossibilité d'une vraye guerison de nos maux. En politique, dans des circonstances pareilles aux nôtres, il y a deux | chemins à prendre, celui de la rigueur et celui de la douceur. Celui entre deux est un borbier où on enfonce necessairement, et c'est cependant celui que la plus part des hommes sont tentés de prendre. Il y a des cas où il n'est pas borbier, où il est même le meilleur, mais ce n'est pas le notre. Comme assigner l'optimum des partis que nous avons à prendre est infiniment au dessus de mes forces, je n'en disserterai plus. Lorsque j'aurai un peu plus de loisir je vous amuserai plus tôt de quelques observations psychologiques, que la prodigieuse richesse de nos moments passés et presents m'a forcé de faire. En attendant je puis vous assurer avec plaisir, que tout y prouve la validité de notre systeme du trèfle; et ensuite, que j'ai acquis beaucoup de lumiere au sujet de ce principe, que Diocles appelle assez heureusement dans l'Alexis la personnalité de l'homme.

Adieu, ma toute chère Diotime, je prie le seul Dieu de nous benir avec tout ce qui nous est cher dans les mondes.

Σωκράτης

J'attends de vos nouvelles avec le plus douloureuse impatience.

Voulez vous bien croire que je suis si pauvre de jugement, que je dois jouer à la courte paille pour me décider entre Dusseldorff et Munster pour l'adresse de cette lettre.

Je vous supplie de me dire, si les nombres de mes lettres se suivent et si vous les avez toutes reçues.



Lettre 8.81 – 9 octobre 1787

La Haye, ce mardi 9 d'oct. 1787 • N° 81

Ma toute chère Diotime, mon amie, depuis le 25 je n'ai jusqu'ici aucune nouvelle de vous, ce qui m'inquiète beaucoup et me deroute absolument dans la direction de mes lettres.

Pour le moment je suis trop occupé pour vous écrire au delà de ce billet. Les affaires d'Amsterdam sont aussi bien que réglées. N'en concluez pas je vous prie, que l'Hydra soit terrassé, il s'en faut inmensément. La posterité verra que ce complot des soi-disant patriotes est la conspiration la plus affreuse pour son étendue, par son but et par la destruction entière de la République, qui devoit en être la suite infaillible, dont aucune histoire fasse mention.

Jusques ici on n'a attrappé que très peu de papiers. J'en ai lu de mes propres yeux de fort authentiques qui suffisent pour développer plus ou moins une puissance formidable dans l'Etat, dont apparemment les 5/6 des Etats en place ne sçavoient rien. Puissance qui ne visoit pas seulement à la destruction totale de la Maison d'Orange qu'à celle de ces Etats mêmes, dont elle avoit sçu tirer une espèce de légitimation pour se donner quelque solidité et consistance dans ses commencements. C'est tout ce que le temps me | permet de vous dire dans ces riches moments.

Les nouvelles qui nous viennent de la Zelande, de la Frise et d'Utrecht même sont peu satisfaisantes.

Des François prisonniers on a déjà interrogé une soixantaine. Tous ont avoués qu'en France on leur avoit proposé s'ils vouloient faire une expedition très secrète

pour le service de leur Roy. L'ayant tous acceptés, on leur avoit ordonné d'aller à Givet, où ils trouveroient des ordres; que la, Esterhazi leur avoit ordonné d'aller les uns à Utrecht, les autres à Gorcum etc., où ils trouveroient des gens auxquels ils devoient obeïr.

Dans ce moment la guerre me paroît inevitable. Je ne doute pas où nous recevrons bien tôt des nouvelles des Indes, qui rendront une rupture avec notre tendre et fidelle amie, assez juste et aisée pour nos consciences.

Je compte que dans dix jours Van der Hoop entre en place comme Grand Thresaurier, et Van der Spiegel peu apres comme Grand Pensionnaire.

Brandsen, Lijnden, et le jeune Berkenroode etc. etc. seront rappelles incontinent.

Adieu, ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfans et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Dieu veuille que je sois bien tôt hors d'inquiétude par rapport à vous et aux vôtres par quelque mot de votre main.

Au combat d'Amstelveen Rendorp a encore perdu une maison toute neuve, qui incommodoit quelque batterie des Prussiens ou des patriotes. Madame se porte assez bien, et lui aussi. Ils sont ici.



Lettre 8.82 – 12 octobre 1787

La Haye, ce vendredi 12 oct. 1787 • N° 82

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir avec un plaisir inexprimable deux de vos lettres à la fois, l'une d'Aschaffenburg du 30 sept. et l'autre de Manheim 6 oct. J'y vois que plusieurs de mes lettres vous auront manquées pendant le voyage, mais je me flatte que vous aurez retrouvée tous les numeros qui vous manquoient, soit à Dusseldorp, soit à Munster.

Je languis de voir le journal de votre voyage composé par vos chers enfans. Ce que vous me dites de *Χίτων* m'enchanté, mais comptez que sa rentrée dans notre

service est une des choses les plus possibles que je connoisse, à moins que l'amour, le tendre amour, n'y mette obstacle de son côté, ce que vous pouvez sçavoir.

Si ma santé me le permet, je passerai certainement deux ou trois semaines à Munster cet hyver, quelque peu que cette saison me convienne.

Tout ce que vous me dites du Grand Coadjuteur je le conçois à miracle, et je n'ai jamais vu une description qui forme plus parfaitement un tout que celle que vous me donnez de cet excellent personnage.

Je compte qu'à Manheim le Grand Homme aura mené Mitri voir les fortifications de cette ville, infiniment curieuses, puisque | c'est le seul endroit au monde où on voit le systeme de Coehoorn pour les polygones reguliers, presqu'entièrement executé; on y voit même sa maçonnerie. C'est le seul endroit qu'on puisse comparer avec Neuf-Brisac pour juger de la distance de Coehoorn à Vauban en ce qui concerne la defense. Berge op Zoom est tout autre chose, mais c'est une place irreguliere, qui montre toute l'etendue du genie de Coehoorn, comme Manheim en montre la precision.

Je ne sçai pas que nous ayons vu des modelles de statues antiques à Dresde, bien à Dusseldorff.

Le sort des patriotes ici est aussi affreux que richement merité. Le plus miserable petit juif cracheroit dessus dans les rues. Ailleurs cela n'est pas ainsi. Avant hier en plein jour un patriote à Voorburg tua deux hommes et en blessa deux autres cruellement. La justice s'en empara, et trois heures apres il n'y eut plus de maison, ni de maison de campagne patriotique sur pied dans ce beau village. Cette justice distributive fut l'ouvrage des bourgeois de La Haye et de ceux de Rijswijk qui y marchèrent. Les troupes qu'on y envoya de Delft faciliterent beaucoup cette besogne pour se laver du blâme d'être patriotes eux memes. Vous voyez que le Prince trouvera bien quelque chose à raccommoder dans la discipline de l'armée.

Les affaires d'Amsterdam sont totalement terminées.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Lettre 8.83 – 16 octobre 1787

La Haye, ce mardi 16 d'oct. 1787 • N° 83

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai point de nouvelles de vous depuis la lettre du 6 de Manheim. Je ne vous écris celle-ci pour servir de preuve de ma frêle existence. Tout le monde revient ici à force et beaucoup trop, car nos environs sont déjà infectés par des débris des Vrijcorps, des Walons, des déserteurs, des François au service de Sa Majesté très chrétienne, et autres vaguabonds, ce qui nous promet un hyver peu tranquille.

Le Duc de Brunswijk a son quartier à l'Overtoom près d'Amsterdam, et il est maître de la porte de Leide. Il n'y a que 300 Prussiens dans la ville et 3 à 4 régiments hollandais. L'ancienne regence est rentrée, on s'occupe à changer le Conseil de Guerre de la bourgeoisie et à désarmer les Vrijcorporistes et autres goujats, dont cette grande ville fourmille. Vous jugez bien que cela ne sauroit se faire que lentement et que par conséquent la tranquillité n'est pas parfaitement rétablie encore. Il y a trois jours qu'il y eut une affaire très sérieuse où nombre de Juifs, qui sont du parti du Stadhouder, sont restés sur la place. D'autre côté les Bijltjes qui sont du même parti, sont les maîtres dans les quartiers du Cattenburg et le montrent bien. Vous sçavez que Salm a pris la fuite encore en scelerat; si on le rattrape les trois partis se disputeront le droit de le faire rouer, avec beaucoup de justice.

Ce n'est que depuis hier qu'on cesse un peu ici à donner de l'air aux maisons patriotiques. A Leide et ailleurs cela va son train. Lorsqu'une fois la justice a perdu son nerf, il faut un Grand Homme ou bien du temps, pour le lui rendre.

L'état bizarre de nos affaires pour le moment n'est pas seulement au dessus de l'expression, mais presque au dessus des conceptions humaines. Un traité offensif et défensif entre la Prusse, la République et l'Angleterre ne paroît pas fort éloigné. Ce seroit un chef oeuvre de la politique. L'Angleterre sent que c'est son moment, et la République ne trouvera de remède infaillible à l'infinité de ses maux que dans une guerre vive contre nos ennemis naturels. Ceux à qui cette opinion paroîtroit un paradoxe à cause de la foiblesse apparente de la malade et de la violence du remède, n'ont pas été ici sur les lieux. Mes amis qui vont entrer en place trouveront de quoi s'amuser.

Adieu, ma toute chère Diotime, celle ci doit partir. Que le seul Dieu vous protège avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

J'ai été étonné de ne trouver dans aucune de vos lettres pendant le voyage le beau nom du Comte Stadion; ne l'avez-vous pas vu? Pardonnez moi ma dernière, où j'ai osé vous parler ciel d'un endroit où il n'y en a point. |

Ma chère Diotime, je veux vous dire un mot à part au sujet des merveilles de Mr. Herschel et du telescope de Gottingue. Je suis fâché que je sois obligé de debuter par quelqu'apparence de charletanerie. J'ai travaillé plus de 50 ans à l'optique tant theoretique que pratique et a toutes les sciences qui y ont rapport, avec une rage et un zèle que je n'ai connu qu'à un seul homme encore, c'étoit Mr. Fourmont, chanoine à Boulogne, mort il y a deux ans à mon grand regret. Nous nous sommes donnés reciproquement l'éloge d'être les plus fôls en optique que la nature eut peut-être jamais produit. Je suis d'autant plus fâché de sa mort, que je lui avois donné tous les desseins etc. d'un ouvrage que j'avois entamé sur les organes des insectes et sur la nature de leurs idées et de leur façon de penser. Il desira tant de l'achêver, que je ne put refuser ce plaisir à mon homoyâme en optique. Enfin j'ai depensé plus de veilles et plus d'argent à cette science qu'on le croiroit et j'en conclus, que lorsqu'on parle optique j'ai acquis droit de me mêler de la conversation. Pour ce qui regarde le telescope à Gottingue qui auroit un pied et demi d'ouverture et agrandiroit 6000 fois bien, ce seroit un être pas moins absurde qu'un homme de huit pieds de haut qui transporterait sans machines un million de livres d'un endroit à l'autre. Cependant la chose est possible dans le fond si vous en ôtez le mot bien; mais si elle existe de cette façon, je vous garantis que ce telescope vaudra incomparablement moins que votre Van Deyl de 6 pouces. Mr. Kästner me paroît un | homme fort discret et poli en donnant sa viellesse pour raison de ce qu'il ne s'en sert pas.

A l'instant meme je pourrois vous composer une lunette de 4 pieds, qui agrandira 6000 fois, mais en la tournant même vers le soleil, vous vous demanderez s'il fait jour ou nuit.

Ma chère Diotime, on ne traite pas ainsi la lumière divine. C'est une belle, douce et gracieuse, qui permet bien qu'on folâtre un tant soit peu avec elle, mais à la moindre violence elle rebrousse chemin et vous plante la.

Avec discrétion on peut mener un rayon à travers vingt milieux diaphanes, et lui donner la direction requise en la pliant un peu à chaque milieu; mais lorsqu'on desire des agrandissements prodigieux, on est obligé de lui donner des plis ou des refractions si brusques et si fortes, qu'il n'en résulte qu'une dose de lumière beaucoup trop petite pour nos yeux. La lumière y devient si foible, si rare, si spongieuse ou poreuse, qu'il n'y en a plus rien à faire. Ce n'est pas aux agrandissements qu'on doit les découvertes, mais à la clarté et à la précision des contours. Vous comprendrez mieux ceci, lorsqu'un jour je traiterai devant vous cette science à la façon que je voudrais qu'on traita toutes les sciences, c'est à dire, en développant les difficultés à vaincre, ou invincibles, qui résultent directement de sa nature.

Lorsqu'un homme dit qu'il a vu tel phénomène fort extraordinaire, cette assertion n'est qu'un simple prononcé pour moi; et je dois demander: 1° quel est l'homme qui l'a vu? Si on me répond: c'est un homme comme un autre, mais honnet-homme et éclairé, j'ai une pente plus tôt pour le croire que pour ne pas le croire. Je demande: 2° par quels moyens l'homme a-t-il vu? Si on me répond, par des moyens que vous ne connaissez pas, je me tais et ma pente pour le croire n'augmente ni ne diminue. Si on me répond, c'est par des moyens dont vous connaissez la nature aussi bien que lui, j'examine ces moyens et considère s'il est possible ou non de voir ce qu'il a vu. Si c'est possible, je crois tout court. S'il ne l'est pas, je suis assuré qu'il se trompe, soit par une imagination échauffée, soit manque d'avoir assez hanté la lumière. D'ailleurs il faut considérer si ce que l'homme a vu est foncièrement du neuf ou s'il ne l'est pas. Dans le premier cas, il est infiniment probable qu'il n'a trouvé qu'en voyant. Dans le second il l'est également, qu'ayant imaginé la chose il a cru voir.

Par exemple, peu après que les Hollandois eussent inventé les lunettes d'approche, Galilée s'en servit, et nous annonça qu'il voyoit des montagnes et des mers dans la lune, ce qui n'étoit pas du neuf proprement, car depuis la lune on lui connoissoit des taches, qui vers le nord, où la lune rase l'horizon pendant une grande partie de l'année, doivent paroître plus grandes encore qu'ailleurs. Or des

tâches jusqu'aux montagnes, il n'y a qu'un pas pour l'imagination. Mais lorsque Galilei nous dit j'ai vu quatre petites étoiles auprès de Jupiter qui se promènent autour de lui dans tels temps periodiques, voila du neuf à quoi personne n'auroit pu penser alors. Lorsque Huyghens nous dit je vois cinq satellites à Saturne, l'analogie jointe à sa vive imagination en | pourroient être la cause; mais lorsqu'il dit je vois un large anneau qui entoure cette planète sans toucher à son globe, voila du neuf que personne n'auroit pu imaginer; et remarquez, je vous prie, dans le cas des satellites de Jupiter et dans celui de Saturne avec l'anneau, que ces deux phénomènes deviennent plus croyables que les deux autres, uniquement parce qu'ils le paroissent le moins par leur nature.

Venons à cette heure à Mr. Herschel. Vous sentez bien, ma Diotime, le vif interet que je prenois à verifier ce que les papiers anglois anonçoient par rapport à ses etranges decouvertes. Suivant ma theorie de tantôt, j'ai commencé par m'informer des personnes très respectables à tous egards de la personne de Mr. Herschel. Tous d'un commun accord m'ont rapporté que c'est un homme extremement aimable, éclairé, vrai, simple, modeste, amateur zelé de l'optique depuis plusieurs années, aimant à communiquer et haïssant les secrets, qui sont ordinairement les marques certaines d'une ignorance et d'une mediocrité foncieres. Vous sentez aisement que sur de tels rapports je me sens plus enclin encore à l'aimer et à le respecter qu'à le croire.

Ensuite je me suis informé des moyens qu'il employe. Je les connois, pour autant qu'on m'en a dit, mais je doute que jamais je parvinsse à me satisfaire par ces moyens, par rapport à des observations de cette nature.

Les decouvertes de Mr. Herschel, pour autant que je les sçai, sont

1° la planète Herschel que Tycho a deja connu sous le titre d'une | étoile de la 6me grandeur. Mr. Herschel est le premier des mortels qui a remarqué son mouvement, qui a prouvé son consanguinité avec nous, et qui l'a retabli dans sa famille.

2° un satellite à cette planète que je n'ai pas l'honneur de lui connoitre.

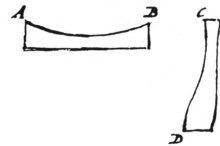
Et 3° les volcans dont vous parlez. Si on prend pour ces volcans des craters, j'en garantis au moins une cinquantaine dans la lune, et je pourrais vous en montrer quantité avec leurs anciennes laves qui en ont decoulées du temps de son affreux desastre un peu apres. Mais lorsqu'on prend pour ces volcans des Aetras actifs et

vomissant encore des laves brûlantes, des flammes et des rochers, je declare de ne pas les connoitre jusques ici, quoique je ne les croye nullement impossibles. Il seroit à souhaiter que Mr. Herschel confrontat soigneusement ses volcans avec les curieuses observations de Messrs. d'Ulloa et Desôtteux lors de l'eclipse centrale du soleil, dont j'ai parlé dans une note sur l'Alexis.

Comme vous le dites Mr. Herschel est occupé à faire aux fraix du Roy un telescope de 40 pieds de long et de $4\frac{1}{2}$ pieds d'ouverture. J'ai un dessein de cette machine et de son pied. Dieu veuille qu'elle reussisse au parfait. Si même elle ne reussit que mediocrement, Mr. Herschel verra avec aisance des choses que jamais hommes n'ont vues.

Je suis extremement curieux de sçavoir comment Mr. Herschel surmontera dans l'execution une difficulté qui me paroitroit horrible. Il faut sçavoir que son grand miroir pese 1035 livres. Or une telle masse | du metal le plus dur est assez mól pour changer prodigieusement par sa propre pesanteur, la figure circulaire ou spherique de la concavité du miroir, à chaque changement de sa position ou de son inclination.

Supposons le miroir dans une position horizontale, et que la figure spherique en AB soit parfaite. Mettez le miroir dans une position verticale, sa figure sera semblable à celle de CD.



Je sçai bien que le celebre Schort a surmonté cette difficulté dans son miroir d'un pied de diametre, par 32 vis qui forçoient le miroir par derriere, et que moi même je l'ai surmonté dans un miroir plus grand encore, en adaptant la figure de la masse de mon miroir à cette etrange difficulté, mais il ne me paroit pas qu'aucun de ces moyens soit applicable à la masse dont il s'agit ici.

Ne croyez pas, ma Diotime, que ce soit la la seule difficulté à vaincre. Il s'en faudroit beaucoup, et apres tout je crains encore que dans cette operation, ce qui se trouve entre la lune et nous ne commence à y jouer un role fort inportant. Cependant malgré tout cela je vous jure que si les moyens ne m'eussent manqués, jamais Mr. Herschel n'eût été le premier constructeur d'une pareille machine; et encore, si je possedois l'annuel deficit du dernier des Louis (positif s'entend) je ferois parler de moi dans ce genre.

Apparemment Mr. Herschel passera ici et il me fera l'honneur de me venir voir à ce qu'il a dit.



*Lettre 8.84 – 19 octobre 1787*⁹⁴

La Haye, ce 19 d'oct. 1787 • N° 84

Ma toute chere Diotime, mon amie, je vien de recevoir, non la cinquieme, mais la sixieme lettre pendant votre course, sçavoir 2 de Dusseldorff, 2 de Mannheim, 1 de Frankfort, et 1 d'Asschaffembourg. Il est vrai que celle du 25 de sept. n'est datée d'aucun endroit, et pourroit être par consequent de quelque sylphe grancieux, qui contrefaisant votre main ait daigné me donner la marque la plus picquante de ses faveurs.

Je ne rougira pas de la taille de ma precedente, pour ne pas avoir la mortification de rougir deux fois, car celle ci sera plus naine encore. Dans la profonde incertitude où je me trouvai du point interessant de l'espace où vous etalez la richesse de l'Univers, j'avois resolu de ne pas vous ecrire aujourd'hui. Mais la vôtre du 15 m'apportant des lumieres, je profite des peu d'instant qui precedent encore le depart du courier.

Il faut avouer que la face de nos affaires, qui influent si prodigieusement sur celles de toute l'Europe maintenant, est aussi bizarre que jamais. A Amsterdam tout sera aplani jusqu'à un certain point, mais on negocie encore, ce qui n'est pas proprement de la nature d'une revolution, qui change tout dans un instant, comme j'en ai vu en 1747.

Ce que j'ai toujours craint se verifie, sçavoir que les travaux des soi disant patriottes et des François pendant dix ans, et les moyens affreux dont ils se sont servis, ont fasciné les yeux à un beaucoup plus grand nombre de personnes qu'on ne l'avoit cru. Detromper ces gens demandera beaucoup de temps, d'habilité et conduite, et la necessité où on sera de garder à sa solde bon nombre de Prussiens

⁹⁴ = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 444-445 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 436-438 (fragment).

ou de Hessois, aura en attendant un air de conquête aux yeux des aveugles et de la malignité.

Les dernières nouvelles de nos ambassadeurs français nous anoncent la guerre presque comme infaillible. Il faudra la voir en train avant que de pouvoir juger de sa nature et de son issue possible.

Pour le Duc, à mon avis il s'est acquis une gloire immortelle, et tout connoisseur de ces sortes de choses sera contraint d'avouer, que ce Prince a conduit une campagne politique-guerriere et d'une nature si etrange, qu'on n'en trouve aucun exemple dans l'histoire, avec une sagesse etonnante. Il devoit jouer le rôle d'ami et d'auxiliaire de l'ennemi qu'il avoit à combattre, de vengeur d'une Princesse outragée, de mediateur entre deux partis qui se detesteront jusqu'à quelqu'autre lune propice, ou jusqu'à ce que notre planète cesse de nourrir des François sur son dos. Voila une situation aussi difficile que extraordinaire. Il auroit pu reussir en moins d'un mois, si les racines de nos maux | n'eussent été beaucoup plus profondes qu'on ne se l'etoit imaginé. Enfin, n'eût-il fait autre chose de toute sa vie, il doit passer pour l'un des Capitaines les plus essentiels qui ont été. Cependant c'est une campagne sans siège, sans bataille, et contre un ennemi peu discipliné. Je doute que le vulgaire y apperçoive des lauriers et de la gloire.

Ma chère Diotime, pardonnez moi ces elans pedantesques. On voit tant ici que tout le monde se croit habile, et s'il ne s'agissoit que de voir, tout le monde auroit raison.

A present je vais jouir des richesses visibles, dont vous me donnez un si pittoresque tableau. Quoique je convienne avec vous de l'inposant et des charmes de la face visible, je doute pourtant qu'un être qui ne seroit qu'oeil, auroit de quoi se glorifier beaucoup de son existence. Un être oreille pourroit le faire peut-être. Mais est-il bien facile de se faire une idée distincte et precise de tels êtres?

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Par rapport à l'aide de camp je comprend beaucoup, mais pas tout.
Adieu, distributrice de mes benedictions, je vous supplie d'en
repandre avec choix et profusion.



Lettre 8.85 – 23 octobre 1787

La Haye, ce 23 d'oct. 1787 • N° 85

Ma toute chere Diotime, depuis la vôtre du 15 de Dusseldorff je n'ai pas de vos nouvelles, quoique j'en aurois pu avoir deja deux. Par consequent j'en ai deux dans mon imagination, mais de l'espèce negative. Or je connois rien qui produise une douleur plus positive que des lettres pareilles dans une tête comme la mienne. C'est à present que je commence à concevoir que les geomètres ne sont pas si sôts, en disant qu'un minus jêtté dans un vuide devient un plus; mais c'est un plus qui ne vaut pas mon vuide. Heureusement je n'ai pas le temps de pousser plus avant dans toutes ces profondeurs. Les regarder seulement detraque mon cerveau et jamais mon placenta me fut aussi inutile. Le cordon sèche et va rompre, et voila mon âme à jeun pour cette categorie.

Ma Diotime, rien ne racourcit plus les lettres ni previent mieux l'ennuy que le manque de temps multiplié par une inertie fonciere, et c'est ce qui me fait mettre une fin necessaire à ce pauvre billet.

Je ne vous donne point de nouvelles, parcequ'il y en a point ou trop. D'ailleurs je remarque que la fadeur | intrinseque de nos siècles modernes s'accroit suivant les quarrés du laps des temps, car chez les Grecs la vingtieme partie de notre complication de phenomènes politiques auroit fourni matiere à trente fois plus de belles gazêttes. Il se peut cependant que mon imagination trop grecque me trompe un peu dans tout ceci.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, lorsque vous serez planète stationnaire vous aurez des lettres plus longues, pourvu que je me nourisse encore d'un même soleil avec vous. Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

A mon avis la Republique se trouve dans le repos d'un boulet de canon tiré à ricochet, qui pour une minute fait la toupie sur la petite pointe d'un caillou.



Lettre 8.86 – 26 octobre 1787

La Haye, ce 26 d'oct. 1787 • N° 86

Ma toute chère Diotime, mon amie.

Je n'ai d'autres nouvelles de vous que du 15, et je n'ai qu'un instant pour vous écrire.

Le Corps est ici en bonne santé. Il paroît fort content. Il va travailler à un Memoire pour persuader aux Hollandois de faire une alliance avec la Prusse et l'Angleterre, et il pretend que c'est lui qui a donné la premiere idée de cela. C'est comme je disois que j'ai donné la premiere idée qu'on doit allumer les bougies lorsqu'il commence à faire nuit. Pourvu que cela l'amuse j'en suis bien aise. Dans le fond je crois, que la vrai cause de ce Memoire (qu'on me communiquera) est un petit remuement de conscience, et le vrai but, de se laver de quelque levain de Gallico-patriotisme, qui ne lui fera pas du mal cependant, car il paroît bien en cour.

Pour toute nouvelle je puis vous dire que nous ne sommes pas guéris encore, il s'en faut bien, et la guerre peut-être est le seul remède qui nous reste.

Depuis hier Van der Hoop est Grand Tresaurier. J'en felicite ma patrie beaucoup plus que lui.

Salm est un riche aliment pour la bile de nos gazettiers beaux esprits. Il n'y a plus de sclerats célèbres auquel on ne l'ait | comparé, pour dire vrai avec beaucoup de justice.

Voila la vôtre du 22 de Munster, Dieu en soit loué. Midi sonne, je dois fermer. Que le seul Dieu nous benisse.

Σωκράτης

Avec plaisir je recevrai l'exemplaire sous la condition même de vous le rendre.

Est-ce que vous êtes encore en correspondance avec la *Princesse*?⁹⁵
Amsterdam n'a pas brûlé, je vous l'assure. |

Couvert: A Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin née Comtesse de Schmettau, à Munster Westphalie



Lettre 8.87 – 30 octobre 1787

La Haye, ce mardi 30 d'oct. 1787 • N° 87

Ma toute chere Diotime, mon amie, je vien de recevoir la votre chere et petite du 26, sans avoir le droit de m'en plaindre, comme etant obligé d'y repondre par une plus petite encore.

Hier au soir les Ducs de Brunswijk et de Weymar sont arrivés ici. J'ai passé la matinée avec le dernier, qui se souvient voluptueusement de votre séjour dans sa residence et vous salue cordialement.

Goëthe et Herder se portent très bien, mais le dernier est actuellement en Italie. Vous ne sçauriez croire combien ce Prince a acquis de lumieres du côté des arts et des sciences de toute espèce, pour les utiles sur tout, depuis que vous l'avez vue, sans qu'il paroisse le sçavoir lui-même, ce qui joint a son caractere simple, franc et vrai et à une fort grande dose de sens droit, en fait un être singulierement respectable.

J'ai assisté ce soir à une cour exessivement nombreuse. J'y ai vu le Duc de Brunswijk, mais je ne l'ai pas parlé. Cependant le Prince d'Orange m'a dit qu'il avoit demandé apres moi et qu'il me feroit querir. Ces deux hôtes illustres ne resteront ici pour cette fois que deux ou trois jours et retourne|ront à leur armée d'Amsterdam où tout commerce à se remettre en ordre. Le Duc de Weymar a avec lui un general Prince d'Anhalt Coten. Je ne crois pas qu'il soit possible qu'il existe un cervelet proportionné à une pareille masse. D'un côté ce bon Prince ne

95 En chiffre: 56.

cederoit guere à un boeuf pour la solidité, et de l'autre il justifie pleinement mon opinion en ceci.

J'eû bien du plaisir de rencontrer à cet assemblée mon Van der Hoop comme Grand Tresaurier, mon Aylva president de LL.HH.PP. ayant fait de très belles choses, et mon jeune Henri à la place de feu son père.

Je vous supplie de me donner une idée un peu plus claire par rapport à ce que vous me dites au sujet de l'instruction de vos chers enfants.

Il y aura bien tôt un traité fort solide entre la Prusse, la Republicque et l'Angleterre etc. En France les affaires sont dans un etat pitoyable. *Son Roi*⁹⁶ se bêtifie de plus en plus. Ceux qui aiment le style populaire disent que *Son Maïesté* boit comme un trou.

Je languis de voir le livre dont vous m'avez parlé, et de sçavoir en particulier comment et combien Leusscheuring est mêlé dans ces affaires. Je n'ai jamais sçu me faire une idée bien nette de cette histoire, quoique j'y aie rêvé très souvent depuis que *Xiων* nous parla le premier aupres du tombeau de Maurice à Clèves d'une | certaine philosophie occulte et sacrée, dont on lui avoit fait entrevoir quelques raions de lumiere obscure, qui des lors ne nous plaisoient pas. Avez vous parlé encore avec *Xiων* sur cette matiere?

Ma toute chère Diotime, dans quinze jours vous ne vous plaindrez plus de la mignature de mes lettres. Des aulnes d'ennuy vous forceront d'être juste à mon egard. Adieu, que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui vous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Le Grand Homme est-il aussi de retour?

En relisant cette lettre, je n'en sçauois trop admirer la precision, la richesse et la suite. Qu'une louange est douce lorsqu'elle vient de la conscience elle même!



96 En chiffres: 48,49,50. 5,9,66.

Lettre 8.88 – 2 novembre 1787

La Haye, ce 2 de nov. 1787 • N° 88

Ma toute chère Diotime, mon amie. Le Duc est retourné mardi le soir pour Amsterdam, je ne l'ai pas vu. Il avoit dit qu'il me feroit chercher, mais son départ fut prompt à cause d'une petite affaire dans un de nos regiments, qu'on a renvoyé d'Amsterdam. Cependant cela n'aura aucune suite. Les Prussiens commencent déjà à retourner chez eux. Le regiment de Lottuin et deux autres sont en pleine marche.

Pour le Duc de Weymar, je l'ai vu tous les jours. Il revient ici dans peu. Le Duc de Brunswijk s'est informé d'abord à votre Prince de notre cher Mitri et à quoi on le destinoit, et le Prince a répondu à ce qu'il m'a dit, que lorsque son education seroit achevée, il comptoit le mettre à ses pieds. J'ai conclu de la, qu'il ignoroit votre plan absolument, ou bien peut-être ne fut ce qu'un trait de politesse de sa part. Je ne lui ai rien dit la dessus, mais je vous prie de me prescrire comment je devois me gouverner en cas qu'il m'en parlat.

J'attends tous les jours notre Camper de retour de la Frise, où il est depuis trois semaines et alors je le beatifierai de vos douceurs. Comptez sur une lettre un peu détaillée à son sujet.

Vous jugez bien, ma Diotime, que pendant nos orages j'ai eu plus d'occasion d'apprécier les gens que je voyois un peu de près. Je vous avoue que je n'ai vu que deux hommes sphères, le Grand Thesaurier Van der Hoop et Aylva, en place s'entend. Les evenements, bons ou mauvais, les affectent à mesure de leur vivacité et de leur poids, mais ne sçauroient jamais percer jusqu'aux centres. Le fond reste absolument intact. Pour des talents j'en ai même trouvé la, où je n'en aurois jamais cherché, mais cette petite propriété spherique est si rare, que je crains que sa rareté ne retarde trop notre guerison.

Actuellement c'est notre propre parti que nous avons à redouter, car tous les tribunaux ayant perdu leur nerf sous la tyrannie passée, quel frein donner aux requetes extravagantes d'un peuple si longtemps foulé aux pieds et tourmenté! Il est un peu facheux, ma Diotime, que la vengeance, indubitablement un vice, se glorifie d'avoir pour mère la justice divine.

Je suis extrêmement inquiet du sort de Mad. Meerman. Samedi passé j'avois passé une grande partie de la journée avec elle. Elle se plaignoit un peu, et voila tout. Mais dimanche le soir, Meerman m'écrivit qu'elle venoit de faire une fausse couche et que d'ailleurs elle se portoit assez bien. Le lundi fut passable, le mardi les douleurs ordinaires au sein étoient violentes, le mercredi elle se defit du reste de sa charge, et notez que le medecin l'ayant cru toute delivrée l'avoit fait saigner des le commencement. Depuis un delire continuel est survenue avec des douleurs epouvantables, et la foiblesse est extrême. Le coeur me saigne lorsque je pense à ce pauvre mari, et moi j'y perdrais ce que je ne sçaurois jamais remplacer dans ces climats, et supposons même la possibilité de la trouver, jamais certainement je ne me donnerois les pèines d'en faire la recherche.

Quoique j'ai eu cette semaine la tête très diversement occupé, j'ai lu cependant entre deux les $\frac{3}{4}$ d'un livre que le Corps m'avoit donné comme infiniment interessant. C'est une nouvelle theorie sur la lumiere par Linguet, qu'il dit avoir projeté à la Bastille. S'il l'eût projeté aux petites maisons ce seroit bien plus croyable. J'aimerois cent fois plus être auteur de cinquante Nyctologues que de l'être d'une pareille misère. Linguet y parle geometrie, mecanique, physique, astronomie, optique et metaphysique et prouve clair comme le jour, que jamais de la vie il n'a appris les premiers elements d'aucune de ces sciences. Il n'y a qu'un François capable d'une impudence de ce calibre. Cependant le premier des hommes il a trouvé l'art de parler de la lumiere comme si l'existence de la lumiere et de yeux fut une absurdité. Pour couronner mon eloge il faut que j'ajoute que le livre est écrit en vrai style de Linguet. Apres ceci vous ne vous etonneriez pas d'y trouver Voltaire, Buffon et Neuton au même etage. On dit que Linguet | a gagné deux à trois cent mille florins par ses ouvrages. Si la chose est vraie, il en resulte un problème curieux, sçavoir: quelle est la vraie valeur d'un florin?

Adieu, ma toute chère Diotime, jusqu'ici je n'ai pas de vos lettres, ce qui n'est pas etonnant vu l'état affreux des chemins. Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Je m'étois bien proposé de faire une longue lettre aujourd'hui, mais ma santé n'est pas fleurissante. Je nourris une tête et un corps, où il n'y a plus ni d'âme ni raison.

J'attends le livre illuminé avec quelque impatience.

J'ouvre ma lettre pour vous benir extraordinairement de la vôtre du 29 qui vient de m'arriver. Le trait du Corps est d'un grand goût, mais n'a rien qui m'étonne. Je compte cependant que vous aurez detrompé votre illustre amie. Rien de plus fatigant dans la société que d'être intéressé à soutenir et à défendre des gens qui mériteroient toute autre chose mais aussi presque rien d'aussi commun.

Votre dissertation sur l'infiniment petit est admirable dans le fond, mais aux siècles à venir il paroitra absurde que MOI, j'en suis hélas! le juste objet.



*Lettre 8.89 – 6 novembre 1787*⁹⁷

La Haye, ce mardi 6 de nov. 1787 • N° 89

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je commence par vous dire que Madame Meerman est selon toutes les apparences hors d'affaire, ce qui me fait beaucoup de plaisir; ainsi qu'une autre chose qui n'est pas tout à fait seure, mais dont je n'aime pas à douter, c'est que Mr. de Lynden va être rappelé de Londres, et que Nagell le remplacera. Je pourrois donner une longue liste de raisons pourquoi cet heureux changement seroit bon pour le public, pour lui, et pour sa femme, que j'ai adoré jusqu'à l'âge de treize ans et pour laquelle je me sens toujours de l'interet, quoique l'éducation la plus absurde ait fait de propos deliberé tout son possible pour y detruire la belle nature. Mais aussi pourquoi le beau s'avise-t-il de naitre du mediocre? C'est un jeu de la nature dont jusqu'ici je ne conçois pas

⁹⁷ = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 444-447 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 438-439 (fragment).

la fin, et cependant j'entreprendrois de disserter longuement la dessus, sous vos auspices s'entend.

Pour nos affaires, elles se trouvent dans une situation assez singuliere. Vous sçavez le pitoyable declaratoire que la France a été forcée de donner à l'Angleterre sur notre sujet, qui marque bien la petitesse et la foiblesse de cette cour, seuls guarants de ses honnettes dispositions à notre egard.

La Societé d'Orange qui fut erigée ici par Rhoon, Nagel etc. pour former un Volck-stem (une voix du peuple), foible, sans armes et meprisée | dans ses commencements, est maintenant une puissance sur laquelle je ne sçaurois pas trop donner un conseil raisonnable au Prince à moins qu'il tâcha de s'y fourrer lui même, ou d'y introduire ses deux fils, projet même encore herissé de difficultés. Je voudrois bien faire à peu près tout ce que cette Societé desire, mais j'aimerois infiniment mieux de prevenir ces desirs uniquement par le moyen de la justice qu'y satisfaire un peu plus tard par une contrainte dangereuse, qui n'a le bien pour but qu'accidentellement et pour le moment present. Ceci n'est que le tableau d'une grande partie de la province d'Hollande.

Pour ce qui regarde la Republique entiere, ma Diotime, je vous supplie de ne pas croire celui qui s'aviserait de vous la peindre comme guerrie. Il s'en faut bien sans doute, et je vous jure que l'aspect du repos dont elle paroît jouir, est un spectacle cent fois plus affreux que celui de la guerre la plus cruelle. Une guerre auroit pu rendre la discipline à notre armée, et cette armée disciplinée auroit pu rectifier l'Etat.

D'ailleurs il y a encore une chose à considerer. Le gouvernement par routine, ou par retroacta, est l'une des choses les plus essentielles dans une Republique federative aussi etendue et aussi heterogène que l'est la nôtre. Deux siècles lui ont donné une autorité qu'on respecte. Tout le monde sçait cette verité tacitement et par routine. Tout le monde a l'esprit tourné vers cela, mais il en resulte cette erreur horrible, que les plus sages et les plus moderés cherchent encore dans la routine et les retroacta un remède à nos | maux, dans un temps où la constitution, les loix, la discipline militaire et tout ont été deja foulées aux pieds et detruites, ce qui est absurde.

Il faut de la hardiesse et du neuf pour ramener les choses à cette ancienne et auguste routine que je respecte. Je sçai bien que la philosophie vaudroit mieux

infiniment dans tous les cas, mais toute tête est assez bonne pour la routine, et presque aucune pour la philosophie appliquée.

Voilà la vôtre du 1 de nov.; en vérité je vous félicite de votre nouvel amusement, ne sachant rien qui distraie plus et mieux des maux qui nous entourent que l'arithmétique appliquée. Elle nettoie la tête parfaitement pour le moment.

Je suis charmé de l'apparition de l'Alexis allemand et serai ravi de la voir. 60 me suffiront de cette espèce et je les attend à mes fraix avec quelque impatience. Si je n'avois pas la tête obsédée de fluxions, j'en écrirois au cher Jacobi auquel je dois déjà tant! Je vous supplie de me mettre en attendant à ses pieds.

Je serai bien occupé cette semaine à dépêcher le binocle au Duc de Gotha et à régler finalement ce qui concerne la lunette que je vous destine et qui sera du bon.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous conserve avec vos chers enfants et votre Grand Ami!

Σωκράτης

Le vent qu'il fait est terrible et montera apparemment encore jusqu'après minuit.



Lettre 8.90 – 9 novembre 1787

La Haye, ce 9 de nov. 1787 • N° 90

Ma toute chère Diotime, mon amie. Le temps est affreux et affecte ma composition d'une façon que j'aurois bien de la peine à vous decrire. D'ailleurs ma tête se ressent distinctement du nombre de lustres qu'elle a pivôtée assez inutilement sur cette terre, et elle ne peut plus compter que sur deux heures des 24. D'ailleurs encore, je me sens péniblement presser à finir quelques petites affaires qui me degoûtent à mesure qu'elles me pressent et me contraignent.

Je sens à cette heure qu'il est heureux d'avoir été un peu apprivoisé dans sa jeunesse par la subordination. Je ne le fus pas, mais peut-être une éducation extrêmement libre fut elle nécessaire pour un être qui n'apporta dans le monde

pas même une once de velleité fonciere; de cette velleité s'entend, qui est quelque chose par elle même et qui n'a pas besoin d'emprunter son nerf et son feu des autres facultés. D'ailleurs enfin, l'état present de nos affaires me tourmente. Je ne discuterai pas si on peut faire mieux qu'on fait, mais ce qu'on fait ne promet tout au plus qu'une éternelle Aurore sans Phoebus qui la suit. | Pour vous donner cependant quelqu'idée de cette Aurore, il faut sçavoir que cette nuit et hier, meme en plein jour encore, on s'est amusé ici à casser les vitres et à degarnir des maisons de patriotes, et cela apres tant de placards menaçants et même de prières, marque non equivoque que la velleité de notre justice n'est guère plus vigoureuse que ne fut la mienne dans son enfance.

Jusqu'ici on a chassé quelques personnes, on n'a puni aucun et on n'a pris encore que des François en quantité. LL.HH.PP ont fait dire au Roy de France que tous ces Messieurs protestèrent qu'ils étoient ici par ordre du Roy; que LL.HH.PP avoient beaucoup de peine à le croire, mais que cependant elles prenoient la liberté de prier Sa Majesté de leur dire la verité. Je suis fort curieux de la reponse qu'il va donner. Du moins ne sçaroit il trouver de l'indécence dans la demande, car la possibilité de la surprise des religions d'une majesté très chretienne quelconque est constatée par tant d'harangues sublimes de leurs illustres parlements, que d'en douter ne seroit plus permis aux Hollandois contemptatifs, qui ont été si souvent aux prises avec ces augustes religions.

Ma toute chère Diotime, je pleure et rougi d'être forcé à finir une lettre à vous, à si peu d'ancre. Le bruit d'Eôle, quelque penible occupation, des restes d'opium dans un chetif cervelet et une indisposition qui n'est pas la fièvre mais y ressemble beaucoup, | sont les causes suffisantes de ce malheur. J'avois commencé à vous écrire une longue lettre sur les songes, mais me sentant trop songe et rêve et rêve absurde moi même, ma sagesse l'a renvoyée à des temps plus propices avec beaucoup de raison, car il n'est guere probable que je devienne jamais plus fôl, plus inepte, et plus rien que je le suis à l'heure que je vous parle.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκράτης

Lettre 8.91 – 13 novembre 1787

La Haye, ce mardi 13 de nov. 1787 • N° 91

Ma toute chere Diotime, mon amie. J'ai reçu la vôtre du 9; celle adressée au Corps je ne l'ai pas lue, n'ayant vu le Prince depuis 6 ou 7 jours. Ce que vous me dites suffit pour m'éclairer.

Voici la lettre la plus rien de toute l'année. Il n'y a pas de ma faute. Je dois sortir à l'instant pour voir le Duc de Weimar et peut-être celui de Brunswijk. Ces princes ne resteront qu'un jour apparemment. Ils sont venus justement pour pouvoir donner un conseil vigoureux à ce que j'espère.

Hier nous est venue la nouvelle d'une confusion horrible à Bolduc; la guarnison s'est revolté contre ses officiers, exeptées deux compagnies de Houthoun. Je n'ose vous dire le nombre des maisons pillées et demolies par les soldats. 2000 à 3000 hommes ont quittés leurs demeures et ont pris la fuite. J'ignore le nombre des morts. Je n'hésiterois pas un instant sur mon parti à prendre. Je changerois ce triste evenement en bien, en decimant cette guarnison sans faute, très persuadé que je trouverois dans cette acte de vigueur une medecine inespérée et de la plus grande efficace pour guerir la maladie mortelle de toute notre armée, qui | qui n'auroit sçu se flatter d'une aussi belle occasion.

Adieu, ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous regarde avec tout ce que nous avons de chère dans le monde.

Σωκρατης

J'espere que dans peu de jours nos lettres rattrapperont leur volume ordinaire. |

Couvert: A son Altesse Madame la Princesse de Galitzin née Comtesse de Schmettau, à Münster en Westphalie

Lettre 8.92 – 16 novembre 1787

La Haye, ce 16 de nov. 1787 • N° 92

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je suis encore obligé de vous écrire de petites lettres. Ma tête est à rien, et j'ai beaucoup d'occupations. Toutes petites à la vérité, mais grossies par ma négligence. Pour de grandes occupations, je n'en desirer pas. Aussi mes petits avis seroient fort inutiles dans un temps qu'on a des conseillers par cinquantaines. J'avoue que trois ou quatre tout au plus feroient la besogne au mieux, mais vous sçavez que les Dieux ont réservés le mieux pour eux, et qu'ils n'ont laissés aux hommes qu'à s'amuser avec le pire à leur fantaisie.

Le Duc vient de partir ce qui est un fort grand mal. Ce Prince a joué sa partie à miracle, sa gloire est en pleine seureté, mais nous ne sommes pas guéris. L'aspect de nos affaires est d'une bizarrerie inconçevable, et si on n'y prend pas bien garde, la revolution elle même n'est pas à beaucoup près décidée. Jusqu'au moment où je vous parle on n'a fait encore aucun acte de vigueur, et les occasions pour en faire avec succes sont presque toutes dépensées. La plus grande partie de l'armée est mutine et indisciplinée au possible, et l'ombre de repos | qu'on vient de retablir à Bol-Duc n'a pour base qu'une capitulation que le commandant a été obligé de faire avec des mutins qui venoient de commettre des horreurs.

Une partie des chéfs connus de la tyrannie oligarche defunte a été mise hors de place à la vérité, mais tous se trouvent pleins de vie et à l'abri à Amsterdam et ailleurs. Pour les chéfs de la democratie desarmée, plus criminels et plus dangereux encore, jusqu'ici aucun n'en a été entamé ni puni par la justice. Et peu l'ont été legerement par la fureur du peuple. Mais le crime puni de cette façon cesse bientôt de le paroître, et semble acquerir un droit de represailles.

Cet esprit de vengeance adherent à la nature de tout animal, comme derivant du desir de se conserver soi même, n'est une belle chose que lorsqu'il se concentre et qu'il se fait un corps sous la forme de la justice publique.

Pour la société d'Orange qui se forma sous Rhoon, peu avant la revolution, afin de représenter une voix du peuple, elle étoit foible et meprisable dans ses commencements, mais actuellement la mollesse des manoeuvres du Prince des Etats, et des tribunaux, font qu'elle se sent et trop peut-être. C'est une

democratie qui a son Pensionnaire, qui vient d'acheter un bel hôtel pour ses assemblées etc. et il ne seroit nullement impossible qu'un jour le Prince et les Etats se croiroient très heureux d'obtenir quelque place honorable dans cette société. Je crois qu'il ne seroit pas si mal que les jeunes princes tachassent de s'en faire membres. |

Lorsque je parle de mollesse dans les manoeuvres, ce n'est pas que je veuille accuser personne, car débrouiller tout d'un coup un cahos tel que fut le nôtre, cela n'est pas dans l'humanité. D'ailleurs le cahos que Jupiter arrangea étoit doux et obeïssant, mais celui ci est recalcitrant et le desordre tient à son essence. Jupiter lui même y trouveroit de la besogne. Joignez à cela un tas d'individus, dont chacun a ses propres interets, dont chacun se vante d'avoir tout fait, dont chacun par consequent a un droit exclusif à donner ses respectables avis et à la reconnoissance publique, dont chacun est necessairement le plus sage et le plus éclairé de tous, et dont chacun dans le fond est cependant plus ou moins un peu bête ou fripon. Peut-être direz vous que c'est assez precisement le tableau d'une Cour, mais cela etant je demande pardon et j'ai fait de la prose sans le sçavoir.

Dans 14 jours nous aurons un Grand Pensionnaire et alors il est possible de se diriger sur un Conseil de fort peu d'hommes, dont les fermes accords auront de quoi faire taire les sonores poulmons dont je vien de parler.

Voila la vôtre du 12. Elle est charmante, je la relirai, car à peine ai je le temps de la parcourir. Le mois de fevrier me conviendroit le mieux sur tout vers sa fin. Vous jugez quel plaisir j'aurois d'entretenir le Grand Homme sur un metier dans lequel il est sans contredit le plus éclairé et le plus docteur de tous ceux dont j'ai eu jamais idée. |

Il est vrai à la lettre, que j'ai eu bien des moments que j'ai consideré votre hospitalité comme le seul refuge qui me resta dans le monde. Mais abandonner sa patrie dans des temps comme j'en ai vu n'est pas d'un Athenien. Si les tyrans eussent sçu toute la solidité de ma haine, ils auroient fait de moi un joli objet d'anatomie.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, tout ce que j'ai appris, mais bien appris, dans nos temps de desordre, c'est que les hommes en gros sont des hommes en tout temps et en tout lieu.

Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Aujourd'hui ou demain je soupe chez votre Prince avec le Duc de Weymar et Camper.



Lettre 8.93 – 20 novembre 1787

La Haye, ce 20 de nov. 1787 • N° 93

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu la vôtre du 15 et je serai charmé d'apprendre le bon succes de votre course par d'horribles chemins et dans un temps qui n'inspire pas de la santé.

Je languis de voir le livre de l'Areopage en raison inverse des cubes des moments qui m'approchent de la jouissance. J'ai observé cette proportion dans moi des ma plus tendre enfance, et jamais je n'ai sçu la porter seulement aux quarrés, ce qui indique bien la composition la plus anti-philosophique et la plus anti-sage que l'inbecilité de la nature humaine comporte. Je serai très curieux d'y voir si cette nation y entre aussi pour quelque chose, et cela à cause d'une observation que j'ai faite et qui demanderoit beaucoup trop de temps pour être détaillée ici. En general la voici. Il est certain que jusqu'au temps de nos troubles, il n'y avoit point de nation policée en Europe, où il y eut encore à beaucoup près une dôte de religion aussi grande que chez nous. Elle n'étoit pas fervente à la verité, mais toujours assez egalemt forte pour avoir le ton le plus convenable | au bien être d'une societé. Il y a beaucoup de raisons de ce phenomène, mais la liberté et la simplicité de nos cultes, jointes à l'impossibilité que l'eglise put avoir rien de commun avec l'Etat, suffisent. Or j'ai observé que depuis 7 ou 8 ans cette dose a prodigieusement diminuée, ce qui aura infailliblement de l'influence sur nos moeurs. Jusqu'à ce que votre livre me donne de nouvelles lumieres, j'attribue cet effet à l'heterogeneité de nos maux. Guerre par mêt, par terre, civile, intestine, conspirations, intrigues, haïnes personnelles, etc. produisent un composé dont les effets sont diametralement

opposés à ceux de la guerre simple la plus longue et la plus constamment malheureuse.

Je quitte cette matiere qui ne nous amuse ni l'un ni l'autre, dans une lettre s'entend.

Pour les vues de la Suisse, je crois que j'en ai encore 12 à 13 à vous envoyer et dans peu de jours j'en aurai trois qui vont paroître. J'y joindrai toute la collection de Ploos, qui est curieuse. Plusieurs doivent être collées encore ce qui demande de la propreté et de l'exactitude, et par consequent je me propose de l'exécuter moi même à Munster. En attendant je vous supplie de les garder bien ensemble et d'y ajouter les deux van Huysen en couleur et les petits Eckhout ou Jan Luyken que vous avez. J'y joindrai encore l'ouvrage de Mr. Bracci, latin et italien, qui est achevé et que je fais relier. Ce sont deux gros volumes | in folio sur les pierres gravées avec nom d'artistes. Il est plus complet que Stosch, mais pas autant que je l'aurois cru. Vous y trouverez plusieurs de vos pierres qu'il a tiré de Stosch, mais pas la bel Homere de ΔΙΑΛΟΣ qui n'a été jamais publiée et le merite plus qu'aucune pierre classique du monde. Il est certain qu'on ne peut pas avoir un dactyliotheque un peu presentable sans avoir le livre de Bracci.

Pour des pierres gravées je vous proteste que depuis huit ans je n'en ai vu aucune que j'aurois ôsé vous envoyer. Mais vous aurez un vrai paste d'apres le defunt Diomede du Duc de Devonshire, dont un seigneur anglois me fait present. Vous sçavez que cette pierre, la premiere sans contredit du monde entier, et que je connois par coeur autant qu'aucune des vôtres, qui fut à Louis XIV, qui la donna à la Princesse de Conti, qui la legua à Mr. Sevin son medecin, qui la legua à un medecin de Florence, dont le fils le vendit au grand père du Duc de Devonshire d'à present, est perdue depuis plusieurs années. On m'a assuré que la Duchesse, Milady Spencer, politique folle et enthousiaste au possible, l'a volé à son mari et en a achetée une voix au Parlement à condition que la pierre ne paroîtroit pas pendant un certain nombre d'année. Vous verrez alors ce que c'est que l'empreinte que Madame Spencer nous envoya et que je vous ai assuré fausse au premier aspect, et vous verrez encore, que le Chevalier Hamilton se trompa furieusement, croyant qu'il avoit eu cette divine gravure dans ses mains. |

J'aurai soin des crajons rouges pour vos chers enfants, autant que la chose me sera possible. Le bon crajon rouge est plus rare encore que la bonne molubdine

(potlood), ce sont des fils homogènes et très minces, qu'on decouvre de temps en temps dans les mines. Les crajons noirs sont bien plus rares encore. Dans ma jeunesse ignorante j'en ai rendu deux pour six ducats. Ces crajons ont prodigieusement de la sagesse et de l'esprit. Muni d'un tel outil, je ne refuserois pas d'entrer en lice avec le dessinateur le plus spirituel; et quoique vous m'accuserez d'un peu de paganisme, et que je ne sois pas des plus credules, je ne doute pas un instant où la matiere de ces crayons à été autrefois un peintre célèbre et hardi qu'une deesse cruelle quelconque changea pour avoir commis quelque'incongruités.

Toute la reputation de Boucher ne tient qu'à la sagesse de son crajon et nullement à son genie. Ce que je vous dis la est à la lettre une grande verité, sur laquelle je serois en etat de disserter sçavanment et longuement, si dans nos lettres nous n'eussions que de grandes choses à nous dire.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

J'ai soupé chez votre Prince, je ne sçai avec combien de Princes. Je les ferai souper au ciel cette semaine, si le ciel voudra de nous.
Si je n'ecris pas vendredi, ne vous en vengez pas. Adieu.



Lettre 8.94 – 23 novembre 1787

La Haye, ce 23 de nov. 1787 • N° 94

Ma toute chere Diotime, mon amie. Je ne vous aurois pas ecrit aujourd'hui n'ayant pas un instant à moi, et en partie le Duc de Weymar en est la cause. Mais recevant dans le moment la vôtre du 19 avec l'incluse qui m'a beaucoup plu, j'ai cru indispensable de vous la renvoyer tout de suite.

Camper est parti hier pour Bolduc avec une commission du Conseil d'Etat. On y compte 4000 maisons plus ou moins detruites par les mains de la garnison. C'est une ville saccagée et ruinée. Il y a bien du temps que j'ai craint ce coup et

que j'en ai prêché la probabilité et l'importance à des sourds. Il est vrai que je n'aurois pas cru que la sceleratesse des *François*⁹⁸ et leur parti seroit allé jusques là, depuis la revolution. Toute notre armée est empestée et il n'y a que peu de regiments sur lesquels on puisse compter. A Berge op Soom les même maux paroissent vouloir se manifester. Je vous ai parlé autrepart si je ne me trompe de la nature de l'importance de Bolduc et de la Meyerije.

Adieu, ma toute chere amie, jusqu'à l'ordinaire prochain. Que Dieu vous protège avec vos chers enfants et le Grand Furstenberg.

Σωκράτης

Que je paroistrois cruel à Bolduc! 2 à 300 hommes passeroient sans faute avec maint officier.

Le General Van der Dussen, gouverneur de cette malheureuse ville. Vous l'avez vu autrefois. L'affaire s'est passée peu de jours apres son depart.

Lettre 8.95 – 27 novembre 1787

La Haye, ce mardi 27 de nov. 1787 • N° 95

Ma toute chère Diotime, mon amie, quoique la vôtre du 23 est petite outre toute mesure, en m'apportant des bonnes nouvelles de votre santé elle suffit, et je la baise comme si elle contenoit comme à l'ordinaire la quintessence de votre sagesse. Plut aux Dieu que celle ci eut quelque droit à un pareil accueil! Ma santé du moins est passable, apres cependant que vous aurez faite abstraction de ma tête, la particule la plus inutile et la plus inepte de toute ma composition qui vieillit.

Le Corps se porte à merveille. Il paroît gay et content. Cependant il pense encore à Homburg, et quelques fois il souhaite ardenment que vous voulussiez faire un petit sejour à La Haye. Tout ce que je puis pénétrer des raisons qui le portent à cet étrange souhait, c'est qu'il se flatte peut-être que vous pussiez le

98 En chiffres: 1,5,26,27.

raccomoder avec quelques personnes, avec lesquelles il n'est pas trop bien. Pourtant il l'est assez avec la Cour et les seigneurs étrangers qui se trouvent ici, et quoique il soit mal avec Harris, il lui reste assez de quoi s'amuser chez Llano, Calitscheff, etc., qui sont tous ses amis. |

Le Duc de Weymar est encore ici, faisant de temps en temps quelque course à Amsterdam. Il se pourroit que son séjour fut plus long qu'on ne l'avoit cru. Ce qui est certain est que ce Prince gagne prodigieusement à être vu de près. Je suis sûr que actuellement l'étendue de ses connoissances réelles vous étonneroient, et je ne doute pas où vous le rangeriez dans la classe des plus magnifiques compositions que vous ayez jamais vu. Les folies saillantes de sa jeunesse prouvent bien que votre Platon a raison de dire que les contraires naissent de leurs contraires, car maintenant le seul fond de son caractère est la sagesse.

Depuis quelque temps je vois nos deux jeunes Princes qui me plaisent extrêmement; ils m'ont accrochés au sujet des arts. Si je puis converser avec eux, sur tout ce qui me plaît et leur donner un peu le ton d'une philosophie universelle que vous connoissez par essence, cela me feroit beaucoup de plaisir. Je les vois sans Tollius et Euler, accompagné de Mr. Stanfort, officier prussien qui me paroît un peu mieux composé pour accompagner des jeunes gens de cet ordre. Je tacherai de faire sa connoissance tout de bon. Le cadet de ces Princes me paroît une composition fort riche et où regne une douceur d'une espèce qui est extrêmement rare, qui est toujours accompagné de l'excellent, et qui a souvent l'apparence du défaut contraire même, pour l'oeuil d'un observateur ordinaire.

Après le retour de notre *Camper*⁹⁹ je le dissequerai devant | vous. C'est un sujet fort riche sans doute et excellent, et où on peut decouvrir des sources de défauts qu'on chercheroit en vain ailleurs.

C'est à cette occasion que j'exigerai de vous des lumières sur la source et la nature de ce que nous appellons faux tact moral.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

99 En chiffres: 45,26,65,56,29,35.

Je n'ai plus un instant à moi. L'état de nos affaires est bien bizarre,
et difficile à manier.



Lettre 8.96 – 30 novembre 1787

La Haye, ce 30 de dec. sic 1787 • N° 96

Ma toute chere Diotime, mon amie, il y a quelques heures que j'ai reçu les 60 exemplaires de l'Alexis allemand que je dois à vos soins. Je l'ai déjà lu une fois, et pour autant que j'en puis juger, je souhaiterois fort que l'original françois eut autant l'air d'une traduction du Grec que cette admirable traduction allemande a celui d'un original. Celui qui sçait traduire de cette façon se degrade, et devoit une grosse amende au public, pour avoir abusé de moments precieux que la nature ne paroît lui accorder qu'afin qu'il crée.

Cependant, ma Diotime, en plaidant la cause du public, ne croyez pas que je veuille me souiller de la plus noire ingratitude, et qu'embelli et illustré, je meconnoisse la main prodigue qui m'anoblit. Je la baise avec respect tout penetré de la plus vive reconnaissance.

J'en ecirai au premier jour au cher Jacobi, et si en attendant vous lui ecriviez, je vous supplie de lui faire part combien je sois sensible à ses bonnes graces.

Lorsque l'Alexis sera imprimé en François, je desirerois fort que l'excellent Blanckenburg à Leipsick et le trop | gracieux Mr. Rebergh à Osnabrug eussent un exemplaire de ma part. Avez vous une correspondance avec le premier?

Ma cherissime Diotime, je suis accablé et agonisant sous le nombre de très petites affaires, qu'une Divinité vengeresse paroît accumuler de jour en jour pour me punir enfin tout de bon de mon inertie et de mes negligences. Si c'est la l'enfer, je puis vous jurer qu'il est vilain. Si jamais j'eusse appris à chanter de la lyre, jamais ses horribles horreurs n'eussent été celebrées avec autant d'energie. Les seuls moments où je vous ecris me donnent quelque relache et me consolent pour un instant, me faisant voir mon Styx sous la forme d'un purgatoire au bout duquel cependant habite le bonheur.

Si vous sçauriez, ma Diotime, consolider cette flatteuse idée au fin fond de mon ame souffrante, le monceau de couronnes civiques qui vous ornent, vous accablent et vous défont même sur cette terre, augmentera de poids encore par mon salut.

Adieu, ma toute chère Diotime, que le seul Dieu nous eclaire et nous protège avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκρατης

L'ordinaire prochain je me flatte de pouvoir me laver de l'opprobre de ce billet. Jusqu'à ce moment je n'ai pas de vos nouvelles.



Lettre 8.97 – 4 décembre 1787

La Haye, ce mardi 4 de dec. 1787 • N° 97

Ma toute chère Diotime, mon amie. Samedi au soir je reçû la vôtre de 26, ainsi que celle du Grand Homme du 27. Je repondrai à la derniere le plus tôt qu'il me sera possible. Pour le drap, je l'ai deja, il est superbe et partira jeudi par Amsterdam.

Je suis charmé que vous ayez possedée le Duc, qui aura pu vous donner des lumieres au sujet de nos affaires.

Pour ce qui regarde l'idée de faire recevoir de certains enfants dans une société, le vrai moment en est deja passé. Des le commencement, cet acte auroit prevenu bien des desordres, mais à present je crois qu'il faudroit de mûres deliberations avant que de s'y resoudre.

Lorsque la cabale françoise etoit au plus haut poinct de sa puissance et osa donner inpuident sa tyrannie intolerable comme un effet du prononcé de la nation, quelques personnes entamèrent de former une société qui représenteroit la vraie voix du peuple. La chose fut necessaire, et eut quelque succes. Mais figurez vous d'un côté la tyrannie les armes à la main, exercée dans les intrigues françoises et ayant | bû toute honte dans l'habitude du crime; et de l'autre cette société nouvelle desarmée, sans thresor, et portant necessairement avec elle tous

les défauts de sa naissance subite et tumultueuse, ayant enfin pour chefs de jeunes têtes assez enthousiastes pour ranimer dans l'occasion un peuple engourdi, mais pas assez vastes pour fixer dans l'instant la valeur d'un composé inprevu, et lui donner à temps les modifications et les bornes qui en font un tout déterminé pour le bien.

Il est aisé de voir, ma Diotime, lequel de ces deux doit avoir le dessus. J'estime et honore autant qu'aucun autre les premiers chefs de cette société, qui très certainement a fait du bien; mais je pourrais vous prouver géométriquement que sans le Duc et ses Prussiens, au moment où je vous parle, la République auroit été province française, l'Angleterre perdue et la France sauvée: cette France où le génie de Richelieu gouvernera tant qu'il y aura des Louis sur le trône.

Par parenthese, je voudrais voir un parallèle entre le génie de ce célèbre Cardinal et entre celui du Duc Regent; je m'imagine que le dernier l'emporteroit de haute lutte.

Mais retournons à notre société. Aux premiers progrès du Duc de Brunswijk elle n'acquiesce pas proprement de l'ame et du nerf, mais le desespoir et la chute inopinée de la cabale paroissent lui donner une force réelle et intrinsèque, dont son composé indigeste encore | n'étoit pas susceptible. Le premier esprit qui la dirigea fut ce desir si naturel à l'homme de se venger de celui qui lui a fait peur, et la facilité qu'on trouve dans la vengeance n'en rallentit guère la violence. D'ailleurs cette abominable cabale avoit tout mérité ayant perdu tout droit à la pitié du citoyen. La société se sentit, se sentit trop, se sentit mal, et voulant s'eriger en puissance indépendante, elle visoit à un but semblable à celui de la monstrueuse oligarchie ou démocratie qu'on vint de détruire. A cette époque les enfants y auroient pu jouer un rôle utile. Mais cette société n'ayant que peu de mois d'existence et manquante de chefs assez habiles, ce qui devoit arriver arrive, la discorde commence à s'y manifester très visiblement et les affaires étant dans cette assiette, il me paroît beaucoup plus seur de laisser cette société se dissoudre tout doucement elle même que de lui donner dans ces enfants des germes d'autorité, faculté qu'elle ne doit pas apprendre à connoître afin d'éviter de nouveaux embarras.

Depuis peu de semaines il s'est manifesté encore une nouveauté. Vous jugerez vous même de la sagesse des inventeurs. Messieurs du corps des nobles en

Hollande portent un uniforme! Sans considerer qu'il y a tant de familles dans la province qui du côté de la naissance ne le cèdent en rien à la plus part de celles qui constituent ce corps. Figurez vous seulement que Cimon, Pericles, Alcibiade etc. etc. | se fussent avisés de porter une uniforme à Athenes.

Il faut esperer que quelque accident puisse detruire cette folie avant qu'elle produise les maux très serieux qui en sont à craindre dans une constitution telle que la nôtre.

Je viens de recevoir la vôtre du 30. Je tâcherai d'arranger autant que possible mon voyage suivant votre bon plaisir.

Il m'est impossible de repondre aujourd'hui à la lettre du Grand Homme. J'ai reçu celle de Mr. Reder, et son frère partira cette semaine encore. Son Colonel Mr. de Nagell le regrette quoiqu'il lui accorde son congé gratuitement et avec plaisir.

Mad. Meerman sera bien sensible à votre souvenir. Elle se porte bien, et les experts disent qu'elle aura des enfants. Je ne l'en feliciterai pas. Sa sensibilité est trop grande. Sa tête est suffisante pour indiquer le meilleur dans une education, mais avec cela il faut une activité vive et permanente pour executer les beaux plans de l'intellect, et voila trois petites choses qu'on voit rarement ensemble.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Camper fait merveilleusement à Bolduc. L'exécution des coupables sera apparemment sans exemple, mais le crime l'étoit de même.



Lettre 8.98 – 7 décembre 1787

La Haye, ce 7 de dec. 1787 • N° 98

Ma toute chère Diotime, mon amie, j'ai honte de vous écrire ce petit billet; il ne sert tout au plus qu'à continuer l'expérience que je m'étois proposée, savoir d'apprendre combien de fois je pourrais vous écrire pendant le cours d'une

année. Pour cela j'observe soigneusement le nombre au coin de ma dernière lettre. C'est la seule arithmétique, la seule façon de supputer ou d'additionner qui me reste, tellement je suis au dessous de tout ce que vous pourriez vous imaginer.

Cette semaine et ce jour font époque dans ma vie par l'hétérogénéité et la multiplicité de mes petites occupations. Un siècle ne suffiroit pas pour satisfaire à tout ce qu'on m'impose. Je dois écrire des lettres, faire des médailles, de la jurisprudence, des tombeaux, instruire des enfants, construire des lunettes, je promet tout, convaincu dans ma conscience que je ne saurois pas même faire une sottise comme il faut. La plus grotesque occupation est que je dois examiner des ministres du St. Evangile pour en choisir quelques uns capables de diriger une académie de 40 dames, qui s'est formée en Zélande avec un zèle et des frais que vous ne concevez pas. J'aurois eu plutôt fait en examinant ces belles et très apparemment cela auroit valu mieux. Lorsque j'aurois quelques moments libres je vous parlerai de cette institution qui tient à plusieurs autres. Le plan est immense et tout se fait aux dépens d'un seul homme prodigieusement riche; il se propose d'améliorer le sort intellectuel des mâles et des femelles de sa ville de Middelburg. En considérant cette homme de ce côté il est vraiment admirable.

Je dois finir cette lettre, ma Diotime, puisque je dois écrire une lettre très sérieuse et essentielle à un autre homme admirable, c'est notre Camper. On lui doit une statue de ce qu'il vient de faire à Bol-duc. Au milieu de coquins il a su désarmer et faire prisonniers 6 à 700 soldats, coupables du sac affreux de cette malheureuse ville, et cela avec des troupes assez suspectes. Si on compare les gouverneurs et les commandants de Berg op Soom et de Bolduc à un Camper, le philosophe même doit s'étonner de la distance prodigieuse de l'homme à l'homme; aussi faut-il avouer que ces généraux, que je connois, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus pitoyable. L'exécution s'approche et j'aviseroit hardiment à pendre tout sans décimer. Voudriez-vous bien croire que cet horrible histoire vraiment sans exemple, est encore de la façon des patriotes qui travaillent plus que jamais.

Adieu, ma toute chère Diotime, je n'ai plus un instant.

Σωκράτης |

Le Duc de Weymar part samedi; je l'ai eu aujourd'hui et je l'aurai demain. Il est fort lié avec le Corps. Le drapeau part. Adieu.

Lettre 8.99 – 11 décembre 1787

La Haye, ce 11 de dec. 1787 • N° 99

Ma toute chère Diotime, amie. J'ai bien reçu la vôtre du 10 qui me rend tout perplexe. Je ne me rappelle aucun mot de ma penultieme que vous appelez spirituelle. C'est un horrible soufflet, car vous sçavez au fond de votre conscience que le mot esprit, traduit dans notre langage, revient à celui de fadaise.

J'avoue cependant que cette traduction faite, je conçois trop la verité de votre expression. Mais qu'est-ce qu'on peut exiger d'un homme que le seul mot de je accable? et qui est parvenu à force de philosophie à cette suprematie de bêtise, que lorsqu'il paroît dire je suis, j'ai été, je serai, il pretend sentir qu'il n'a rien dit? Si c'est une maladie, elle est bien serieuse, car pour remettre le je dans un rien me paroît impossible. Heureusement par sa nature même ce mal ne sçauroit être contagieux, et s'il l'étoit, cela nous mèneroit à un Univers si paresseux et bête, que le zero le plus chetif exprimeroit toute la quantité et la richesse de son essence, de son activité et de son inertie.

Au nom des Dieux ren|voyez moi ma lettre, spirituelle, je vous la rendrai s'il le faut, mais il m'inporte de voir comment je suis lorsque je fait de l'esprit.

J'avois ecrit jusqu'ici hier au soir samedi, ne me portant nullement bien. Cela ne va guère mieux aujourd'hui. Fièvre, mal de tête affreux, sciatique et rhume composent le riche composé de mon mechant etat physique. Malgré cela j'ai bien joui et journallement de notre Duc de Weymar. J'ai l'honneur de connoitre ce Prince un peu de plus près maintenant. C'est un caractere excellent, une ame pure et vraie, et une tête toute pétrie de ce bon sens calme, qui fait pourtant la seule base de toutes les facultés intellectuelles. Vous seriez etonnée des lumieres qu'il s'est acquises dans ses vojages depuis que nous l'avons vu, et edifiée de son ardeur pour sçavoir, le mot sçavoir pris dans toute sa force. Comme il ne se porte pas bien j'ai passé toute la journée chez lui avec un Prince de Hessen Darmstad, que j'ai appris à connoitre depuis quelque temps. Ce n'est pas le Landgrave regnant ou hereditaire que j'ai connu assez autrefois, mais c'est un cousin de *Χιων* et son ami très digne si je ne me trompe.

Le Duc part demain au soir ce qui me fâche, mais s'il se pourra je le reverrai chez lui l'année qui vient, à moins que de certaines circonstances le fissent

retourner en Hollande. Il a lu la traduction d'Alexis | qu'il juge excellente sans avoir vu le François. Pour moi j'y ai trouvé plusieurs passages où les idées de Diocles sont beaucoup plus énergiquement exprimées que dans le François.

Mardi.

Jusqu'à ce moment je n'ai reçu ni lettre ni livre (je suppose que ce livre est celui de Baviere dont je suis extrêmement desireux).

Nos affaires se trouvent dans un etat bien bizarre. A Amsterdam celui qui ne porte pas la couleur d'Orange pure et sans melange quelconque, court les plus grands risques. Et c'est ainsi à peu près par tout. Le parti françois est aneanti en apparence, mais jamais il n'a été plus actif que dans ce moment. Il se trouve à Anvers un tas de 336 patriotes qui ont signé un accord, qui sont bien festoyés de la part de Caesar, qui sont bien animés par l'argent et les conseils de la France, qui entretiennent ici une correspondance immense et qui persuadent à leurs complices dans ce païs, qu'occupés à former une armée de troupes imperiales et françoises, ils seront bien-tôt en etat de les venir relever de l'abaissement où ils se trouvent. Je ne dis pas que ces menaces soyent beaucoup à craindre, quelque peu de personnes en place à present commencent à rendre deja une solidité inespérée à l'interieur de la Republique, et la liaison intime entre elle et l'Angleterre qui est proche, achèvera aparenment de detruire le dangereux venin que nous portons encore dans le sein. Mais ce qu'on peut conclure de cette situation avec quelqu'assurance, c'est que l'Europe ne jouira pas fort long temps des douceurs de la paix. Il etoit impossible | qu'une partie aussi essentielle de l'Europe que cette petite Republique par sa richesse et sa situation, reçut un coup aussi violent sans communiquer ses ebranlements au total. Si la guerre generale eclate, il n'y aura que l'Empereur qui puisse sauver la France et empêcher qu'on ne lui paye le juste salaire de son affreuse politique.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je finis cette lettre dont la dose d'esprit ne vous incommodera pas, mais l'influence d'une main aussi occupée qu'horriblement souffrante exigera votre indulgence. Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Le Duc de Weimar m'a chargé de ses compliments pour vous et le Grand Homme, Souffrez Mad. Meerman à vos pieds. J'ai passé hier la journée avec elle pour la première fois depuis 3 semaines. Nous n'avons fait que de la psychologie tellement que je n'en puis plus; cette femme a une tête de diable pour les sciences abstraites, et elle n'en a aucune pour les sciences exactes. C'est un phénomène que vous expliquerez avec aisance.

Adieu, je dois écrire longuement à Bol-duc où il s'agit encore de pendre ou de sauver 800 âmes. Quoique je ne sois pas cruel, je suis le ferme avocat du gibet qui a aussi ses droits. Charles V ne le passa jamais sans ôter le chapeau.

Le Duc de Weimar vouloit les sauver tous sans qu'il en résulte du mal, et même du bien pour l'armée et pour l'économie de l'Etat. J'en suis d'accord, s'il peut donner à cette armée des officiers subalternes prussiens.



Lettre 8.100 – 14 décembre 1787

La Haye, ce 14 de dec. 1787 • N° 100

Ma toute chère Diotime, mon amie! J'ai reçu le livre en question avant hier et je vous en remercie infiniment. Il m'amuse au delà de tout ce que vous pourriez croire, malgré mes occupations et mes tribulations présentes. J'en ai lu le tiers et parcouru le reste, mais je vous promets que je n'en perdrai pas un mot. Je désirerois fort de faire connoissance avec Spartacus, mais je crains que le gibet, qui doit l'aimer aussi, ne me prévienne. Quoique j'avoue qu'il possède à peu près tous les talents de son métier, je le garantirois que son plan ou quelque autre plan aussi universel que le sien, est absolument inexécutable, dans tous les temps. Il est indifférent si son but est bon ou mauvais, et s'il vise à une rectification ou à une détérioration du genre humain, toujours il vise à une modification nouvelle et générale du genre humain. Supposons même que ce but visoit à une rectification, le seul cas où un pareil plan ne seroit pas absurde seroit

celui dans lequel il deviendrait parfaitement inutile, savoir celui où tous les hommes seroient parfaitement vertueux: cas impossible sur cette terre telle qu'elle l'est. |

Et ensuite voyez notre histoire depuis la lune. Voyez Alexandre l'Abonoteichite, Peregrin, Mahomet, les Assakins, les Jesuites, les Quakers, Herrenhuts etc., aucune de ces institutions n'a subsisté qu'en ayant pour base une religion quelconque. Il faut des Dieux, un ciel, en enfer, une existence future quelconque pour persuader à un homme d'accorder volontairement le *Ius vita et necis* in omnes à d'autres hommes, et d'adopter leur consciences en jettant le sien propre, qui juge souverainement du juste et de l'injuste dans chaque individu. Il ne seroit pas plus absurde si j'adoptasse leurs sensations, leurs yeux, leurs oreilles, leur tact, leur goût etc.

Je sçai bien que les Franc-maçons originaires ne touchent pas aux religions, mais je sçai que celui des frères qui manque de respect à la Divinité ou à la religion, est puni sévèrement dans leurs loges.

J'aurois bien à dire d'autres choses encore à la charge de la sagacité des Illuminatenordens. Mais enfin je ne crains Spartacus, ni sa secte, que comme je craindrois un assassin qui peut bien me tuer et puis un autre, mais qui ne tuera pas le genre humain.

Spartacus avec ses talents admirables, maitrise ou ministre d'un Louis, seroit un homme très formidable, et je doute si la France auroit eu jamais quelque chose de pareil à la tête de ses affaires, quoiqu'elle ne soit pas mal de ce côté. |

Jusqu'ici je n'ai pas trouvé notre Leusschenring, et sans votre assertion je douterois qu'il en fut, parceque la secte des illuminés a cette propriété significative, qu'il faut être necessairement bête ou fripon pour en être. Tout milieu est impossible.

Je vous prie de me dire un mot de la plante que je vous ai envoyé. Vous sçavez que c'est une espèce de nouvelle creation et que son Adam ne sçauroit avoir que 10 ou 12 ans. Or elle degenere par tout ici etrangement. C'est un singulier phenomène, sur tout si on la compare à notre espèce qui reste toujours bonne et belle depuis un si grand nombre de siècles.

Adieu, ma Diotime, je dois dîner avec un fat françois Mésmerien, qui a la bonhomie d'initier ses convives dans les secrets de son art. J'avoue que si ces

gens continuent à propager, nous n'aurons bien tôt plus rien à reprocher à ma plante. Le Duc de Weimar m'a dit que cet homme vaut infiniment la peine d'être écouté par la richesse de son galimathias et de ses fadaïses. Il vient de Paris.

Que le seul Dieu, ma toute chere Diotime, nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 8.101 – 18 décembre 1787

La Haye, ce mardi 18 de dec. 1787 • N° 101

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai à peine un moment à vous écrire, et mon inportance delibère si dans le cas present en commençant une nouvelle centurie de lettres, je dois numerotter par un ou continuer par 101, jusqu'à la fin de cette année courante. Enfin je me suis determiné pour le dernier parti, mais je me flatte que vous m'excuserez de vous detailler tout ce qui pourroit se dire ici de part et d'autre sur cet article interessant. Un mot de votre plume redressera mon erreur, au cas que je m'y trouve.

Le debut grave de cette lettre vous frappera, mais cet etonnement va cesser lorsque je vous dis que je sois fôl dans toute la force du terme, ou le seroit à moins. Le vendredi passé, sans avoir rien commis d'atroce, je fus conduit à une table de 12 couverts, et on me plaça à côté de Mr. Armand, ministre du St. Evangile à notre chapelle à Paris. Vous avez vu cett'homme autrefois ici. Il vient d'arriver tout fraîchement de cette metropole de sagesse. Je ne vous dirai | que ce qu'il m'a dit à moi, en presence de tous les convives ebaubis. Il est parvenu dans son art de magnetisme à un etage beaucoup plus elevé que Mr. Mésmer. Il a fait nombre de miracles à Paris. Il propose à Leurs H.P., qu'elles lui donnent 30 malades de quelque nature que se soit, qu'elles en donnent 30 autres à toutes les universités de la Republique, qu'il guerira d'abord ses 30 malades, que les universités ne gueriront que 10 tout au plus, qu'il guerira d'abord les 20 qui

restituent, qu'il rendra aux 10 leur anciennes maladies, pour preuve que les guerisons de la faculté n'ont pas été radicales, et qu'ensuite il les guerira ces dix radicalement, qu'il engage son bien, son honneur et sa vie s'il ne réussit pas, qu'il savait ressusciter des morts, qu'il a été sur le point de le faire à une fille à Paris, mais que cela avoit manqué par l'étourderie d'un homme, qu'il avoit guéri publiquement le cheval du Comte de Caraman, étant aveugle, estropié et mourant, dont il y a des procès verbaux. Il ne touche pas le malade, il promène à quelque distance les doigts le long des corps.

Voici la raison des guerisons. Il y a un fluide universel qui circule régulièrement par tout. Lorsqu'il y a obstruction dans un animal, un arbre ou une pierre, il y a une maladie. Il ne fait avec ses doigts que diriger et accélérer | ce fluide, dont la circulation rétablie, détruit l'obstacle et guérit d'abord. Il ne prolonge pas proprement la vie. L'homme, l'arbre, ou la pierre ont chacun de la nature une ligne de vie d'une longueur déterminée. La maladie est un obstacle qui empêche l'être de courir toute sa ligne de vie, mais Mr. Armand, en détruisant l'obstacle, fait seulement que l'être achève toute sa ligne de vie, et rien de plus.

Si la maladie est inconnue même à Mr. Armand, il n'y a point de difficulté. Il magnétise avec les doigts le malade jusqu'à ce qu'il dort, et il le rend somnambule. C'est alors que l'instinct et la raison se separent et le premier parle seul. Dans cette situation Mr. Armand demande au malade ce qu'il lui faut pour guérir. Il le dit, et cette chose appliquée, la guérison radicale y est.

Après le dîner j'ai pris mon homme à part, et j'ai fouillé un peu dans sa métaphysique. Il admet un Dieu avec une direction, mais point de volonté dans une créature. Avec tout cela Mr. Armand prêche avec édification.

Sa médecine opère également sur le moral. Deux troupes prêtes à se charger, il entreprend de faire qu'elles s'embrasseront de bon-cœur tout d'abord.

Il a déjà beaucoup à faire, et si Mlle Hompesch que vous avez connue, guérit, je lui donne 50.000 florins de son année, mais pas un sôl de notre morale.

Ô Spartacus! |

Ma toute chère Diotime, je crois avoir assez justifié ma folie, mais permettez que j'ajoute, que tout ce que je vien de dire avoir entendu de la bouche de Mr. Armand en présence de dix témoins très attentifs, est sur ma probité et mon honneur la plus exacte vérité. On m'a dit tenir de cette bouche qu'il soupe avec

les morts avec aisance, mais cela, je ne le tien pas de l'homme même. Je dînerai encore un couple de fois avec lui, puisqu'on prétend que je sçai le mieux encore développer une espèce de bon sens de son galimathias. Et d'ailleurs, il me donne à table et en présence des gens les plus grands elôges, ce qui fait d'une pareille bouche une fort drôle sensation.

Voilà, ma Diotime, du singulier du moins, si ce n'est du beau. Quel diable de siècle est le nôtre?

Adieu, n'y pensons plus. Que le seul Dieu nous preserve avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Si Mlle Mimi et Mr. Mitri lisent ceci, je vous prie de leur défendre de croire à Mr. Armand, avant qu'il aura rescussité un couple de morts ici en ma présence, ce que je leur écrirai d'abord.

Comme toute cette théorie est supernaturelle, c'est du gibier pour le Corps, qui suit ces expériences avec soin.



Lettre 8.102 – 21 décembre 1787

La Haye, ce vendredi 21 de dec. 1787 • N° 102

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien d'achever la lecture du livre intéressant que vous m'avez envoyée, et je compte le relire encore pour autant que cela regarde le caractère de Spartacus. C'est un grand personnage dans son genre. C'est beaucoup moins le Tartuffe de Moliere que son Dom Jean du Festin de Pierre. D'ailleurs le livre, malgré les hiatus qui s'y trouvent, fournit les réflexions les plus curieuses sur l'esprit actuel des hommes en Europe, et sur tout en Allemagne.

Les hommes depuis la lune, sont toujours les mêmes dans le fond, et les variations successives qu'on y observe dans la perfection de toutes leurs facultés dependent en tout temps de la proportion actuelle entre la quantité de leurs idées acquises et celle de leurs perceptions de rapport. Lorsqu'ils se trouvent

surchargés d'idées acquises comme de nos jours, ils paroissent valoir le moins, et lorsque les perceptions de rapport augmentent à leur tour, ils approchent d'une perihelie. |

Lorsqu'enfin la balance entre ces idées et ces perceptions sera devenue aussi egale que notre condition le puisse admettre, ce qui doit arriver necessairement, on verra les epaules de tous les hommes se couvrir d'un duvet leger, pousser des plumes, etendre des ailes, et eux quitter cette terre, cet oeuf de l'humanité, comme une côque abjecte et d'orenavant inutile, pour jouir de leurs richesses dans le sein de la réelle geometrie et de la verité.

Je conçois, ma Diotime, que ce brillant epoque seroit susceptible d'un calcul, mais si je vois un peu bien, j'ose assurer qu'il n'arrivera pas encore l'année prochaine.

On m'interrompt, pardonnez moi. Mais sur tout je vous prie de me dire quelque chose de Mr. *Stamfort*.¹⁰⁰ Vous le connoissez à ce que je suppose.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, que le seul Dieu nous protege avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Pour vous ecrire de nos affaires, je devrois être bien long. Adieu.

Raptim

Le drap est-il arrivé?



Lettre 8.103 – 25 décembre 1787

La Haye, ce 25 dec. 1787 • N° 103

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jamais on se sent plus enclin à prodiguer des pardons que lorsqu'on en a fort besoin lui meme. A la fin de cette lettre je me trouverai certainement dans le cas, quoique deux signes d'exclamations suffiront largement pour représenter la véhémence de mes justes remords, tandis qu'il en faut douze pour peindre foiblement les tortures des vôtres.

100 En chiffres: 17,42,26,65[=50],1,9,18,83.

J'avois remis à vous écrire jusqu'à l'apparition de vos nouvelles, mais c'est un crime où le plus mince des Sophistes trouveroit la base solide d'une justification plenièrè.

Enfin ce n'est que dans l'instant qui précède celui où je vous parle, que je reçois la vôtre du 20, c'est à dire 3½ jours trop tard pour satisfaire aux desirs de Mr. de Furstenberg; car il est impossible de lui faire parvenir le drap en question que mardi ou mercredi prochain, le chariot d'Amsterdam à Munster ne partant que le dimanche prochain, ce qui sera.

Pour la Lettre sur les Desirs vous en recevrez un exemplaire tel que je l'ai. | J'en ai encore un qui se trouve dans l'exemplaire des cinq ouvrages que je vous garde, et que je vous enverrai ou apporterai à la première occasion, exemplaire unique, recommandable par sa simple propreté. Je l'ai troqué du libraire qui en avoit souvent refusé *f* 160.

Ma chère Diotime, si vous voulez vous faire auteur, imprimez peu d'exemplaires, que vos ouvrages n'excèdent pas le volume d'un honnête almanac, que quelque cul de lampe grotesque y brille. Le contenu est indifférent, mais je vous garantis votre célébrité parmi les illustres bibliomanes, seuls juges compétents des livres.

Il n'y a pas deux ans qu'on imprima ici dans le païs un petitissime ouvrage sur la Franc-maçonnerie, exactement dans le format de mes grandes oeuvres. Un colporteur qui ne me connoissoit pas, me l'offrit à deux ducats, en me jurant, sous le secret cependant, que c'étoit une production de ma plume. Je l'ai lu, et si j'en suis l'auteur il est certain que je sois somnambule, ce que j'ai tant désiré. Il s'en suivra encore que l'âme peut agir sans en avoir la conscience.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je dois finir. Le temps se plait à mettre trop souvent un épingle à son tissu éternel.

Que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui nous est chère.

Σωκρατικός

Lettre 8.104 – 27 décembre 1787

La Haye, ce 27 de dec. 1787 • N° 104

Ma toute chère Diotime, mon amie. C'est une grande question s'il vaudroit mieux finir une vieille année avec éclat que d'entonner une nouvelle avec la brillante modestie d'une aurore. C'est une question s'entend pour les pauvres d'esprit, car le vieux est vieux et n'a du droit qu'à la nuit éternelle qui fut jadis un jour! dont il ne reste plus que les germes feconds qui modifient le futur qui s'approche, passe, et s'éteint.

Heureusement par un bout, l'homme tient à ce fil infini, qui n'a du temps que la durée, mais du Dieu, la presence éternelle sans futur, sans passé, et qui ne reconnoit d'autre mesure à son essence que sa propre nature. Auguste éternité, semez notre chemin de bien de roses, de peu d'épines, ou bien plus-tôt allez votre traîn, vos roses et vos epines dependront du Dieu et de nous.

Ma chère Diotime, si j'avois le temps qui me manque, | je tâcherois d'analyser l'année interessante qui expire, afin d'y lire s'il se peut l'année interessante qui s'approche. Il s'en faut de beaucoup que nos maux soyent finis. Si de très excellents sujets en place ne justifiaissent en quelque façon nos esperances d'un meilleur, j'oserois predire la fin de la machine pour l'année prochaine. *La Cour se connduit pis que jamais.*¹⁰¹ La France et son parti auxquels on a laissé des forces par foiblesse, travaille avec un redoublement de zèle, et la face de l'Europe emtiere devient plus allarmante de jour en jour. Mais j'oublie que je n'ai plus un instant pour ecrire.

Le drap va partir au moment. Les 10½ aulnes pour Mr. de Furstenberg reviennent à f 94-10-. J'aurois l'honneur de lui ecrire aussi tôt qu'il me sera possible, et me met à ses pieds. L'excellent Camper se met aux vôtres, ainsi que le marchand de vin qui part bien tôt avec regret. Il passe souvent chez moi ses soirées, qui deviennent plus interessantes, puisque vers le temps d'une separation forcée, les secrets degèlent et les anecdotes decoulent naturellement.

Voila la vôtre du 24 avec l'incluse dont j'aurai soin.

101 En chiffres: 15,26. 45,43,44,14. 17,16. 59,9,27,50,23,24,41,42. 56,60,48. 36, 27[=37],38. 19,34,63,52,2,12.

Je n'ai le temps que de la parcourir. Je n'ai vu le Corps depuis bien des jours. Je ne sçavois rien de son plan dont je suis charmé. | Cela occupe toujours, et cette occupation vaut mieux sans doute que de suivre les miracles de Mr. Armand. Vous aurez la delicatesse de ne pas me demander ce que j'augure de cet ouvrage.

Meerman vient d'en donner un sur ses vojages dans les isles britanniques. Je l'admire pour l'elegance et la rapidité de son style, pour sa prodigieuse richesse de mots, et pour la finesse de plusieurs reflexions. Il l'a dedié à sa femme par une dedicace elegante, simple et naïve, d'un ton fort singulier. On ne sçauroit entamer la lecture de ce livre sans l'achever. C'est le jugement de tout espèce de lecteurs, et j'avoue que son style est si original, qu'il merite d'être analysé. Jusqu'ici j'ignore le fin de sa magie.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Je convien que le systeme des Illuminés seroit admirable s'il y eut des Dieux à la tête.

Avec le drap part un chetif exemplaire des Desirs.



